Ex-libris
Doris Ryer Nixon

DA
88.1
.M6
1837
SMRS

MON

JOURNAL D'UN AN.

MON

JOURNAL D'UN AN,

OU

LA VIE D'UNE GOUVERNANTE

EN ANGLETERRE.

Journal commencé en 1829 à... comté de *** en Angleterre.

Je le continuerai régulièrement chaque soir pendant un an; mais je ne mettrai la date que de tems en tems.

Thou knowest not what a day may bring forth. »
(PROVERBS. XXVII. 1).

LAUSANNE,
LIBRAIRIE DE GEORGE ROUILLER.
LONDRES.
FISHER SON, AND CO.
—
1837.

PRÉFACE.

La publication de ce journal n'a été entreprise par aucun motif de spéculation, de vanité ou d'aigreur. L'auteur n'a eu d'autre but que d'être utile à ses jeunes concitoyennes, en leur faisant connaître la triste et injuste opinion qui règne en Angleterre, sur les personnes que leur vocation ou la nécessité y appelle chaque année, et en si grand nombre, pour y chercher des places de Gouvernantes ou d'institutrices etc.; et les moyens à employer pour modifier cette opinion, fatale à la position et même à l'existence matérielle de cette classe si utile à la Société, lorsque ses fonctions sont bien remplies.

La cause très probable de cette fâcheuse opinion, est le trop grand nombre de jeunes personnes qui partent légèrement de leur pays, sans l'éducation nécessaire pour remplir convenablement les places auxquelles elles aspirent; sans recommandation suffisante; sans expérience du monde, demandant naïvement à échanger les connaissances qu'elles ne possèdent pas, contre l'or que, par conséquent, elles ne peuvent obtenir. Pour remédier à un état de choses si fâcheux et qui ne justifie que trop, les procédés et les traitemens peu délicats dont, en Angleterre surtout, les gouvernantes sont si souvent l'objet, l'auteur ne peut

que recommander ici ce qui ressort naturellement de la lecture de son livre, savoir: qu'une jeune personne ne doit se décider à partir, que lorsqu'elle s'est mise parfaitement en état de remplir les graves et importantes fonctions auxquelles elle se croit appelée par sa vocation; et qu'une place lui est assurée d'avance, dans une famille respectable.

Puissent mes jeunes compagnes suivre un conseil qu'une longue et bien douloureuse expérience m'impose le devoir de leur donner. Elles s'épargneront sans doute une partie des souffrances que, malgré toutes ces précautions, je n'ai pu éviter. Mon but serait alors atteint et deviendrait le plus doux rafraichissement à mon cœur fatigué.

J'ai souvent eu envie d'écrire chaque soir mes réflexions de la journée, mais des occupations nombreuses, des chagrins continuels joints à la vie monotone et isolée d'une gouvernante, m'ont détournée jusqu'à présent de cette pensée. Combien de fois déjà, la plume en main, placée devant mon secrétaire, j'allais satisfaire mon désir, lorsque je me disais tout-à-coup: Que vas-tu faire? que vas-tu mettre sur ce papier? tes idées, les événements qui peuvent t'arriver! beau projet! te crois-tu donc au temps des fées et des enchantements, pour t'imaginer que, dans une carrière si complétement isolée, il puisse arriver aucun événement digne d'en garder le souvenir? Et ne sais-tu pas d'ailleurs qu'une gouvernante n'a souvent d'autres distractions dans sa vie, que les peines, l'ingratitude et l'oubli; si donc ce sont là des sujets pour un journal, commence si tu l'ôses et compte que, chaque soir, tu auras sans doute une peine de plus à ajouter à une peine passée.

Effrayée alors d'un tel projet, je l'ai toujours abandonné; mais, il y a peu de jours, cette idée me revint;

maintenant, me dis-je, pourquoi ne pas satisfaire cette envie, je suis à présent assez calme et tranquille, mes élèves sont dociles, c'est un bonheur; je tâche de les rendre heureuses, je les corrige toujours avec un ton d'amitié, aussi elles paraissent m'aimer et font volontiers leurs leçons, quoique sans désir d'avancer et uniquement comme ces machines mécaniques, que l'on fait mouvoir dans un sens ou dans un autre, durant un certain nombre d'heures, au bout desquelles elles s'arrêtent jusqu'à ce qu'on en remonte le ressort. Leur mère est une grande femme, ...

. . . . . .

ayant toujours quelque chose de sec et de désagréable à dire à sa gouvernante quand elle la rencontre dans le jardin, je dis dans le jardin, car ce n'est que là que je la vois; n'ayant jamais un mot d'amitié à en recevoir, j'ai fini par refuser entièrement ses froides invitations d'aller prendre le thé et de passer d'insipides soirées dans son salon. Non! non! je n'irai plus, si je puis l'éviter; d'ailleurs, le soir, lorsque mes leçons sont finies, j'ai besoin de repos et n'ai plus assez de force ou de courage, pour aller affronter le dédain et l'indifférence des salons. C'est donc dans ma chambre que je passe mes soirées, c'est là, et là seulement que je suis en paix et heureuse; là, je trouve toujours des amis indulgents et fidèles qui se plaisent à jeter quelques fleurs sur une route aride, dont j'oublie alors les douleurs; c'est là enfin, qu'un livre à la main, oubliée des vivans, j'oublie aussi les peines qu'ils causent, et je m'écrie avec un auteur italien. « O mia solitudine! miei libri! quanta pena proverei, se dovessi lasciarvi! » . . . . .

Voilà donc une résolution prise, je vais écrire chaque soir quelques pensées sur ma journée, pendant l'espace d'un an régulièrement. Quel changement une année apportera-t-elle dans la vie d'une gouvernante? Ah! j'ose presque le dire d'avance, ce ne sera que de l'ingratitude et du malheur.

Je commence ceci le 1er août 1829, et quoique je me propose d'y ajouter chaque soir quelques lignes, je ne mettrai la date que de temps en temps, tous les mois par exemple, et toutes les fois que quelque circonstance me paraîtra digne d'en marquer le souvenir.

Ah! ma tête, ma pauvre tête, pourquoi me fais-tu tant souffrir? Depuis trois mois la maison est pleine d'ouvriers, on la relève d'un étage et ma chambre se trouvant la plus exposée à tout ce bruit, chaque coup de marteau semble être entré dans ma tête, ce qui l'a réduite à un tel état d'ébranlement, de faiblesse, que même la pendule, qui frappe les heures dans le corridor voisin, me blesse; heureusement cependant, on ne s'aperçoit pas que je souffre; je fais mes leçons comme à l'ordinaire, et chaque soir je prie l'Éternel d'avoir pitié de mes douleurs et de les apaiser, car dans la carrière que je parcours, il n'est pas permis d'être malade, et une santé faible est souvent un motif suffisant pour être congédiée, lors-même qu'on serait satisfait des progrès des élèves.

Heureusement le bruit de la maison est suspendu pour quelque temps, cette tranquillité me fera du bien.

On attend compagnie; c'est un temps de gaîté; les

jeunes garçons sont de retour de leurs écoles ; leur congé durera six semaines ; ils vont s'amuser avec leurs sœurs, leurs parens, leurs amis. Quel plaisir !... Et la gouvernante, que fait-elle durant ce temps, ne participe-t-elle pas à toute cette joie? De la joie? mais en est-il pour elle dans cette carrière? N'est-elle pas comme cette caste indienne rejetée de ses semblables? Comme le Paria, ne vit-elle pas seule au milieu des hommes? Elle voit leur joie, leur luxe, leurs plaisirs, leur bonheur, mais il ne lui est pas permis d'y participer; le soir, lorsqu'elle entend les sons de la joie résonner dans les appartements, seule dans sa cellule, elle lit, réfléchit, prie son Dieu et se livre au repos. Ce calme cependant, cet isolement, cet oubli des hommes, tout cela n'est-il pas préférable encore à ces joies mondaines? A quoi sert tout ce bruit?

A ce temps de l'année il y a des comédiens ambulants à une petite ville près d'ici, on m'a offert un billet et nous y sommes tous allés; on donnait deux pièces bouffonnes qui ne manquaient pas d'esprit ; un des acteurs est très bon comique, c'est dommage qu'il soit attaché à une pauvre troupe de province.

Il y a ici des amis de la famille, le colonel *... sa femme et ses filles, qui sont d'une laideur et d'une gaucherie presque amusante à mes yeux, mais elles ont, je crois, de la bonté, une âme sensible, et n'est-ce pas là le plus bel ornement d'une femme? Ces dames m'ont rencontrée dans les jardins, m'ont adressé de douces paroles de bienveillance, d'intérêt, et alors elles m'ont

paru belles; j'ai regretté leur départ et leur court séjour ici.

On m'annonce qu'on va changer quelque chose à ma chambre à coucher, il faut que je la quitte pour quelques nuits. Quel changement va-t-on faire ici, me dis-je à moi-même, en jetant un coup-d'œil autour de moi, le soir comme je fermais ma porte, mon livre de prières sous le bras, pour aller dormir dans mon nouveau gîte? Sera-ce peut-être quelque embellissement, quelque *comfort?* Ah! tant mieux, cela me consolera du désagrément de déloger pour trois jours; je te laisse donc ici, mon petit journal; dans trois jours, je reviendrai te témoigner mon opinion sur les changements qu'on va faire.

Les trois jours sont écoulés; me voici de retour; impatiente de voir l'heureux changement, je jette un coup-d'œil.... Ah! quelle horreur! loin d'embellir ma chambre, comme je l'imaginais follement, on l'a entièrement défigurée; on en a enlevé un grand coin pour l'ajouter au vestibule; un des angles du mur a disparu; un vilain mur sans papier qui s'avance jusqu'au milieu de la chambre se présente à sa place; mon lit, qui était dans ce coin-là, a été transporté à l'autre bout; enfin tout est changé, défiguré, gâté, et cela dans trois jours.... Une impression de peine à cette vue s'empara tellement de tout mon être, qu'une larme fut prête à m'échapper, mais, tournant mes regards vers ma petite table et la voyant chargée comme auparavant de mes livres favoris, un sourire remplaça cette larme de la faiblesse.

Le 20.— Quoi! déjà une interruption de plusieurs jours dans ce petit journal où je devais ajouter chaque soir quelques lignes! Ah plume! paresseuse plume! tes résolutions sont elles donc aussi peu durables que celles d'une jeune fille? Mais non, ce ne peut être légéreté de ta part, je te connais, quelqu'autre raison a causé cette interruption; voyons, recourons à ma mémoire pour lui en demander la cause; elle est embrouillée, elle se souvient seulement que quelque événement pénible s'est passé; consultons donc ma pensée, mon cœur; ah! celui-ci n'a rien oublié, il a été trop blessé pour cela, il a trop senti le coup porté par la main de l'orgueil.

Je faisais un matin ma promenade ordinaire dans les jardins, lorsque je vis à quelque distance M^me^ ***, et comme elle ne m'approche jamais que pour me dire quelque chose de désagréable, je pris tout naturellement un autre sentier sans prétendre l'avoir aperçue, mais hélas! un « bonjour madame», d'un ton bien aigre, m'arrêta; elle venait à moi, il me fallut donc aller à elle, et voici notre dialogue. — Il fait bien froid, dit-elle. — Oui madame, c'est pourquoi j'ai envie de me promener vite pour me réchauffer. — Comment va le mal de tête? — Mieux, je vous remercie. — Oh! mais je voulais vous dire, madame, que votre santé est trop délicate pour moi, vous ne me convenez plus; je crois que vous n'êtes pas assez gaie, je vous vis l'autre jour dans le jardin un air triste, mélancolique, et cela n'est pas bon pour les enfans. — Madame, vous me surprenez, répondis-je (tâchant de cacher mon émotion), ma santé n'est pas forte, il est vrai, mais je ne m'en plains jamais, je n'ai jamais gardé le lit depuis plus d'un

an que je suis chez vous, jamais je n'ai négligé une seule leçon, même quand j'ai eu la fièvre tierce. Tous les enfans m'aiment, leurs études vont très bien, ils avancent joliment; quant à cet air triste que vous croyez avoir vu, je vous assure que vos enfans ne s'en aperçoivent jamais, je suis toujours gaie avec eux. — Tout cela est vrai, me répliqua la dame, mais je vous ai dit que la musique n'était pas un obstacle, et maintenant j'ai changé d'idée.— C'est différent, répondis-je, et sentant mes yeux se remplir de larmes à un caprice si injuste, je me hâtai de quitter cette femme impérieuse, pour aller rejoindre mes élèves qui m'attendaient dans la chambre d'étude, où je tâchai en vain de renfermer dans mon cœur l'orage qu'on venait d'y élever; l'effort était au-dessus de mes forces et je me trouvai mal. Cependant je me remis bientôt, mais hélas, je l'avoue à ma honte, mon âme fut trop troublée, mon cœur trop déchiré par cette nouvelle épine de la terre; et j'eus besoin des plus pénibles efforts sur moi-même, pour ne pas me laisser aller à un découragement complet de la vie. La nuit, le sommeil fuyait de mes yeux enflés de larmes; je frissonnais à l'idée de me trouver encore sans asile dans un pays étranger, d'être obligée encore de me procurer par mille efforts pénibles quelque famille où je pusse entrer comme gouvernante et d'où un autre injuste caprice me chassera peut-être et me remettra sur le pavé. Voilà les réflexions qui m'accablaient, me troublaient, m'ôtaient la paix de l'âme; mais j'ai prié, et ce Dieu tout bon, tout puissant, ce Dieu qui ne m'a jamais abandonnée dans tous mes malheurs, m'a rendu le calme.

Il y a trois jours qu'étant à genoux devant mon livre de prières, triste, abattue, la tête appuyée dans mes mains, j'étais restée ainsi quelques instans plongée dans un silence de douleur, lorsque, relevant la tête, j'ouvris ce cher livre et le passage suivant s'offrit à mes regards et versa un baume délicieux dans mon âme. « Mon enfant, ne néglige » pas le châtiment du Seigneur et ne perds point courage » lorsqu'il te reprend, car le Seigneur châtie celui qu'il » aime, et il frappe de ses verges tous ceux qu'il recon- » naît pour ses enfans. » Oh douces paroles! O toi mon Dieu, mon protecteur, mon ami, fortifie ma faiblesse, aide-moi à ne plus me laisser abattre, à vaincre le monde et ses douleurs; et un jour, ah! oui, un jour toutes mes peines finiront; alors je dirai sans regret adieu à la terre, pour m'envoler dans le séjour de la paix où je retrouverai ma mère.... Oh ma tendre mère! Si dans ce moment vous pouvez du haut du Ciel jeter un regard sur votre malheureuse fille, priez pour elle; ah! priez pour que tant de chagrins accumulés sur sa tête, depuis qu'elle erre sur les rivages étrangers, ne la détournent pas des sentiers du Seigneur. Priez, pour qu'elle ne se laisse pas aller au murmure, au désespoir, mais qu'elle marche d'un pas plus courageux et plus ferme vers la céleste patrie!.... O ma mère!....Adieu! jusqu'au revoir!..... .....

J'ai été occupée toute cette semaine à écrire des lettres aux connaissances que j'ai dans ce pays, pour les prier de m'aider à me placer encore; je n'ai aucune réponse, mais, en attendant, comme je remplis mon devoir ici

aussi scrupuleusement que jamais, non seulement pour satisfaire ma conscience, mais aussi pour ne pas donner le moindre prétexte à la maîtresse de la maison, de me jeter à la porte avant d'avoir au-moins quelque lointain espoir de trouver un autre asile.

Point de lettres encore aujourd'hui ; mais n'importe, je ne veux plus me laisser dominer par la pensée inquiétante d'être bientôt sans toit pour y reposer ma pauvre tête. . . . . .

Je suis tout-à-fait calme aujourd'hui, même presque gaie; j'ai ri, chanté, joué avec mes élèves; ce sont d'assez bons enfans, ils m'aiment tous et il me semble que de mon côté je les rends heureuses dans leurs études.

— Je ne sais pourquoi j'ai ce soir un heureux pressentiment que je réussirai dans ma recherche et que mon avenir ne sera pas si noir qu'il me semblait d'abord. D'ailleurs, sans écouter aucun pressentiment heureux ou sombre, je suis convaincue que tous les événemens de notre pélérinage ici-bas sont dirigés par ce Dieu tout bon et tout puissant, qui sait bien mieux que nous ce qui nous est bon; s'il nous frappe, c'est qu'il le croit nécessaire et nous devons l'en bénir.

—Toutes mes leçons ont été bien paisiblement leur train aujourd'hui, et dans notre heure de récréation, l'ainée m'a lu Grandisson. Ce roman de Richardson est admirable pour les dialogues, pour la variété des caractères qui tous dans

leur genre sont parfaitement soutenus; le plus bel éloge qu'on puisse faire, je crois, à l'auteur est, que plus on avance dans ce roman, (vieux et en sept vol.) plus on y prend intérêt.

— Hélas! point de lettres encore. M. *** qui est mon seul appui, ne me répond pas; ainsi il est probablement en Suisse où il comptait faire un voyage cet été. Que deviendrai-je donc!.... bientôt je vais être sans asile; ah! que ce mot renferme d'amertume.... Mais, ô Dieu, pardonne cette nouvelle faiblesse, est-ce à moi de me plaindre, à moi pauvre créature de péchés! Et ces péchés, qui les a expiés? Mon Seigneur et mon Dieu, ce divin et bon Sauveur qui a daigné descendre sur la terre, et en supporter toutes les souffrances pour racheter nos péchés au prix de son sang, et cette victime pure et sans tache n'eut pas un lieu où reposer sa tête! Et nous nous plaindrions de nos douleurs? Nous, misérables pécheurs, pour qui ce divin Sauveur a tant souffert? Ah! plutôt, tombons à genoux pour lui demander grâce, et pour reconnaître les grands bienfaits dont il nous a comblés.

Aujourd'hui, samedi, était le jour de musique; un maître vient ce jour-là pour jouer avec mes étourdies, l'une après l'autre, depuis neuf heures jusqu'à une heure; durant ce temps, je dessine, en les regardant et en les entendant taper sur le piano, tandis que leur maître (qui est bien chétif en savoir) racle, en grimaçant, sur un mauvais violon pour les accompagner. Ce tintamarre, pendant quatre heures de suite, serait bien fatiguant pour mes pauvres

oreilles, si je ne cherchais à l'oublier un peu, par l'intérêt que je prends à dessiner, et comme j'ai alors toute une matinée pour cela, j'aime ce jour en dépit du tapage, puisque c'est ce tapage qui me donne ce loisir; aussi j'ai bien avancé ce matin à mon dessin actuel, je l'achèverai la semaine prochaine; le sujet est : La Bergère des Alpes gardant son troupeau : mon pinceau lui a donné, involontairement, une expression de mélancolie, il était guidé par mon cœur et ce cœur était triste, je n'ai aperçu ce défaut que trop tard pour y remédier; la Bergère des Alpes devrait-elle être triste? Oh non! elle ne connaît pas le monde; ainsi le monde n'a pu briser son cœur et changer son sourire en larmes. Il me souvient qu'étant enfant, je formai une fois l'extravagant projet de devenir bergère des Alpes; voici ce qui y donna lieu; je subis un jour une réprimande et une punition que mon cœur me disait n'avoir pas méritées, aussi j'en fus si vivement affectée, qu'après avoir été inconsolable tout un jour, je formai le soir la belle résolution de m'enfuir au lever de l'aurore dans les montagnes et d'y devenir bergère. J'allai donc clandestinement à ma commode, je fis un petit paquet de hardes que j'attachai avec un bout de cordon, puis je me mis sur mon lit que je trempai de mes larmes. Je restai ferme cependant dans mon projet, jusqu'au moment où le jour parut, c'était l'instant fixé dans ma petite tête pour mon départ; mais alors, l'idée de la douleur que ma disparition causerait à mon excellente mère, dont l'angoisse serait d'autant plus grande qu'elle m'avait vue tout le jour auparavant dans les larmes, et qu'elle avait en vain tâché de me consoler; cette pensée,

dis-je, me fit tout-à-coup abandonner ma folle entreprise ; je vis alors ma faute et mon ingratitude envers une mère qui était un ange de douceur, de patience au milieu des peines dont elle était elle-même accablée ; je me levai donc bien doucement ; j'allai délier mon petit paquet sans qu'on me vît et je me remis sur mon petit lit, qui, quoiqu'un lit d'enfant, avait déjà souvent été une couche de larmes.

Aujourd'hui j'ai entendu deux sermons passables de notre ministre M... il n'a pas d'éloquence, mais il est bon et fait de son mieux. Notre banc à l'église est une sorte de petite chambre carrée, placée sur les caveaux de la famille, et ma place fixe de chaque dimanche se trouve précisément sur la petite trape qui conduit dans cette voûte ; cette trape vacille chaque fois que je me mets à genoux pour les prières, et alors je crois enfoncer dans ces tombeaux, idée qui, d'abord, me faisait frissonner et troublait ma dévotion ; maintenant, à cette même place, je prie avec calme et confiance ; si près du séjour de la mort, on apprend mieux à fouler aux pieds les douleurs de la vie ; on se souvient mieux que nous ne sommes ici bas qu'en passant et que notre vraie patrie est le ciel. Fais-moi donc la grâce, ô mon Dieu, de me rendre digne un jour de cette céleste patrie. Conduis-moi par ta main puissante, afin que l'abattement que me causent les nouvelles peines qui se présentent à ma vue, ne m'éloigne pas du sentier qui mène à toi? Je le sens, je ne suis plus qu'un roseau brisé par les orages et, sans ton se-

cours puissant, ô mon Sauveur, mon Protecteur, mon Soutien, je n'aurai plus la force de relever la tête.

Il a plu des torrens aujourd'hui, le ciel était orageux, mais superbe, des nuages d'un rouge foncé, d'autres noirs comme l'encre donnaient au paysage des nuances sombres et magnifiques. Que la nature est belle, me suis-je écriée en contemplant ce tableau majestueux; ô Dieu, qui ne reconnaîtrait là ton ouvrage !

La pluie ayant empêché la promenade, le temps qui y était destiné a été employé à notre lecture d'amusement, Sir Charles Grandisson, que nous avons achevé; et comme Gram-Anna et sa sœur Effolrach étaient dans un enchantement tout-à-fait fou du héros de ce roman, j'ai fabriqué à la hâte et clandestinement une grande poupée à laquelle j'ai endossé des habits d'homme; j'ai placé ce magot devant un secrétaire dans l'attitude d'une personne qui écrit une lettre, et lorsque mes étourdies sont rentrées dans la chambre, je leur ai demandé la permission de leur introduire Sir Charles arrivant de Naples pour les voir, elles ont sauté sans merci sur ce magot, croyant que c'était un de leurs frères, mais lorsque le chapeau volant à terre laissa à découvert cette affreuse tête de linge blanc, avec une sorte de visage peint de deux placards de rouge pour les joues et des traits à l'avenant marqués avec de l'encre; elles firent un tel saut à l'autre bout de l'appartement, que la secousse fit tomber le pauvre Grandisson sur son nez, alors des rires immodérés couronnèrent cette folie, et moi-même qui n'avais eu l'intention que de les amuser un moment par

cette burlesque idée, je fus forcée de joindre mes ris aux leurs, et pour cet instant là du moins, j'oubliai mes peines.

Aucune lettre encore sur le sujet pénible qui est là, dans ma tête et se mêle douloureusement à toutes mes occupations du jour. Le premier mot qui m'échappe le matin en ouvrant la paupière est, Hélas! et il avait été le dernier, le soir en la fermant. Où serai-je dans peu? Je frissonne de penser que si je réussis, je serai livrée de nouveau, peut-être, aux caprices de quelque femme hautaine, impérieuse, jalouse et heureuse d'exercer sa puissance sur une pauvre gouvernante, et que, si je ne réussis pas, je serai alors dans quelque misérable logement à Londres, voyant chaque jour diminuer ma pauvre bourse et ne sachant où tourner mes pas pour me procurer un pain baigné de larmes.

M. *** ne me répond point; ainsi, ou il est absent, ou il est irrité de ce que je lui demande de nouveau le secours de son crédit à l'occasion de mon changement de position; et cependant je ne puis rien à ce changement, je supportais mes peines avec patience, je sens que j'ai rempli scrupuleusement mes devoirs ici, ma conduite a été exactement la même depuis que je suis dans cette famille, mes élèves m'aiment et avancent joliment, tous les domestiques (dont j'ai soin de récompenser de temps en temps les services), me servent avec empressement et respect. Serait-ce donc des plaisirs que je chercherais à me procurer, des sorties trop fréquentes peut-être, qui ont pu

avoir fait changer la dame de la maison? Mais je ne sors jamais, je ne vois pas une âme, je n'ai aucune autre distraction que celle de passer toutes mes soirées dans ma chambre à lire ou à écrire. . . . . Aurais-je peut-être contrarié la dame du manoir dans quelque point d'éducation? Me serais-je plainte de quelque bagatelle, de ma table à laver par exemple, si vieille, si cassée, si petite et si incommode, que chaque fois que je m'en sers, je suis en danger de voir toute la cargaison du lavage me tomber dessus et m'entrainer dans sa chûte; de la froideur glaciale de ma chambre à coucher, de sa laideur, de la rareté de ses misérables meubles? Non, rien de tout cela; j'ai toujours gardé le silence sur tous ces points et tant d'autres plus pénibles. Qu'est-ce donc? Aurais-je peut-être osé temoigner mon opinion sur le désagrément de ne pouvoir bouger un doigt, pour ainsi dire, dans la chambre d'étude, sans être sujette au commérage critique et ridicule de deux ou trois vieilles nourrices et sous-nourrices qui, ayant vu naître leurs nourrissons, prétendent conserver toujours les premiers droits sur eux, lors même qu'ils ne sont plus à leur charge? Sur tout ceci encore j'ai gardé le silence, et j'ai même si bien su laisser à toutes ces femmes l'illusion de leur puissance, que je suis parvenue jusqu'à un certain point à m'en faire respecter; et j'ose même assurer que les habitans de la nourrisserie me regretteront lorsqu'ils apprendront mon départ. Qui l'a donc occasionné ce départ? qui a causé cette séparation sans aucun fondement en apparence? Hélas, ce qui trop souvent l'occasionne et l'effectue en pa-

reilles circonstances; le caprice jaloux d'une femme qui veut prouver à celle que le malheur a mise entre ses mains, que, si elle n'a pas sur elle le misérable avantage de quelques talens ou de quelques chétives grâces de corps ou d'esprit, elle a du moins celui de la fortune, qui est sans doute le plus puissant; en conséquence, elle n'est pas long-temps sans chercher à l'éloigner du salon, de la société, par tant de dédain, de froideur, de dégoûts, que la malheureuse qui a déjà éprouvé que ce qui fait l'ornement d'une femme, devient un défaut dans une Gouvernante et n'est pour elle qu'une douleur de plus, l'infortunée, dis-je, finit par se retirer entièrement du monde, devient presque sauvage, évite toute communication avec les vivans et ne trouve plus de calme et de bonheur que le soir, seule dans sa cellule; mais ce bonheur même ne peut durer. On veut lui trouver des torts, on imagine de lui en faire un de sa sauvagerie; c'est en vain qu'elle se dérobe aux vivans, c'est en vain qu'elle montre par là qu'elle ne cherche point, qu'elle refuse même les frivoles hommages de ce sexe, qui souvent ne prodigue un instant son encens flatteur que pour rire ensuite tout à son aise, de la folle crédulité du cœur assez simple ou assez ignorant pour croire à la durée de cette fumée passagère, qui se change en une vapeur noire et nuisible lorsqu'elle atteint l'atmosphère d'une pauvre gouvernante; car si on la blâme d'être solitaire, on la blâme bien plus d'oser paraître aimable en société; on la blâme si elle est triste, on la blâme si elle est gaie. Quel est donc son tort? Peut-être . . . . . un peu plus d'amabilité. Et n'est-ce pas là un grand défaut

dans une gouvernante? n'est-ce pas assez pour la remettre sur le pavé d'où on s'imagine l'avoir tirée?

J'ai achevé aujourd'hui ma bergère des Alpes, je la destine à M. ***, je la lui enverrai dans quelques jours avec une seconde lettre pour lui demander s'il a reçu ma première et pour le prier de ne pas m'abandonner. Ah! qu'il est triste de supplier constamment pour obtenir une protection qui, si elle est accordée, est souvent accompagnée de paroles dures qui l'empoisonnent . . . . .
. . . . . .

Ma pauvre petite L... a été si stupide aujourd'hui dans ses leçons, qu'elle m'a fait encore plus de pitié qu'à l'ordinaire, car elle est trop bornée pour qu'on doive se fâcher de la bêtise de ses réponses; pauvre enfant, je la plains, elle fait de son mieux et ce mieux est pis que rien; c'est en vain que je tâche de lui mettre quelques idées dans la tête et de les y faire rester, je n'y puis réussir; cependant tous mes vains efforts envers cette pauvre petite sont toujours tentés avec douceur, car elle est délicate, faible, et pleure constamment pour rien. Pauvre enfant, je l'aime.

— Aujourd'hui des amis de la famille sont arrivés ici, pour y séjourner quinze jours. . . . . .
. . . . . .
. . . . . Ils sont tous maintenant au salon à chanter et à s'amuser; quant à moi, j'ai été occupée toute la soirée ici dans ma chambre à écrire quelques douloureuses lettres.

Quatre enfans (amis de mes élèves) bruyants et mal élevés, prendront leurs repas à ma table dans la chambre d'étude, ce qui avec mes trois élèves me fera sept enfans à diriger. Hélas!

— Aujourd'hui j'ai donné congé à mes élèves afin qu'elles pussent jouir tout à leur aise de l'arrivée de leurs amis; tous ces enfans donc n'ont paru dans la chambre d'étude que pour les repas, pendant lesquels j'ai eu le plaisir de voir que les trois amis cadets du moins n'avaient pas changé; l'an passé ils étaient comme de petits cochons à table; cette année ils sont comme des cochons un peu plus vieux; voilà toute la différence. Je n'ai aperçu ni les dames ni les messieurs de la maison aujourd'hui, ainsi, à part les repas avec tous mes bruyants petits êtres, j'ai passé cette journée isolée comme le Paria, mais calme aussi comme lui.

Le temps a été orageux tout le jour. Un instant une pluie violente accompagnée du bruit sourd de la tempête, tombait avec fracas; l'instant d'après, le soleil bienfaisant se montrant sur la cîme des arbres, ranimait par sa présence la nature épouvantée; mais sa lumière cependant d'une nuance pourprée semblait montrer que l'orage l'avait touché seulement en passant, sans qu'il eut voulu pour cela arrêter sa carrière bienfaisante. Dans les moments où la pluie tombait avec impétuosité, je voyais les animaux de la prairie épouvantés, courir pour chercher un abri sous quelqu'arbre; mais aussitôt que le soleil reparaissait, leur frayeur était passée, oubliée, ils retournaient paisible-

ment à leur pâture, ils étaient contents. Quelle différence y a-t-il donc entre l'homme et l'animal? On la trouve immense et je la crois petite ; l'animal possède un instinct qui le porte à chercher le bonheur, ce même instinct lui fait chercher un abri contre l'orage afin de n'en être pas blessé; lorsque le nuage s'éloigne, sa frayeur passe, son bonheur renaît, il est satisfait. Comme l'animal, l'homme ne desire-t-il pas le bonheur? comme lui, ne tâche-t-il pas de se mettre à l'abri des tempêtes? Mais moins sage peut-être, moins modéré, il voit en vain le soleil luire de nouveau sur sa tête, il n'est point satisfait encore, et jusqu'à la fin de sa vie il s'agite, se tourmente pour trouver ce bonheur tant désiré qu'il n'atteint jamais, parce qu'il le cherche où il n'est pas. — J'allai ce soir un instant dans les jardins pour y voir les ravages de la tempête; plusieurs plantes étaient brisées, d'autres couchées sur la terre, d'autres enfin penchaient leur tête glacée et semblaient attendre un nouveau rayon du soleil pour les réchauffer et les aider à se relever. Ah! pensai-je alors, voilà bien l'effet de l'orage, les uns en sont écrasés et périssent, d'autres en sont abattus, tombent sur la terre d'où ils ne sauraient se relever si une main amie ne vient à leur secours, d'autres enfin plus fermes et plus robustes soupirent, penchent la tête, mais se relèvent à la première aurore.

Le 29. — Il y a ici aujourd'hui, une de ces parties qu'on nomme fêtes champêtres, quoiqu'elles n'ayent rien de simple et de naturel que le nom; les Messieurs devaient jouer à la crosse (kricket, fameux jeu anglais) depuis 11 h. du matin jusqu'à 5; et les dames devaient

s'amuser à les voir, ou à tirer de l'arc et à se promener sur l'herbette. A 5 h. chacun devoit rentrer pour le diner; mais une pluie presque continuelle a dérangé ces plans délicieux et les convives sont arrivés à toutes les heures du jour depuis 10 h. du matin, jusqu'au diner. Chacun était naturellement moitié désappointé, mais enfin un bon diner et l'espoir d'une danse le soir, les a réconciliés avec le sort. On m'a invitée à descendre pour le thé; j'ai dû accepter; je vais donc m'habiller; ainsi au revoir mon petit journal, demain soir je te dirai mon plaisir. Comme j'achevais le soir ma toilette, une larme silencieuse que je sentis couler doucement sur ma joue, me fit souvenir que j'allais en société; je regardai alors ma petite table, mes livres, ma chaise de paille, ma robe de chambre, et un soupir m'échappa, adieu mes fidèles amis, leur dis-je, dans quelques instans je serai de retour, attendez moi: adieu ! . . . mes yeux, qui encore se mouillaient de quelques larmes indiscrètes, m'arrêtèrent une minute de plus; quoi, mes yeux, leur dis-je, vous recommencez à être humides de pleurs à l'instant même où vous me voyez prête à aller joindre de gais convives? Fuyez donc, importunes larmes, fuyez! ne vais-je pas chercher le plaisir? Oui du plaisir! du plaisir, je pars: adieu, douce solitude, adieu, calme, mélancolie paisible compagne du solitaire, et vous, frivolité, gaité, ris, folie, accourez auprès de moi, je vais sacrifier à votre culte, je vais dans votre temple essayer de tremper mes lèvres dans cette coupe enivrante de la joie! . . . De la joie? crus-je alors entendre répéter comme un écho dans ma chambre à l'instant où je la quittais, de la joie! ha!

ha ! de la joie ! . . . C'était ma pensée que j'avais laissée derrière moi, qui se moquait ainsi de sa pauvre maitresse. De quoi ris-tu, lui dis-je, petite impertinente? Ah pardon, répliqua l'audacieuse, pardon, mais je te croyois partie et tout en me félicitant que tu ne m'eusses pas prise avec toi, je me moquais de ta sotte crédulité — de ma crédulité? comment que veux-tu dire? — Oh presque rien, seulement je pensais que les convives ont sans doute vidé, sans songer même à toi, cette coupe du plaisir où tu comptes aller boire et dans laquelle tu ne trouveras probablement que la lie. — Ah ! crois-tu donc, répliquai-je en souriant à mon tour, crois-tu donc que même en te quittant j'aurais pu m'abuser si follement, n'avais-je pas d'ailleurs songé à tout cela avant de te dire adieu; n'as-tu pas vu, il n'y a qu'un instant, mes yeux mouillés de larmes, et ces larmes, n'était-ce pas toi qui les faisais couler? n'est-ce pas pour cela que je te laisse ici? ainsi tais toi, cesse de rire et attends moi: ce soir en revenant, nous esquisserons ensemble le tableau de ma soirée et demain tu le peindras toi-même tout à ton aise ici.

Je descendis donc et ne trouvai au salon que ma pauvre petite L . . . (les dames étoient encore au diner) je m'assis près du feu ; — oh Madame, me dit alors la petite, (en anglais car elle ne pouvait pas encore parler français) vous êtes ici? — Oui, ma petite, comme vous voyez — oh ! je ne m'attendais pas à vous voir en bas. — Pourquoi mon enfant? — Je ne sais pas. — N'êtes-vous donc pas contente de me voir ici? — Non . . — non? et pourquoi donc? — je ne sais pas. Je détournai alors la tête et ne

pus me défendre d'un instant de réflexion; quoi, me dis-je, c'est donc mon élève, et celle qui me donne tant de peine par sa grande stupidité, qui demande une patience souvent plus qu'humaine pour l'enseigner, c'est elle, dis-je, qui m'offre la première goutte de fiel de ma soirée! Cependant l'amertume de cette première réflexion se changea bientôt en pitié, lorsque je considérai cette pauvre petite qui me fixait d'un air satisfait, croyant avoir dit une merveille. Hélas! pensai-je, la stupidité de la tête penètre donc jusqu'au cœur, et l'être qui est incapable de penser est donc aussi incapable de sentir? Je le soupçonnais, je viens d'en acquérir la certitude. Cette découverte est-elle heureuse ou malheureuse pour l'être qui en est l'objet? je ne saurais le décider. Les plus vifs plaisirs sont, il est vrai, dans le sentiment, dans la pensée, dans le cœur; mais n'est-ce pas là aussi, que sont les plus cuisantes peines? l'être sensible n'est-il pas sans cesse heurté, blessé par l'insouciance, la froideur, la légéreté ou la malheureuse stupidité qui, moins méchante mais plus pesante que ses compagnes, déchire lourdement le cœur sans même s'en apercevoir: mais aussi, l'être incapable de sentir peut-il connaître le bonheur? Non! il ne jouira jamais de la beauté de la vertu, jamais la larme de la pitié ne mouillera doucement sa paupière, jamais un trait de générosité, de dévouement, de courage, d'amitié n'attendrira son cœur. Oh quel état! n'est-il pas à plaindre, l'être incapable de sentir? n'est-ce pas là une vie de néant! Ah oui! toutes les angoisses, toutes les peines déchirantes d'un cœur sensible sont bien préférables à une telle mort dans la vie. Je fus tirée de ces réflexions

par l'entrée de toutes les dames (en Angleterre les dames se lèvent les premières de table où elles laissent les Messieurs qui, après leur départ s'amusent à causer sans gène, à boire souvent bien au delà de la sobriété, après quoi, ils rentrent au salon où les dames les attendent avec impatience, et sont en cela bien trop bonnes, car ce groupe d'hommes ne quitte la salle à manger que pour se réunir de nouveau en groupes au salon, sans faire beaucoup d'attention aux femmes; plusieurs d'entr'eux ne font attention qu'à eux mêmes et se jettent dans quelque délicieux fauteuil où ils demeurent appesantis, l'œil à moitié fermé par le vin et la bonne chère, jusqu'à l'instant où on leur annonce que leur équipage est à la porte).

J'ai dit que je fus tirée de mes réflexions par la venue des dames; j'en connaissais plusieurs qui vinrent obligeamment me saluer et m'adresser quelques mots de bienveillance, celles qui m'étaient inconnues se demandèrent, à ce que j'aperçus, qui j'étais; cette remarque ne m'était pas nouvelle, j'ai bien dû m'y accoutumer un peu, car chaque fois que je suis en société, je remarque un air de curiosité mêlé cependant quelquefois d'intérêt sur les visages; un air étranger attire sans doute les yeux de mon côté, on s'informe tout bas qui est cette dame étrangère, je le vois, et je vois aussi la réponse, c'est la gouvernante des enfans; à ce titre, les yeux se tournent encore sur l'étrangère, mais c'est alors avec un air de supériorité, de pitié ou de dédain qui lui fait baisser les yeux et détourner la tête; ce regard renferme une goutte de fiel. Deux heures environ après la

venue des dames, les Messieurs entrèrent selon la coutume, et selon la coutume aussi, à leur entrée, la contenance indolente, l'air ennuyé des dames changea, leurs yeux se tournèrent avec anxiété du côté de ce groupe boursouflé, gonflé, excité par le vin ; chacune chercha à en obtenir un regard, mais ce premier regard fut malheureusement fixé sur l'étrangère dont la présence excita un moment la curiosité des nouveaux venus, comme elle avait excité celle des dames qui, pour obtenir ce regard désiré, s'empressèrent d'instruire leurs messieurs du pauvre titre de celle dont l'air mélancolique et étranger peut-être, attirait un instant leurs yeux demi fermés, et lorsqu'ils eurent entendu le misérable titre qui la tolérait dans leur société, le regard de plusieurs d'entr'eux devint plus curieux, plus hardi, plus à l'aise ; les lorgnettes aident alors sans façon les vues basses à distinguer et à fixer sans gène la petite gouvernante étrangère qui alors, baisse encore les yeux, détourne tristement la tête: ce regard n'a-t-il pas aussi une goutte de fiel? Quelques messieurs il est vrai, plus polis, se firent introduire et vinrent m'adresser la parole ; mais une gouvernante ne peut répondre qu'avec contrainte et prudence, elle n'ose point se livrer au naturel de la conversation, les femmes l'observent d'un œil jaloux et l'homme même qui lui parle s'en apercevant, s'éloigne doucement dans la crainte d'attirer sur lui des sarcasmes, si on le voyoit prendre intérêt et causer avec une simple gouvernante ; tandis qu'il y a là tant de dames à qui il pourrait s'adresser, et surtout, aux jeunes filles de la maison qui sont presqu'élevées et bien surprises par conséquent qu'un gentil-homme cause à leur gouvernante

plutôt qu'à elles; celle-là cependant qui voit tous ces mouvements de l'orgueil et de la jalousie baisse encore les yeux, soupire et sent qu'une nouvelle goutte de fiel vient d'être ajoutée à la coupe; une larme même lui échappe et dans l'effort qu'elle fait pour la changer en sourire il lui semble que cette douce larme aussi, a pris l'amertume du fiel. Ce fut au milieu de ces tristes sensations que j'atteignis la fin de ma soirée; minuit sonne, chacun part, ô bonheur! . . . Je volai dans ma chambre où je versai en liberté un torrent de larmes qui soulagèrent mon cœur oppressé, mais bientôt honteuse de cette faiblesse, j'en demandai pardon à Dieu, je le priai avec ferveur de me rendre ma paix et je sentis par degrés le calme renaître dans mon cœur; je considérai la courte durée, le néant de cette vie, je vis devant moi l'Eternité, mon Dieu, un ciel pur et serein, j'y vis ma bonne, respectable et vertueuse mère, qui après avoir souffert sans murmurer tous les maux de la terre, jouit maintenant du repos éternel et céleste que rien ne peut lui enlever. O ma Mère, m'écriai-je alors, bientôt j'espère vous rejoindre, adieu donc, adieu jusqu'au revoir.

Telle fut ma soirée d'hier, tel fut mon plaisir et les réflexions qui en furent la suite, et depuis que je suis gouvernante en Angleterre, j'ai éprouvé à peu près les mêmes sensations, j'ai fait à peu près les mêmes réflexions, chaque fois que par convenance je me suis vue obligée de paraître en société.

Quelle différence entre une soirée du monde et une

soirée solitaire ! quel charme cette dernière a maintenant pour moi ! que de douleurs je trouve dans la première ! Ce soir j'ai joui du bonheur de passer la soirée seule en paix dans ma chambre où j'ai lu, écrit, réfléchi, et n'ai eu d'autre interruption que les enfans cadets qui sont venus me demander de jouer un moment avec eux ; je les ai satisfaits bien volontiers, ces chers petits enfans, je les ai amusés une demi heure, après quoi je leur ai dit que c'était assez, parce que j'avais à écrire. Ils se sont alors tous retirés d'un air soumis et content. L'enfance m'inspire un intérêt qui finit avec elle ; aussitôt que l'enfant devient plus âgé, les passions commencent à se faire apercevoir, sa franchise alors se change en dissimulation, sa sincérité en flatterie, son ingénuité en caprices, son amitié en égoïsme, sa simplicité a fait place à l'orgueil et son naturel, aux artifices de l'amour propre ; tel est l'enfant, tel est l'homme.

Chaque jour, après que mes leçons sont finies, je dis à l'un ou à l'autre, allez me chercher ma petite reine, (la cadette de tous les enfans, elle a 3 ans ; je la chéris ;) on va, et bientôt j'entends sa petite voix dans le vestibule qui crie : « me go to dame, me go to dame » ; je me mets aussitôt sur le plancher à l'attendre. La porte s'ouvre et, la voilà dans mes bras, cette chère petite, ses petits bras passés autour de mon cou ; elle me dit dans son innocent petit langage, «me love you so, me love you so, beauty dame». Chère enfant, il faudra donc que je la quitte bientôt ! mais elle grandira et chaque année lui ferait peut-être perdre quelque charme à mes yeux, ainsi n'est-il pas mieux

que je n'aie pas le chagrin de voir ce charmant petit caractère défiguré bientôt par les caprices ou les passions? Adieu donc, ma douce petite Alevired actuelle, adieu! tu ne te doutes guères de l'hommage que je rends ici à ton enfance et tu ne le sauras jamais.

Le 2 sept. — Point de réponse de M. * . . . Sûrement il est fâché de ce que je lui donne encore de l'embarras. Oh! qu'il est douloureux de supplier souvent pour implorer protection. Qu'il est cruel de n'avoir pas un abri, pas une pierre où reposer sa tête! Ah! que ne suis-je plus forte de santé, je ferais du désert ma patrie et de la grotte du rocher mon toit; la tranquillité et la nature suffiraient à mon bonheur.

Quels repas j'ai maintenant, avec tous ces bruyants enfans; les quatre étrangers sont pires que de petits ours à table, l'un se jette en avant et mange avec les deux coudes appuyés sur la table, l'autre tombe dessous à force de se balancer, tandis qu'un troisième en mordant son pain le fait voler dans l'un des plats en éclatant de rire, et le quatrième me dégoûte par le tripotage qu'il fait sur son assiette mêlant et pilant sa viande et ses légumes de manière à en faire une pâte ou plutôt une bouillie semblable à celle dont on engraisse les dindons. Durant tout ce temps, la fête est couronnée par le plus insipide bavardage, d'autant plus dégoûtant qu'il se fait avec des bouches pleines, car tous ces petits êtres, pour ne pas perdre un coup de dent et s'amuser tout ensemble, mangent, crient, parlent et rient tout à la fois, et tous en

même temps ; quant à moi, tout mon dîner se passe à découper les viandes et à les servir, d'ailleurs j'ai assez dîné de leurs dégoûtantes manières, et lorsqu'ils ont fini, je me retire dans ma chambre, l'estomac à-peu-près vide, mais trop heureuse de jouir de quelques minutes de tranquillité.

Quand finira donc cette éternelle quinzaine ? quand partiront tous ces tapageurs ? Oh ! que le temps est long, quand on souffre. La conversation ordinaire de ces étourdis est, la plupart du temps, sur leur gouvernante dont ils se félicitent d'être éloignés et dont ils exagèrent les ridicules ou les défauts. Aujourd'hui, après s'être moqués d'une demi-douzaine de gouvernantes qu'ils avaient eues successivement, ils ajoutèrent : « Figurez-vous qu'avant toutes celles-ci nous en avions une que nous avons gardé cinq ans ; n'est-ce pas beaucoup trop long-temps, n'est-ce pas ridicule de garder une gouvernante cinq ans» ? . . . . Voilà donc, pensai-je, la reconnaissance, le fruit de toutes les peines d'une gouvernante ; voilà à qui elle consacre sa jeunesse, ses talens, son instruction ; voilà pour qui elle a sacrifié patrie, famille, amis, plaisir, bonheur; voilà enfin, pour qui elle s'engage à passer une vie entière de peines, d'isolement, de privations, de vexations de tout genre, et d'abnégation de soi-même et de toutes ses inclinations ; en un mot, une vie de malheur ! Ah ! si de tendres parens savaient à quelles douleurs ils préparent leur enfant (surtout si elle a le malheur d'avoir une âme sensible) en l'envoyant pour être gouvernante, ils en frémiraient, et préféreraient partager avec elle le pain de la pauvreté, s'ils n'en avaient pas de meilleur, plutôt

que de l'exposer à aller manger celui de l'étranger que la main de l'orgueil et les pesantes chaînes de la dépendance rendent amer ; plutôt que de l'exposer ainsi en proie à une longue douleur qui ne finit qu'avec la vie,

Il est minuit, je suis depuis une demi-heure dans ma chambre. Quelle horrible soirée je viens de passer ! Comme les chefs étaient tous allés dîner dehors, j'ai cru nécessaire de descendre au salon pour surveiller toute la marmaille restante, qui était composée de dix enfans grands et petits, cinq garçons et cinq filles ; le plus âgé des garçons avait 18 ans, le plus jeune, 7 ; la plus âgée des filles, 16 ans et la plus jeune, 9 ; ne croirait-on pas qu'à cet âge, pour des filles du moins, il devrait régner parmi elles un peu de décence et de modestie? Eh bien, non ! je n'ai jamais vu tant de rudesse, de vulgarité, de liberté, j'avouerai même, d'indécence entre des jeunes gens des deux sexes ; jamais, non jamais de toute ma vie, je n'ai passé une soirée aussi dégoûtante. Je descendis d'abord après le dîner me méfiant de toute cette jeunesse, folle de plaisir de se trouver ainsi seule, sans parens, et ne désirant point, comme on peut l'imaginer, ma présence ; aussi, que vois-je en entrant dans le salon, la plupart d'entr'eux étendus sur des sophas pêle-mêle comme des veaux. Je n'ai point l'air cependant de m'apercevoir de cette inconvenance, pour ne pas les irriter contre la gouvernante qui venait pour les surveiller ; j'en engage une partie à venir jouer quelques petits jeux que je leur apprendrais, et l'autre à se mettre au piano ; nous voilà en train ; je crois que tout va bien, lorsque, comp-

tant mon troupeau en secret, je vois qu'il en manque deux, une de mes élèves et un des garçons étrangers ; je me lève, je vais les chercher dans toute la maison, ils n'y étaient pas ; on me dit qu'on les a vus aller dans le jardin ; impossible, dis-je, il fait froid, il est tout-à-fait nuit. Cependant, malgré la nuit et le froid, je m'achemine hors des portes pour les chercher, les appeler de tous côtés, et bientôt arrivent ces deux sots petits êtres qui me disent, qu'ils ont été se promener ; il eut été parfaitement inutile de gronder, ainsi je ne dis presque rien et rentrai avec eux dans le salon où heureusement je trouvai tous les autres occupés à criailler, à bavarder et à taper avec un bruit affreux sur le piano ; n'importe, ma pauvre tête, puisque je les ai tous sous les yeux maintenant, me dis-je à moi-même; mais une demi-heure après, et pendant que je jouais un petit jeu de cartes avec les deux cadets pour les amuser, ne voilà-t-il pas que je les vois tous défiler doucement un à un hors du salon. Je quitte alors le jeu, je prends une des lumières et les suis patiemment dans l'autre salon où je les trouve tous dans les ténèbres. Oh ! voici qu'on vient déjà nous déranger, dirent-ils en me voyant arriver, que c'est désagréable ! Je ne répondis pas un mot et continuai à surveiller, non sans peine, ces étourdis vulgaires, pour ne rien dire de plus, jusqu'à la fin de la soirée, horreur de soirée ! jamais je ne pourrai l'oublier ! Quelle carrière que celle d'une gouvernante, hélas! Les parens de tous ces enfans s'amusent pendant que j'ai tout ce tourment dont pas un d'eux ne se doute, ou plutôt ne se soucie. La gouvernante est payée, disent-ils, pour être avec les enfans et en prendre soin. Quel

aiguillon douloureux ce sentiment renferme pour tout être sensible ; et, j'avoue ma faiblesse, depuis que je suis une des infortunées jetée par les circonstances, dans cette triste carrière, je n'ai jamais vu arriver le moment d'en recevoir la triste rétribution sans verser quelques larmes secrètes. J'ai tort sans doute en ceci, car ces larmes d'où proviennent-elles. . . de l'orgueil peut-être? — je n'en sais rien : je sens seulement qu'un sentiment de douleur serre mon âme, à la vue de cet argent, qu'on me présente comme la digne et seule récompense de mes soins et de mes peines. Quoi, me dis-je alors à moi-même, je ne suis donc considérée ici, que comme une mercenaire! quel mot! n'est-il pas assez triste pour arracher un soupir, une larme.

Nous sommes tous allés ce matin à K..., pour voir la maison de **, assez beau bâtiment, bien meublé et orné de quelques bonnes peintures. M^rs *** une des dames qui étaient avec nous, chercha à nous éblouir tous, en nous montrant par ses remarques qu'elle connaissait lord *** et sa famille. . . . . Pauvre femme, je la plains d'avoir la faiblesse ridicule de tâcher, par tous les moyens possibles, de s'insinuer parmi les grands, (ou plutôt les petits titrés de la terre) dont elle ne connait pas même les usages et les mœurs ; car si elle les connaissait, elle aurait plus de dignité et n'essaierait pas de leur faire des avances de politesse qu'ils prennent pour de la rudesse, parce qu'ils n'ont point envie de sa connaissance ; aussi se moquent-ils d'elle et n'ont-ils pas en cela

un peu raison; puisqu'elle est assez sotte et assez vaine, pour ne point se contenter de rester sur l'échelon où le sort l'a placée, et qu'elle s'efforce sans cesse, mais en vain, à grimper jusqu'au haut de cette échelle, afin de marcher de front avec ceux que le hasard de la naissance y a placés.

Il y a une fable ingénieuse intitulée l'*Assurance* et la *Modestie*, qui ne serait pas mal appliquée ici. Voici le sujet de cette fable. L'Assurance tâche de pénétrer dans tous les châteaux d'où on la chasse bientôt; parce que son ton et ses manières ne sont point en rapport avec les mœurs du lieu, où elle a pénétré presque de force.

Mais revenons au château de **, où nous regardions plusieurs tableaux de famille; j'entendis tout-à-coup l'Assurance crier d'une voix aigre, à l'humble ménagère de la maison, qui nous la montrait comme on montre les châteaux en l'absence du maître; moyennant une rétribution. — « Bless me! to be sure! this is lord M... is it not so! — Yes ma'am. — Now (ajouta l'Assurance se tournant à nous); didn't I say so? it is lord M. Oh! I was sure of it, There is lady M., I am sure, but she is not like. Is it her? — Yes ma'am. — Who is that young officer (continua l'Assurance). — It is colonel S. brother to sir R. ma'am. — Ah! yes! yes, his young brother, who died very young in a battle? — Oh no ma'am, he died lately. — Ah! that may be; I dare say you are right, very likely it is a mistake of mine, but sir R. was..... let me remember... was!.... to be sure, he was the uncle of lady K. — Oh no ma'am, I beg your pardon, he was the father of sir E. R. ma'am. — Was he?.... Oh yes, yes, I remember it, now very well, etc. » Ce dialogue et d'autres semblables entre

l'Assurance et l'humble ménagère eurent lieu tout le tems que nous fûmes là, mais si par quelque hasard lord *** lui-même fut entré chez lui, nous aurions sans doute vu l'Assurance baisser le ton et devenir aussi humble et soumise que la pauvre femme qu'elle essayait d'écraser du poids de sa grandeur, tout en nous éblouissant (nous simples spectateurs) de la splendeur de ses amis titrés dont elle retrouvait là, les images, à part quelques méprises.

Hélas! nos hôtes vont rester quinze jours de plus; j'ai donc encore quinze dîners, quinze thés, quinze déjeuners à partager avec ces enfans si bruyans, si dégoûtans à table. Depuis leur arrivée ici mes élèves deviennent pires, elles semblent avoir perdu la tête, le peu que je puis leur faire faire se fait mal, aussi je leur donne sans cesse des congés, mais, malgré cette bonté pour elles, elles deviennent impertinentes envers moi et un peu plus ingrates encore; je ne les vois plus qu'au moment de leurs leçons et de leurs repas; toute cette marmaille arrange ses plaisirs, ses promenades, ses excursions, sans même m'en faire part; quelques fois bien en peine d'eux, je les cherche partout dans les jardins, ne sachant ce qu'ils sont devenus. Voilà le fruit de l'oisiveté.

Cet après-midi, comme je sortais pour aller au sermon du soir, je rencontrai M. * . . , le ministre de notre paroisse qui arrivait pour ses fonctions; me voyant là, seule à attendre que l'heure sonnât, il me demanda où étaient tous les gens de la maison? — je n'en sais rien absolument, répondis-je; nous regardâmes dans le salon, personne n'y était; dans les jardins, person-

ne : nous nous promenâmes un instant. — Quel beau temps il fait aujourd'hui, me dit-il, à la fin, nous avons un beau jour ; — oui, répliquai-je, mais en Angleterre on n'est jamais sûr du beau, le climat est si variable que souvent une pluie d'orage se fait sentir avant qu'on ait eu le temps de voir arriver le nuage; comme j'achevais ces mots, je crus sentir réellement quelques gouttes de pluie ; j'étendis la main pour m'en assurer, mais au même instant, l'ondée devint si violente que nous fûmes obligés de nous abriter sous l'arbre voisin. Voilà une preuve bien frappante, dis-je alors en riant de ce que j'ai avancé. — Cela est vrai, répliqua M. *. . ., et je crains bien que vous n'ayez une fort mauvaise idée de nos contrées ; mais je vous assure que ces deux derniers étés ont été pires, que tous les précédents. L'instant d'après, on vint annoncer que c'était le temps d'aller à l'église et nous nous y acheminâmes, lui pour faire du bien à l'âme et la rendre meilleure, et moi pour profiter de ses instructions. Les deux intentions étaient bonnes, mais ont-elles été bien remplies, c'est ce que je n'oserais dire; ce que je puis assurer du moins, c'est que ce temps de prières est pour moi une heure de calme et de bonheur ; il me semble que Dieu nous entend et nous voit mieux dans son temple qu'ailleurs, et là aussi, les peines de la terre paraissent perdre de leur amertume. J'étais seule dans notre banc, ce qui n'ajoutait pas peu à mon bonheur; rien ne trouble plus la dévotion et ne fait plus de mal à l'église, que de se voir entourée d'enfans et de gens qui bougent sans cesse, qui n'ont jamais les yeux sur leur livre de prières, encore moins probablement la pensée.

Ce matin, lorsque je me suis levée, le soleil était superbe; le ciel était calme et serein, et ce soir, à l'instant où j'écris, la pluie tombe avec un fracas orageux; n'est-ce pas là l'image de la vie? à son aurore, brillante d'espoir de plaisir, de bonheur; avant le soir, elle est brisée par l'orage.

A l'entrée de cette vie que nous pensons devoir être si longue, nous nous élançons avec ardeur dans cette carrière que nous nous imaginons immense, nous élevons avec témérité nos regards vers le soleil levant, nous imaginant que ce bel astre brillera constamment sur nos têtes, mais à peine avons-nous fait quelques pas dans la lice, que déjà nous apercevons le nuage qui s'avance; le ciel s'obscurcit, bientôt la tempête éclate, et nous abat en passant, comme la plante orgueilleuse et insensée qui s'imaginait que jamais le soleil ne serait voilé pour elle, et qui, dans cette folle confiance, est tombée plus-tôt comme la feuille des bois qui, arrachée de sa tige par les aquilons orageux, est portée par eux de vallée en vallée, et finit par tomber sur le sol étranger, où elle périt foulée aux pieds; nous aussi, nous sommes portés, par le souffle de l'adversité, de rivage en rivage, où, après avoir erré tristement sans appui, fatigués, nous tombons, délaissés, inconnus, foulés aux pieds; le souffle du malheur nous avait portés là, le vent de l'adversité y disperse nos cendres.

11 h. du soir. Me voici encore dans ma chambre de paix; je viens de remplir ma fatiguante tâche; tous les chefs dinant de nouveau dehors aujourd'hui, j'ai eu encore

ce soir ces dix grands enfans à garder; mais, bien déterminée à ne plus voir les dégoûtantes scènes de l'autre jour, j'ai pris la résolution de les amuser moi-même toute la soirée à différents jeux français, dans lesquels par conséquent j'ai dû me mêler et faire l'enfant avec eux; ainsi j'ai joué, dansé, chanté, ri, déraisonné pour eux et avec eux depuis six heures jusqu'à dix; ils viennent de me quitter enchantés de la variété et du bruit de leur soirée; et voilà cependant la gouvernante qu'on renvoie parce qu'elle n'est pas assez gaie, dit-on, pour les enfans; et la femme qui lui fait ce reproche pourrait-elle passer une soirée comme celle que je viens de passer? Non, non, elle n'en serait pas capable. Quoi! dira-t-on, pas capable? comme s'il y avait un grand art à dire quelques bêtises, à jouer, chanter, rire, danser, faire la folle avec dix enfans! Oui, il y a de l'art, je dirai plus, il faut de la force et de la philosophie pour se couvrir du masque de la folie, pour se revêtir ainsi tout d'un coup du rôle de la bruyante et insouciante enfance, lorsque le cœur est flétri par les peines, lorsque la pensée vieillie par les douleurs croit avoir traversé non des années, mais des siècles!

J'ai été hier conduire mon troupeau à une fête publique, où leurs parents allaient aussi de leur côté; nous étions dans trois voitures; celle de la gouvernante il est clair, devait avoir tous les enfants, parce qu'ils bougent sans cesse et sont pénibles à garder tranquilles. J'en avais donc huit entassés les uns sur les autres, comme on peut concevoir dans une calèche ordinaire. Mon occupation était sans cesse d'en retenir une par la robe quand elle se le-

vait trop brusquement, de saisir par le bras celle qui s'avançait imprudemment à la portière, de tenir constamment par la manche un étourdi petit garçon ; tout cela devait se faire en riant et avec un air d'être charmée de toutes leurs dangereuses espiégleries. Arrivés au lieu du rendez-vous, ils s'enfuirent tous comme des oiseaux vers leurs différens amis et je fus laissée seule, je n'avais point d'amis à qui aller; une gouvernante en a-t-elle? Cependant ce temps se passa tolérablement pour moi, soit à voir l'adresse ou la gaucherie des tireurs et des coureurs; soit à entendre les remarques spirituelles ou sottes, des spectateurs placés comme moi dans une tente voisine dressée là, à l'usage du public. Assise dans un coin, j'observais en silence les allants et les venants, le jeune, le vieux, le fat, l'homme respectable, la femme vaine, la coquette, l'étourdie, l'affectée, la femme sensible ; nul n'échappait à mes regards. Il n'est pas difficile, je crois, à l'œil observateur de lire sur les traits et les manières d'une personne, une partie de son caractère, et m'étant d'ailleurs accoutumée depuis long-temps à l'observation et au silence, je me trompe rarement dans mes jugemens. A cinq heures, je rassemblai mon troupeau dispersé et je remontai en voiture avec mes huit étourdis pour retourner à la maison, tandis que tous leurs parents se rendaient à un grand dîner de souscription, auquel les convives rassemblés sur cette même pelouse, ou pour parler moins poétiquement, sur l'herbe humide et glacée, devaient participer. Une seule voiture outre la nôtre quitta la place avant le dîner, une dame y monta avec trois enfans; je me doutai bien que c'était une gouvernante ; pour m'en assurer, je deman-

dai qui était cette dame en deuil? On me repondit en riant, oh! ce n'est que la sotte gouvernante de M.*** et ses élèves; je gardai le silence et jetai un coup d'œil de compassion, sur la voiture qui emmenait la dame en deuil.

Comme moi, pensai-je, elle retourne à la maison pour surveiller et garder les enfans dont les parens s'amusent, sans jamais songer un instant à l'être isolé qui sacrifie en vain sa jeunesse, son instruction, ses plaisirs, tout son temps enfin, à former au bien et à la vertu les jeunes êtres qu'elle a adoptés; elle réussit rarement dans ses peines, parce qu'elle n'est point secondée par les parens qui, pour la plupart (quoique je connaisse des exceptions sans doute à cette règle) ne regardant la gouvernante que comme une mercenaire, apprennent à leurs enfans à la regarder comme telle: elle est payée, disent-ils, pour les soins qu'elle donne, et ce mot les préserve de la reconnaissance. Elle est payée! Comme si l'argent pouvait payer des soins si continuels et si pénibles! Elle est payée cependant, oui, et amplement, non par le misérable métal qu'on lui remet souvent avec dédain et sous le nom de salaire, pour le lui rendre plus cruel, mais par l'ingratitude, l'oubli, la cruelle indifférence; oh oui, en cela elle est richement payée!

Ce soir, j'ai lu quelques lettres de Junius. Quel style mordant, mais quelle connaissance du gouvernement, du parlement, de ses principaux membres, est déployée dans ces lettres qui d'ailleurs sont bien écrites, quoique leur principal mérite soit dans l'étonnant secret que l'auteur a su garder, plutôt que dans son style qui est bon, mais

qui n'a de frappant que la liberté avec laquelle l'auteur ose censurer la conduite des principaux membres du parlement, des ministres et du roi lui-même. Qui était ce Junius? Voilà le secret étonnamment gardé jusqu'à présent et qui le sera maintenant toujours. C'est en vain que la nation anglaise s'est efforcée à découvrir le vrai nom de l'auteur des Lettres de Junius, (the Letters of Junius; in two volumes, London 1806, new edition; (personne n'a pu pénétrer ce secret à l'abri duquel se plaça l'auteur pour pouvoir critiquer, censurer librement et tout à son aise, les membres du gouvernement dont il faisait sans doute partie, puisqu'il cite non seulement des faits et des conversations particulières des ministres, mais des traits si individuels qu'on ne peut douter qu'il ne fut intime avec la plupart d'entr'eux; il cite d'ailleurs plusieurs lettres reçues ou écrites par les principaux lords de ce parlement dont il ne me paraît pas même douteux qu'il ne fût un des membres lui-même; mais alors, placé ainsi en vue de toute une nation, comment, en publiant cet ouvrage, a-t-il pu cacher son nom sous un secret si impénétrable, qu'aujourd'hui même la curiosité anglaise est encore vainement excitée par ce nom de Junius, si court, si inconnu, si mordant, si mystérieux, si satirique?

Ce soir, mes yeux sont gonflés et fatigués de larmes: je suis honteuse de cette faiblesse. Ah! je le vois, le malheur m'a vaincue; je ne sais plus supporter l'adversité qui maintenant à chaque occasion saisit mon cœur avec sa griffe de fer et le déchire. Pourquoi en effet, tant de pleurs aujourd'hui? pourquoi cet affreux mal de tête que je me suis donné, pourquoi ces yeux encore si enflés

par les larmes, que je vois à peine ce que j'écris? -- Pourquoi? — j'ai honte de me l'avouer à moi même ! pour bien peu de chose, pour rien, pour un trait de dureté auquel je devais m'attendre. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Quoi ! voilà la raison de tant de larmes? . . . Insensée ! comme si j'avais oublié d'ailleurs, que dans ce pays, c'est souvent la manière dont on se sépare de sa gouvernante, et ce sont encore les heureuses qui restent plus d'un an dans la même famille ; car le plus frivole prétexte juste ou injuste, suffit pour mettre une pauvre gouvernante à la porte comme une vile mercenaire, quelquefois même on n'en donne d'autre raison sinon qu'on est fatigué, à la fin de l'année, de voir toujours le même visage; — surtout, si ce visage se trouve par hasard un peu moins laid que ceux de la maison, c'est un défaut qu'on lui pardonne rarement; alors la jalousie secrète se fait sentir en tout; on ordonne séchement, là, où une demande polie eût suffi; trouve-t-on les enfans ignorans sur quelque point, on s'empresse d'en accuser la gouvernante; on ne lui parle bientôt qu'avec orgueil et dureté, enfin on la provoque en tout point; alors si la malheureuse a un toit paternel (a home) quelque pauvre qu'il soit, elle s'y réfugie bien vite à l'abri de l'orage ; mais si elle n'a point d'asile, si elle est étrangère, la tempête l'atteint et l'écrase, avant qu'elle ait eu le temps de se sauver sous quelque abri.

Je me suis sentie heureuse et calme ce matin à l'église, nous eûmes un assez bon sermon qui me fit du bien ; mais

en revenant, tous mes étourdis d'enfans commençant, comme cela ne leur arrive que trop souvent, à critiquer le sermon et à se moquer du ministre ; je fus obligée, comme trop souvent aussi, de les arrêter là-dessus, tâchant encore, mais peut-être toujours en vain, de les pénétrer du but solennel et important pour lequel nous nous rendons à la maison de l'Eternel. Hélas ! combien de gens, comme mes étourdis, ne vont à l'église que pour critiquer; combien d'autres pour montrer leurs habits; combien d'autres enfin par hypocrisie et pour faire parade d'une piété qui n'est pas dans leur cœur; et cette dernière espèce est certainement la pire, la plus à craindre; car elle peut faire bien du mal. Ah ! je ne la connais que trop cette classe de faux dévots, et, pour n'en citer qu'un exemple ici en passant, je dirai que, il y a quelques années, un de ces êtres, une femme, me fit bien souffrir sous des dehors pieux : en voici l'occasion. Dans un de ces momens (dont j'ai éprouvé l'amertume plus d'une fois dans mon pèlerinage), où je me trouvais sans asile; je reçus un billet, m'annonçant qu'une dame qui avait entendu parler de moi avec éloge, désirait m'être utile, et voulait m'avoir chez elle jusqu'à ce que j'eusse trouvé une famille; qu'elle viendrait elle-même me faire visite et me communiquer son dessein. Ce billet me parvint dans un moment où je m'étais laissée aller à un tel désespoir, qu'il me parut une illusion, un songe impossible à croire; je le relus plusieurs fois, ce billet, puis je me jetai à genoux pour remercier Dieu ; en effet, dans ce moment-là, c'était Dieu qui m'offrait un asile, car positivement, je ne savais pas où je coucherais le surlende-

main ; aussi, quoique j'aie bien souffert sous ce toit, je lui dois cependant de la reconnaissance, puisqu'il me tira d'une détresse momentanée qui m'avait jetée dans un affreux découragement ; aussi c'est sous ce point de vue seul, que je lui rends ici justice. Le lendemain, la dame en question vint elle-même; c'était le soir, il m'en souvient, j'étais auprès du feu, lisant, lorsqu'on vint m'avertir qu'une dame demandait à me parler; on l'introduit et je vois alors devant mes yeux la plus singulière figure que j'eusse vue de ma vie. Cette dame me confirma, en fermant constamment les yeux, ce que m'avait dit son billet ; ajoutant, toujours les yeux fermés, qu'elle aimait passionnément les étrangères, qu'elle aimait parler français, qu'elle serait charmée de m'avoir chez elle aussitôt que possible ; et que j'y serais traitée comme une amie, comme une sœur. Etonnée, confuse, je ne trouve pas d'expression pour la remercier dignement ; mes larmes coulent ; elle ouvre alors les yeux; m'embrasse, me dit qu'elle m'attend le lendemain, me remet son adresse et part. Je regarde cette adresse, debout encore à la même place où cette étrange figure venait de m'embrasser ; je parcours des yeux ma chambre ; il n'y a personne que moi. Elle est donc loin, m'écriai-je, cette figure extraordinaire que je viens de contempler ; elle a donc disparu ! Qui est-elle ?... Qui est-elle !... une vision... un ange... oh non ! elle n'en a pas la figure. Mais qu'importe ; son action n'est-elle pas d'un ange ? Sa visite n'est-elle pas un bienfait? Et si son visage n'a rien de céleste, c'est un oubli de la nature ; l'âme n'est pas toujours en harmonie avec les traits. Telles furent alors mes réflexions. Le lendemain

je mis mes hardes dans ma malle assez machinalement, et tout en réfléchissant aux singulières positions où se trouve quelquefois le voyageur isolé sur la route de la vie, je m'écriai : « Dichosos los que no han visto el humo de las fiestas del estrangero y que no se han sentado sino a los festines de sus padres. » A six heures du soir, j'envoyai chercher un fiacre, pour me rendre chez ma nouvelle bienfaitrice ; je récompensai l'honnête domestique qui me servait et qui, en me souhaitant du bonheur, laissa échapper une larme ; je ne lui avais rien dit, mais elle avait vu que j'étais malheureuse : je la remerciai de son intérêt en lui serrant la main. Dieu vous bénisse, bonne Marie, lui dis-je, en montant en voiture ; Dieu vous bénisse, répétai-je, comme elle fermait la portière. L'instant d'après, je vis à la lueur des flambeaux cette pauvre fille qui était restée sur la porte de la maison que je venais de quitter, suivant des yeux le fiacre jusqu'à-ce qu'il eut disparu au détour de la rue. Dieu vous bénisse, dis-je alors encore en mon cœur à cet être obscur, mais sensible, qui venait de me prouver que, dans la plus basse condition, il se trouve quelquefois des âmes capables de sentiment ; Dieu vous bénisse, bonne Marie, répétai-je, puis m'enfonçant au fond de la voiture je me livrai à mes réflexions. Quoi ! me dis-je, je quitte une famille où j'ai vécu deux ans, durant lesquels ma santé s'est si complétement ruinée par le tourment continuel que me donnaient des élèves indisciplinables, que je suis obligée de m'en séparer pour tâcher d'en chercher de moins pénibles. Après deux ans de peines et de soins, je pars ; une servante seule est témoin de ce départ ; elle seule a deviné mes peines, elle seule verse une

larme. Précieuse larme ! j'en garderai le souvenir, elle était d'une âme sensible. Au milieu de ces pensées, la voiture s'arrête et me fait ressouvenir du but pour lequel j'étais là ; en rêvant au passé j'avais oublié le présent. Ah ! me dis-je alors en soupirant : quoi! déjà à mon but ! sitôt à mon nouveau gîte ! helas ! que sera ce gîte pour moi? . . . . . La porte s'ouvre ; on m'introduit dans un salon où la même singulière figure de la veille me reçoit, me souhaite la bien venue tout en fermant encore ses yeux et les portes d'un salon voisin d'où sortaient plusieurs voix. Bientôt après, entre une jeune dame, on me présente à elle comme à une amie, tout en la saluant, je crois démêler dans son regard quelque chose qui me dit : vous ne connaissez pas votre nouvelle amie ; elle la regarde, elle me regarde, et un sourire sarcastique lui échappe. La soirée passe enfin ; 11 heures sonnent, nous allons nous coucher et ma nouvelle amie en me baisant à plusieurs reprises, me répète ses protestations d'amitié.

Le lendemain, je descends pour déjeuner à l'heure qu'on m'avait indiquée. Que vois-je ! une grande salle tapissée de jeunes dames immobiles comme des statues, un livre sous le nez ; à mon entrée, tous les yeux, comme d'un même accord, se portèrent par dessus le livre, sur la nouvelle arrivée qui, étonnée, suivait sa bonne amie. La jeune dame du soir précédent était au haut de cette ligne de statues, un livre à la main et aussi immobile que ses compagnes, dès qu'elle m'aperçut, elle me lança encore un regard et un sourire sarcastique qui me peinèrent et me rendirent confuse.

Ma tendre amie en fermant les yeux, me dit de m'asseoir à une petite table placée dans un coin de cette même salle ; sur cette table était un bassin de lait avec du pain mietté dedans, comme on le prépare pour les nouveaux-nés, mon amie s'en empara, et me dit : de me verser du thé pour moi-même selon mon goût ; je pris donc une vieille théière placée près de moi et je versai dans ma tasse; mais au lieu de thé, il n'en sortit que de l'eau pure ; alors un rire général et étouffé partit à l'instant même de tous les coins de la salle, en commençant par la jeune dame qui de l'extrémité de la chambre me lança un regard si malin qu'il déposa une larme sur ma paupière ; je la renvoyai bien vite cette larme indiscrète. On m'apporta peu après un peu de thé dans une tasse, et à peine eus-je achevé ce pénible déjeuner, que mon amie rafraîchie par sa bouillie d'enfant se lève et se tournant vers toutes ces jeunes dames, me présente à toute l'assemblée comme une amie qui allait contribuer à leur agrément, à leur bonheur, puis, se tournant vers moi, ma chère, me dit-elle, vous aurez la bonté d'entendre les leçons françaises de ces jeunes dames et de les faire toutes lire à tour ; où aimeriez-vous vous placer pour cela? car je veux que vous soyez heureuse. — Toute place de cette chambre suffira, répondis-je, douloureusement étonnée de me voir ainsi, presque sans m'en douter, prise dans un filet, et devenue sous-maîtresse de français dans une école, ce que je redoutais le plus au monde ! —

Il est plus de minuit ; je vais me reposer, demain au soir j'ajouterai quelques traits au portrait de ma singulière amie.

J'étais disposée hier au soir à citer mille traits de singularité, de tyrannie, plus ridicules qu'effrayants de cette femme dont le but était de faire de bonnes actions avec tout l'éclat et avec tout le bruit possible. Je fus plusieurs mois prise dans ses filets, obligée d'être sa sous-maîtresse de français et de me soumettre pour avoir la paix aux plus ridicules caprices de sa part, tandis qu'elle allait chaque jour publier parmi ses connaissances, qu'elle avait recueilli chez elle une dame étrangère de bonne famille qui était sans ressources, qu'elle la traitait comme une amie, comme une sœur. C'est trop beau, s'écriait-on, c'est l'action d'un ange; la pauvre femme osait venir me répéter ces louanges à moi-même et se fâchait si je n'y répondais que par mon silence et par mes larmes, car elle me tourmentait brin à brin dans tous les détails et sur tous les points de la vie, tandis qu'elle me louait au dehors, afin d'avoir occasion par là, d'étendre la renommée de sa bonne œuvre, et de lui donner plus de relief; aussi essayer de faire connaître ouvertement son procédé à mon égard, m'eut fait passer pour un être entaché de la plus noire ingratitude, ce qui m'aurait certainement empêché de me procurer de nouveau une place de gouvernante; il fallut donc me taire et tout souffrir. Elle empoisonna même, pour moi, jusqu'au calme de l'église, car à la fin je n'y allais plus qu'avec peine et les yeux baissés, parce qu'elle avait si bien étendu, publié, exagéré mon dénuement et son bienfait, que chacun me fixait avec un air d'une si misérable pitié, qu'il me semblait qu'on était prêt à me jeter en passant une aumône sur le pavé. Voilà où j'étais, lorsque par le crédit d'un ami, j'eu-

trai dans une famille où j'eus aussi bien à souffrir. . .

. . . . . .

. . . . . .

Oh jeunes filles de la Suisse ! ô chères et imprudentes compatriotes, pourquoi ! ah ! pourquoi venez-vous ainsi en foule chaque année, chercher les douleurs et la misère au delà des mers? pourquoi ne pas préférer le pain de la frugalité, de la pauvreté peut-être, mais mangé gaîment dans votre belle patrie, à celui de l'étranger arrosé, détrempé dans la coupe amère du malheur et de l'isolement. Oh ! si vous pouviez connaître ce que ma propre expérience m'a appris la dessus (et combien d'autres ont sans doute souffert autant et peut-être plus que moi); si vous pouviez, dis-je, prévoir la plus petite partie des douleurs qui vous accableront en débarquant dans cette île qui vous semble enchantée et où vous croyez trouver l'or sous vos pas, vous reculeriez d'épouvante à la vue de cet abîme de peines que vous prépare une simple, mais imprudente résolution, souvent aussi subite que téméraire, celle de vous mettre presque sans y songer, dans une voiture, disant ; je pars pour l'Angleterre, je vais pour y être gouvernante, je reviendrai riche. — Riche ! oui, de dégoûts, de douleurs, d'isolement, d'oubli !

Ah ! oui, vous retournerez dans votre patrie, amplement pourvues de tout cela, si du moins vous parvenez à la revoir, cette patrie, que vous ne cesserez de regretter après l'avoir quittée si légèrement ; combien de vos compatriotes sont mortes ignorées et misérables dans quelque grenier à Londres; d'autres, à ce que j'ai appris, ne pou-

vant supporter l'étendue de leur misère et de leur isolement, en ont perdu la raison et ont été renfermées dans quelque hôpital de fous, et tandis que ces infortunées disparaissaient ainsi douloureusement de la scène du monde, l'illusion de l'éloignement faisait peut-être croire dans leur patrie, qu'elles étaient riches et heureuses ! — Riches et heureuses ! et elles étaient gouvernantes !

Je n'ai aucune intention de jamais mettre au jour ce journal, que j'écris à la hâte et négligemment chaque soir, uniquement pour me procurer un moment de délassement, pour avoir un ami, à qui je confie mes pensées ; aussi j'y jette sans soin mes réflexions, telles qu'elles se présentent à moi, suggérées par les circonstances de la journée ; mais s'il tombe par hasard un jour dans les mains de quelqu'une de mes compatriotes, qu'elle le lise, et s'il la détourne d'aller trop légèrement comme gouvernante en Angleterre, il me semble que je n'aurai pas perdu mon tems.—Mais il est minuit, bonsoir, mon petit journal, bonsoir mon ami, voilà une heure que je suis ici à babiller avec toi, pourquoi ne m'avertissais-tu pas de me taire. — De te taire, dis-tu, mais la chose est impossible, le peut-on quand on parle de soi ? on dit que la raison pour laquelle deux amants aiment tant à être ensemble est, que chacun d'eux parle de soi, et moi, je suis même plus complaisant qu'un amant, car je garde un continuel silence pour te laisser parler sans cesse, aussi voilà sans-doute pourquoi tu m'appelles chaque soir pour converser, dis-tu, avec moi. — Quoi ! j'ai je bien entendu ! est-ce bien toi, impertinent journal, qui oses me faire cette har-

die harangue? Quoi! tu romps ainsi ton doux silence par un reproche ironique?... Ah prends-y garde! je ne t'aimerai plus, si tu continues de la sorte, et, si tu veux être mon ami, sois discret, rentre dans ton silence qui, en effet est, à ce que j'aperçois, la cause de mon amitié pour toi, car si tu te mettais à babiller comme moi chaque soir, nous ne nous entendrions pas, et au lieu de cette tendre harmonie qui règne entre nous, nous serions peut-être souvent en querelle, alors adieu la paix! Cette douce paix! ah pour l'obtenir, tais-toi bien vite et pour toujours.

O bonheur pour la gouvernante! nos hôtes partent demain, ainsi je n'ai plus qu'un déjeuner avec leur marmaille mal élevée. Il est bien tems qu'ils s'en aillent, leur plaisir a assez duré puis qu'il a doublé ma peine, car j'ai eu tous leurs enfans à soigner outre les miens, et . . . . . mais chut! . . . contentons-nous de répéter: demain donc nos hôtes partent, ô bonheur! ô bonheur!

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Soigner les enfans des visiteurs, outre ses propres élèves, voilà l'occupation et tout le plaisir de la gouvernante lorsque les amis de la famille où elle est, viennent les voir; c'est elle qui est chargée de la marmaille, qui en est fatiguée du matin au soir, tandis que leurs parens s'amusent paisiblement entr'eux, forment des parties de plaisir et non seulement ne songent jamais à la peine, à la fatigue de l'être isolé qui soigne leurs enfans et dont leur plaisir a doublé la charge, mais ils ne son-

gent pas même à son existence, ou s'ils le font, ce n'est que pour se dire, c'est bien naturel qu'elle ait tous nos enfans elle est payée pour cela ! . . . . . .

D'autres amis de la maison sont arrivés hier, mais heureusement ceux-ci n'ont point d'enfants, ainsi je n'en aurai aucun tourment ; je les verrai une fois ou deux, si l'occasion s'en présente, quelques mots d'une froide politesse voilà tout ce qui se passera entre nous, et c'est assez. . . Ah ! « heureux ceux qui n'ont point vu la fumée des foyers de l'étranger. »

Mes élèves enchantées de la vie oisive et insouciante qu'elles menaient depuis longtems, sont désolées du départ de leurs amis ; j'en excepte ma pauvre petite L. cette enfant timide et bornée qui craint tous les autres enfans, parce qu'ils se moquent d'elle et la rudoient. Je m'étais bien aperçue que les nouveaux venus en agissaient ainsi à son égard, et engageaient même les propres sœurs de l'enfant à en faire de même, aussi la voyant rejetée, dédaignée d'eux tous, je l'avais prise plus particulièrement sous ma protection. Comme le pauvre lépreux de la cité d'Aoste qui, voyant un malheureux chien rejeté et maltraité à cause de son extrême laideur, le recueillit dans sa cellule et en fit son ami ; de même, je pris ma pauvre petite partout avec moi, dans mes promenades solitaires, dans ma chambre où je l'amusais comme je pouvais. Je la protégeais à table contre les moqueries de nos rudes et bruyants convives, et hier, la pauvre enfant vint me dire en grand secret qu'elle était bien contente de les voir partir ; moi aussi, lui répondis-je ; la petite étonnée et

joyeuse de ma réponse, parut toute fière de penser comme moi; elle supposait sans doute que la même raison nous animait, et elle n'avait pas tort, n'était-ce pas la même cause, de la douleur pour toutes deux? Sous quelque forme que se présente à nous la peine, n'est-ce pas toujours de la peine? et la bagatelle qui désole l'enfant n'est-elle pas à ses yeux, un chagrin aussi considérable que le coup terrible qui renverse la fortune ou le bonheur de l'homme adulte?

Ils sont loin, tous ces bruyants petits êtres! Ils sont loin! Aujourd'hui j'ai eu un paisible dîner avec mes élèves, qui, il est vrai, ont changé à leur désavantage durant ce tems d'oisiveté, mais peu à peu je tâcherai de les ramener au point, où elles en étaient; je ne dis rien pour le moment, parce qu'elles sont tristes, et du départ de leurs amis, et de voir la fin de cet enivrement de plaisir qui leur évitait la peine de penser. Ces heures précieuses qu'elles ont employées durant si longtems à rire à chaque instant aux éclats, sans raison; à critiquer ou à ridiculiser tous les membres de leur société, sans raison etc. etc.; ce tems, dis-je, maintenant, leur est à charge, elles ne savent qu'en faire, et ces éclats de rire insipides sont remplacés par les soupirs de l'ennui et du désœuvrement plus insipides encore: car ce n'est pas tant les amis qu'elles regrettent, comme cet état étourdissant de rires et de gambades du matin au soir, puisqu'elles se sont mutuellement avouées hier, qu'elles étaient presque fatiguées les unes des autres. Après demain, (lundi) leurs études recommenceront; alors peut-être,

tout ira mieux. En attendant ; ils sont loin ! Oh quelle joie !

Aujourd'hui, nous avons eu un bon sermon sur ce texte de Job « Les jours de l'homme sont de peu de durée, et sont pleins de trouble et d'ennui. » Oui, ils sont pleins de trouble et d'ennui, mais n'est-ce pas Dieu, dans sa grande bonté, qui le permet ainsi, afin que nous ne mettions pas nos affections sur une terre où nous ne sommes qu'un instant, et que nos regards se portent vers cette céleste patrie, si pure, si calme, si heureuse pour le chrétien qui aura rempli dignement son pélerinage ici bas ?

Quoi, pas une réponse à toutes les lettres que j'ai écrites à mes connaissances (puis-je les nommer amis?) au sujet de ma peine, et cependant il y a déjà longtems que j'ai écrit. Elise D. une de mes anciennes élèves, Elise avec qui j'ai vécu deux ans, Elise, dont j'ai fini l'éducation et qui s'est richement mariée à l'instant où je l'ai quittée, Elise, dis-je, éblouie de son bonheur, m'a entièrement oubliée. Cependant, il m'en souvient, le soir, lorsque nos leçons étaient finies, lorsque ses sœurs cadettes étaient au lit, nous avions coutume souvent, de nous asseoir près de notre feu et d'y faire nos réflexions sur les vanités de la terre, sur la légéreté du cœur humain. Elise, lui disais-je, selon toute apparence, vous serez un jour, riche, mondaine, brillante et vous m'oublierez, tandis que moi, toujours étrangère, isolée, malheureuse, je penserai à vous, je sentirai amèrement votre oubli,

mais je ne m'en plaindrai pas. — Oh! non! non, me disait-elle, jamais je ne vous oublierai, jamais je ne serai mondaine, jamais je ne serai légère. Il y a peu d'années de cela; Elise est mariée, brillante, mondaine; elle ignorait même la contrée d'Angleterre où je suis, elle ne songeait pas à s'en informer, je lui ai écrit, elle n'a pas daigné me répondre . . . . . .

Les trois petits cadets, mes favoris, qui sont encore sous la direction de leur bonne, sont venus ce soir comme à l'ordinaire, me faire une petite visite dans ma chambre à coucher où je passe maintenant mes soirées; mais je n'ai pu comme de coutume, chanter et danser un moment avec ces chers petits; ma tête était trop mal ce soir pour cela. Comment est votre tête, chère Madame me disent-ils ordinairement, dans leur petit jargon anglais, êtes-vous assez bien pour danser avec nous? — Lorsque je dis oui, ils sautent de joie, lorsque je dis non, ils se retirent tranquillement en disant, oh! nous ne savions pas que vous aviez mal à la tête, mais demain voulez-vous danser avec nous? — Oui, demain, mes chers petits, demain, ma tête sera mieux et je chanterai et danserai pour vous; en attendant donnez-moi un bon baiser et dormez bien; Dieu vous bénisse, chers enfans, bon soir. Voilà la visite que je reçois chaque soir avec plaisir, aussi il faut que ma tête soit bien mal pour que je les renvoie sans les satisfaire, ce qui est mon cas ce soir; je me sens si mal que je ne puis ni lire, ni penser; je te quitte donc, mon pauvre journal, pour aller me jeter sur mon lit, plains ta pauvre maîtresse, et si elle te dit souvent des

pauvretés ou des bêtises, pardonne les lui en pensant à sa tête souffrante qui en est cause.

Hier au soir, on m'invita à descendre pour le thé et j'acceptai : pourquoi ? devais-je y rencontrer des amis?—Non ! — Était-ce un plaisir ? — non ; pourquoi donc ai-je consenti à quitter ma chambre où je suis reine, mes livres qui sont mes amis, mes sujets, pour aller m'ennuyer dans un salon où, parce que je ne suis que la gouvernante des enfans, on me trouve sans doute trop heureuse d'y avoir entrée pour y être l'objet de la superbe bienveillance des assistans. Qui m'a donc engagée à rompre ma résolution de ne plus aller au salon, de ne plus me montrer en société ; qui m'y a engagée ? — Une douleur de plus : depuis qu'il est decidé que je quitte cette famille, il m'importe de me montrer, afin qu'on s'intéresse à moi et que l'on voie du moins que ma santé est encore assez passable pour pouvoir remplir la pénible tâche de gouvernante. Je suis donc descendue; il y avait beaucoup de monde; j'ai été saluer toutes les dames que je connaissais un peu, je me suis efforcée de leur paraître gaie, et pour leur plaire j'ai fait l'aimable ; oui voilà ce qui m'engage maintenant à aller au salon quand il y a du monde; voilà pourqoui j'y vais jouer le rôle de l'insouciance ou du plaisir; du plaisir ! . . . ah ! que ce mot placé ici me paraît vide de sens ! ou plutôt, qu'il ressemble à la douleur ! le rôle est-il donc si différent de la réalité ? —mais cette réalité de plaisir, où se trouve-t-elle ? elle n'était pas, je crois, dans la société des riches désœuvrés avec lesquels j'étais hier au soir, car de tous

côtés mon œil apercevait des baillements, résultat de l'ennui ou de la fatigue d'un trop luxurieux diner.

J'ai été ce matin visiter une dame qui me témoigne beaucoup d'intérêt et d'amitié. Dieu la bénisse! lorsque quelquefois je lui ouvre mon cœur et lui confie en secret mes peines, la larme de la sympathie coule de ses yeux; elle me console alors et me redonne du courage et toute ma confiance en ce Dieu qui n'abandonne jamais ses enfans.

Ce soir, je suis heureusement dans ma solitude chérie qui depuis quelque tems, perd tous ses charmes pour moi par le caprice d'une sœur ainée qui, quoique dans le monde depuis longtems, s'est mise en tête de presser la gouvernante comme une éponge avant qu'elle parte, afin d'en tirer tout le savoir possible, et comme c'est la langue espagnole qui doit filtrer de cette éponge pour entrer dans la tête de la jeune étourdie, celle-ci vient en conséquence chaque soir lorsqu'elle n'est pas dehors, ou que la compagnie qui est en bas l'ennuie, me tomber dessus avec un tas de thêmes espagnols à corriger et de règles de grammaire à expliquer; aussi lorsque je suis paisiblement à lire ou à écrire, lorsque je crois ma tâche du jour achevée, il faut que je quitte tout à coup ce délassement pour recommencer mes pénibles travaux, pour donner une aride leçon, pour expliquer des substantifs et des verbes. Mais, dira-t-on peut-être, si cette jeune personne n'est pas votre élève, pourquoi ne pas refuser de lui donner cette ennuyeuse leçon dans votre temps de repos? refuser! une gouvernante le peut-elle? ne doit-

elle pas instruire, outre ses élèves, tous ceux de la famille qui prennent fantaisie de profiter de ses leçons? si elle refusait de se donner cette peine, ne la jugerait-on pas d'un caractère désagréable, peu complaisant; cela ne suffirait-il pas, pour lui nuire ou pour la perdre?

Aujourd'hui — — — je viens d'apprendre que Mr. * est sur le continent avec toute sa famille, voilà donc pourquoi mes deux lettres sont restées sans réponse. Que ferai-je! que deviendrai-je! s'il ne revient pas bientôt, il est presque mon seul soutien dans ce pays, c'est lui qui m'a toujours tirée de peine par son crédit chaque fois que je me suis trouvée dans l'embarras et sans asile. Maintenant donc, qui m'aidera? Je ne connais presque personne. J'ai vécu si isolée dans ce pays, que je n'y ai pour amis que mes livres, et pour élèves que des ingrats.....

Le sermon ce matin a été sur ce texte: «Que faut-il faire pour être sauvé.» Que faut-il faire? Adorer et craindre Dieu, obéir à ses commandements, croire en Jésus-Christ, nous confier en la miséricorde de ce divin Sauveur qui a donné sa vie pour nous racheter; aussi, loin de nous laisser abattre par l'affliction et de murmurer, nous devons bénir la main qui nous châtie parce qu'elle le fait pour notre bien.

Je crois avoir déjà dit ici, que ma place à l'église est précisément sur une petite trappe qui conduit à la voûte sépulcrale de la famille et que cette trappe vacille; eh bien, aujourd'hui pendant le sermon, j'ai senti tout à coup un petit craquement, et le tabouret sur lequel j'avais les

pieds, s'est enfoncé un peu ; je n'en ai ressenti aucune émotion, aussi n'ai-je pas bougé, mais ma pensée conduite par cet incident, descendit un instant malgré moi dans ces noirs tombeaux, elle y vit le cercueil du précédent chef de cette terre, du grand père de tous les jeunes gens qui m'entouraient dans le banc au dessus ; du père du chef actuel qui, placé là, vis-à-vis de moi, dans peu d'années au plus tard, ira rejoindre son père dans ce même sépulcre ; et cette même trappe qui maintenant menace ruine sans qu'il s'en aperçoive, cette même trappe dis-je, s'ouvrira alors pour recevoir encore un maître, dont le fils placé maintenant à ma gauche s'asseiera à son tour sur les ossements de son père jusqu'à ce que la mort le place lui même parmi la poussière de ses ayeux. Ces réflexions se firent avec la rapidité de l'éclair et ma pensée rebelle après s'être écriée, ô vanité des vanités ! revint à son devoir.

Mon pauvre journal, tu crois sans doute que je t'ai oublié, voilà trois soirs que je n'ai pas causé avec toi ; mais ce n'est pas ma faute, les chefs étaient dehors, ainsi j'ai passé ma soirée avec mes élèves, et à leur requête, j'ai chanté tous les morceaux de romances, balades, et chansons dont je me souvenais ; je dis, tous les morceaux, car en effet, de tous ces chants de mon enfance, il ne m'est resté que des débris qui, comme toutes les ruines, sont tristement entassés en désordre dans ce même lieu dont ils faisaient jadis l'ornement. Dès lors jusqu'à présent que d'événements ! que de voyages ! que de peines ! que d'expérience de la vie !

Nous partons tous dans deux jours pour N., j'en suis bien aise, l'air de la mer me fera du bien, un changement de lieu, sans changer les événements qui nous environnent, en détourne un peu la pensée qui se délasse un instant sur une nouvelle scène.

Je viens de tout préparer pour ce voyage; je me sens bien fatiguée; j'ai un violent mal de tête, ainsi je ne puis écrire et je vais me mettre au lit de bonne heure car nous partons demain de grand matin, nous ferons 90 milles, nous coucherons le soir à * * * et après demain à * * * où tu me suivras, mon petit journal; je ne veux pas me séparer de toi; là, nous continuerons à converser ensemble, et là comme ici, tu seras probablement mon seul ami.

Le . . . Nous voici arrivés à * * *; notre première journée de voyage fut affreuse, en voiture ouverte, par une pluie qui tombait par torrents. J'étais par hasard (ou plutôt par arrangement) la plus exposée aux gouttières des parapluies, aussi l'une d'elles qui s'avisa de passer à travers mon chapeau a fait un nouveau ravage dans ma pauvre tête et lui a donné un rhumatisme douloureux; mais personne ici ne s'en aperçoit; j'essaye de paraître bien portante; les maux physiques sont plus faciles à supporter que les peines morales, cependant quand tous se trouvent réunis sur une frêle machine, le poids est bien lourd!

Nous occupons ici la maison de Lord * * qui est assez grande mais peu commode. Chacun courut en arrivant pour se choisir des chambres agréables; quant à moi, je

restai dans la chambre à diner où j'attendis sans impatience qu'on m'eût choisi mon coin, bien sûre qu'il serait le moins agréable, et mon attente, loin d'être trompée, se trouva surpassée; j'écris maintenant dans ce réduit, le pire de toute la maison, mais arrête, ma plume! je vais jeter un coup d'œil autour de moi, ensuite je te laisserai faire à ton aise, la description de mon boudoir actuel. Pour commencer par la tenture, c'est un vieux papier gris moisi et tombant en larges lambeaux par l'humidité qui pénètre par tous les coins, à travers les crevasses dont les murs sont criblés. Mon lit là, dans le coin, vis-à-vis du morceau de table sur lequel j'écris, est si bas, si petit, si dur, si misérable et si peu propre, qu'on le prendrait plutôt pour le grabat d'un vieux soldat que pour le lit d'une dame. Ma porte, gonflée sans doute par l'humidité, ne peut se fermer qu'avec beaucoup d'efforts; non seulement les mains, mais les genoux et les pieds sont obligés d'aider à la pousser dans le loquet: trois tiroirs, deux chaises et une table à laver moitié brisée complétent l'ameublement. Mais j'oubliais un objet de luxe, j'ai là sur la vieille table vermoulue où j'écris, un morceau de miroir si étroit que je ne puis y voir à la fois qu'un œil, qu'un côté de la tête, puis l'autre, l'épaule droite, puis la gauche; pour un être louche ou bossu, un tel miroir serait un avantage, car alors probablement n'y regarderait-il que le bon œil et le droit côté, et ainsi il finirait par se persuader qu'il n'a aucune difformité: ne sommes-nous pas toujours enclins à nous cacher à nous mêmes, non seulement nos défauts physiques, mais nos difformités morales plus hideuses souvent et plus nombreuses encore?

hélas ! si des miroirs réprésentaient ces dernières, combien peu de nous, peut-être, y verraient même un bon œil, un droit côté ?

Le 9. — Le tems est affreux ce soir et cependant les chefs et leur fille ainée viennent de monter en voiture pour aller chercher un bal à bien des milles d'ici. Quel étrange plaisir ! A peine sont-ils arrivés au bord de cette mer où ils désiraient tant, disaient-ils, passer un mois paisible, qu'entendant parler d'un bal public, ils veulent y courir, et les voilà dans ce moment à 10 h. du soir, sur la route pour s'y rendre, par le tems le plus affreux ; ils comptent être de retour cette nuit ou plutôt demain matin. Je le répète, quel étrange plaisir ! Ah ! mon tranquille réduit, ma plume, mon livre, que je vous préfère à cela. Je vous salue donc, murs crevassés, tapisserie en lambeaux et vous tous misérables meubles moitié brisés et vermoulus, je vous salue et vous préfère au brillant luxe d'un bal cherché si loin à travers la tempête ! Et toi aussi, mon petit grabat, je te salue, tu n'es pas sans charme à mes yeux ; la paix de la conscience est un doux oreiller, et le calme de l'âme ne se trouve que loin du monde et de ses vanités. — J'entends dans cet instant la pluie battre avec violence contre ma petite fenêtre et je bénis le ciel d'être à l'abri ; combien de malheureux, de pauvres voyageurs y sont, hélas, exposés peut-être dans cet instant. O Dieu ! fais qu'ils trouvent des âmes sensibles qui aient pitié de leur misère et qui leur offrent un abri.

Notre séjour ici ne sera pas fort agréable, si le tems ne devient meilleur ; il a été affreux encore aujourd'hui de

sorte que nous n'avons pu sortir, et je ne sais pourquoi, je n'ai su m'appliquer à rien, le travail, la lecture, tout m'était à charge : le fruit d'une journée pareille quel est-il? rien, hélas, rien, pas même une pensée! oh! quelle honte renferme un tel aveu! mais puisqu'il en est ainsi, ne vaut-il pas mieux laisser à ma plume la liberté de le tracer courageusement, afin qu'un jour en relisant ceci, un tel honteux aveu me serve de leçon et me garantisse d'un autre jour pareil ?

Le tems a été de nouveau bien mauvais aujourd'hui, le jour m'a paru long encore, mais il n'a pas été aussi inutile que le précédent, j'ai donné une leçon de français et d'espagnol à mes élèves et j'ai commencé moi même à lire un ouvrage fort intéressant, dans cette dernière langue, intitulé Eusebio: que de leçons de morale je trouve dans cette lecture, mais en même tems quel triste portrait de la vie! quelle peinture mélancolique quoique trop vraie hélas, des ravages, des malheurs et des crimes que produisent les passions des hommes. Oh qu'il est heureux, l'être qui a appris de bonne heure à vaincre ses vicieux penchants, à résister à ses passions naissantes avant qu'elles soient devenues plus fortes que lui! il s'est préparé par là une source intarissable de bonheur, dans cette paix de l'âme qui lui fait supporter plus facilement les plus rudes épreuves, il se dit, Dieu m'éprouve pour s'assurer si je suis digne d'être son ouvrage, oh oui je le serai! je vais marcher d'un pas ferme et calme dans ce sentier tortueux qu'on nomme la vie. Mon Dieu, sa loi, la probité seront mes guides; avec de tels appuis,

on ne saurait broncher. Tel est le langage de l'homme de bien, du chrétien, qui a su dompter ses passions, tandis que l'être qui s'y est livré dans sa jeunesse, ne peut plus leur résister lorsqu'il le voudrait lui-même, elles le gouvernent déjà despotiquement, et bientôt l'on voit ces terribles ennemis de son repos, l'entraîner par degrés dans l'abîme de la misère, du crime et du remords.

Ces deux caractères frappans, je veux dire, celui de l'homme de bien, devenu sage par l'adversité, et celui du criminel devenu tel, pour s'être laissé entraîner à toute la fougue de ses passions, sont bien dépeints dans cet ouvrage espagnol [1]; mais quelle différence entre ces deux êtres, tous deux exilés, loin de leur patrie, tous deux pauvres, isolés; le premier, dans son malheur, conserve un front toujours serein et trouve moyen par un travail industrieux de soulager encore de plus pauvres que lui, lesquels le comblent de douces bénédictions, sa vie donc n'est pas inutile puisqu'elle est nécessaire au malheureux, ainsi il en prend soin, elle ne lui est pas à charge : le second, au contraire après s'être plongé dans le crime, après avoir même souillé sa main du sang de ses proches, traîne une vie de remords le long des rues d'une ville de l'Amérique, mendiant son pain de porte en porte et couvert de sâles lambeaux; dans cet affreux état, c'est le pauvre exilé, homme de bien, qui le secourt et le tire de cette fange de misère et de désespoir où l'ont réduit ses passions. Mais c'est assez philosopher sur ma lecture, il est tard, je vais reposer ma tête sur mon pauvre grabat

[1] En 4 vol. par Montengon.

auquel je me suis déjà si bien accoutumée que je le trouve presque propre, tendre et joli; mes nuits y sont douces et paisibles, que puis-je désirer de plus?

Le tems a été superbe aujourd'hui, aussi j'ai passé presque toute la journée sur le rivage de la mer avec mes élèves, car étant ici pour la santé, nous ne faisons que peu de leçons; lorsqu'il fait beau comme aujourd'hui, nous en profitons pour être à l'air, et nous rentrons ordinairement tous ensemble pour les repas qui sont ici en famille. Le père de mes élèves a toujours été bien poli envers moi; aussi maintenant que je suis naturellement plus avec eux, ayant les repas tous ensemble, il ne se dément point et me témoigne une politesse si bienveillante que j'aime à converser avec lui à table, ce qui rend nos repas plus agréables.

Dimanche. Le tems était beau ce matin, la mer était calme et couverte de vaisseaux. Où allaient-ils, ces vaisseaux? d'où venaient-ils? où étaient-ils durant la terrible tempête qui grondait sur cette même mer, il y a deux jours? sans doute ils luttaient contre l'orage, sans doute les êtres qu'ils contiennent se crurent alors au terme de leur pélérinage et éprouvèrent cette angoisse, cette frayeur involontaire qui s'empare de nous à l'idée de ce passage de la vie à la mort, ou plutôt de la vie terrestre à la céleste. Cependant, pourquoi cette crainte? puisque nul de nous ne connaît cet instant de la mort, nul ne peut le juger; car avant que la mort frappe, nous ne la

voyons pas, et quand elle a frappé, nous ne la sentons plus. Mais peut-être cette frayeur si vaine, qui semble comme innée avec nous, est-elle causée en partie par la représentation que l'on fait aux enfans de la mort, qu'on leur montre sous des traits hideux et décharnés, comme pour les familiariser avec elle, et loin de produire cet effet, cette image affreuse reste gravée dans leur souvenir et ne s'en efface plus. Pourquoi ne pas représenter plutôt la mort sous la figure d'un ange qui vient nous chercher de la part de Dieu pour nous enlever au ciel et y être heureux auprès de lui? qu'il y aurait de douceur et de charme dans cette image, et pour l'enfant, et pour l'enfant devenu homme!

Maintenant que mes soirées ne sont plus à moi, je dois changer le tems destiné à tracer ici en passant, mes réflexions du jour, ainsi donc, pendant que nous sommes ici, j'écrirai ce journal le matin, au lieu du soir, car en remontant du salon vers les dix ou onze heures, je me sens si fatiguée de nos longues courses de la journée, qu'en me retirant dans mon réduit humide et glacé, je me jette aussi vite que possible sur mon grabat où les fatigues du corps et la paix de l'âme, me font trouver un repos long et délicieux. Le sommeil, pour le pauvre, le malheureux, est la seule jouissance qui ne soit pas mélangée de peines; en s'endormant il se remet dans le sein de son Dieu et les chagrins de la terre disparaissent et cessent d'attrister sa pensée; il les retrouve il est vrai à son réveil, mais alors l'âme rafraichie, fortifiée par le repos du corps, contemple le chemin de la vie avec plus

de calme et de fermeté, et peut-être y aperçoit de tems en tems une fleur que l'obscurité du soir lui avait voilée.

Je reçus hier une excellente lettre de Mr * * * il m'assure qu'il va s'intéresser vivement à mon sort et fera tous ses efforts pour m'aider à me procurer un nouvel abri; enfin cette lettre est pleine de douces consolations, il m'exhorte surtout à ne point me laisser abattre; ne devons-nous pas, continue-t-il, recevoir avec résignation et même avec joie, les épreuves que Dieu nous envoye, parce qu'il les a jugées nécessaires pour nous ramener à lui. Est-ce par les joies du monde, ajoute-t-il qu'on trouve la route du ciel? sont-ce les riches, les heureux de la terre qui y marchent sans s'égarer? N'est-ce pas au contraire le creuset de l'adversité qui nous éclaire et nous purifie en nous montrant à découvert le néant, ou plutôt le danger de cette route large et spacieuse, qui nous entraîne dans l'abîme? Ah! oui je le vois maintenant, le danger de cette route aisée mais glissante, je vais la fuir avec joie, je préfère le chemin difficile, escarpé, mais qui conduit à toi ô Dieu tout Puissant et tout Bon! C'est en toi que je me confie, et que j'ai mis tout mon espoir!

Mais j'entends qu'on m'appelle pour le déjeuner, il faut bien vite que je quitte ceci et que je me débarrasse du large manteau dont je suis obligée de m'envelopper dans ce réduit glacé, après déjeuner je remonterai ici où je ferai lire mes élèves et je lirai moi-même jusqu'à-ce que le tems s'éclaircisse un peu, alors j'irai sur les sables contempler cette majestueuse mer qui seule suffit à ma-

nifester la puissance et la grandeur de l'Etre Infini qui l'a formée en lui enjoignant l'ordre de ne point dépasser ses bornes.

Le tems a été si orageux hier que nous n'avons pu sortir un instant ; j'ai passé ma journée entière dans mon réduit où mes élèves sont venues pour lire et pour une leçon d'espagnol, après quoi elles sont retournées travailler au salon; quant à moi, enveloppée de manteaux et de ma robe de chambre de flanelle, je restai dans mon grenier glacé, depuis le déjeuner jusqu'au diner qui est à 6 heures, alors, je descendis comme à l'ordinaire au salon, où chacun était déjà rassemblé, attendant le diner près d'un superbe feu : à mon entrée, une froide et muette salutation fut, comme de coutume, toute la politesse que je reçus d'eux ; jamais un mot d'amitié, jamais un air de plaisir, ou au moins de bienveillance ; et l'étrangère, après deux ans passés avec eux sous le même toit, s'y trouve aussi étrangère que le premier jour qu'elle y vint. Peu de minutes après être descendue, je me détachai du cercle rassemblé autour de la cheminée pour m'approcher de la croisée et contempler le vaste océan à la clarté de l'astre des nuits qui se levait alors derrière un nuage noir. Le vent soufflait avec fureur, la mer était couverte d'une écume blanche qui s'élevait comme en montagnes d'argent à la clarté de la lune qui, après être sortie majestueusement du nuage pour éclairer la terre, y rentra tout-à-coup, comme effrayée du bouleversement des abîmes de l'océan; la vague alors parut, non plus comme une masse d'argent, mais comme une montagne

noire qui semblait ne sortir de l'abîme que pour s'y précipiter de nouveau, après avoir tâché d'écraser en passant, l'habitation de l'homme téméraire qui osait parcourir son domaine. J'étais ainsi depuis quelques instans à contempler cet auguste spectacle, lorsqu'on vint me dire qu'un bateau de pêcheurs qui le matin était vis-à-vis de cette même fenêtre où je me trouvais, n'ayant pas eu le tems de revenir au rivage avant la tempête, avait été jeté violemment sur la côte; on ignorait ce qu'il était devenu, quoi qu'on espérât qu'il se serait peut être refugié dans le port de *. Quoi donc! pensai-je alors avec douleur, cette petite barque lutte peut-être encore dans cet instant contre l'élément en fureur; peut-être maintenant, au dernier instant de leur vie, ces malheureux se débattent avec les ondes pour échapper à la mort et pour recommencer quelques instans encore la vie misérable et pauvre d'un pêcheur. Ces réflexions, cette scène de désespoir que mon imagination me peignit des plus noires couleurs, firent disparaître à mes yeux toute la beauté du spectacle de cet océan en fureur, éclairé seulement par intervalles, des rayons de la lune tremblante qui semblait ne verser qu'à regret sa paisible lumière sur cette scène de terreur; je ne vis plus alors que les horreurs, les dangers d'une mer agitée; chaque onde noire me semblait jeter un malheureux sur le rivage et la larme à l'œil, j'adressai secrètement ma prière à Celui qui seul a le pouvoir d'appaiser les éléments, afin qu'il eût pitié de ceux de ses enfants qui en étaient maintenant la proie.

Au milieu de ces pensées, j'avais oublié où j'étais, je demeurais absorbée devant la fenêtre, lorsqu'une de mes

élèves me prenant par le bras, me dit : « venez bien vite, Madame, chacun est descendu pour le diner ». A peine eûmes-nous quitté la table que nous entendîmes un coup de canon, que nous supposâmes aussitôt venir d'un vaisseau en détresse ; on envoya les domestiques s'en informer ; nos soupçons n'étaient que trop fondés ; tous les habitans accouraient déjà sur la côte, la mer était plus furieuse et plus effrayante encore ; la lune qui continuait à répandre et à cacher par intervalles sa lumière, fit distinguer le navire qui était poussé, ou plutôt jeté violemment sur le rivage et tout près de notre demeure : des cordes furent aussitôt lancées par les habitants, pour sauver les êtres vivants de ce malheureux vaisseau; mais les vagues le couvraient encore, on ne donnait aucun signe de vie; enfin après deux heures d'attente, les eaux s'étant peu-à-peu retirées avec la marée, le vaisseau demeura à sec et enfoncé dans les sables du rivage : tous les passagers et matelots en sortirent et furent accueillis avec compassion par les habitans de la côte qui s'empressèrent de les soigner et de leur faire du bien.

Nous avons passé aujourd'hui la plus grande partie du tems près de ce pauvre vaisseau qu'on déchargeait ; une foule de curieux était là ; c'était un rendez-vous de promenade pour chacun ; les enfans couraient à l'entour d'un air joyeux, tâchant d'accrocher quelque chose des dépouilles du vaisseau ; « viens, disait l'un d'eux, à ses petits camarades déguenillés viens de ce côté, on a jeté du sucre, nous en pourrons manger; » aussitôt la petite troupe avide s'achemine en gambadant, pour aller piller la propriété

d'un malheureux dont le vaisseau jeté par la tempête sur le rivage devient la proie des enfants.

On entend de tems-en-tems des gens se dire en passant, « le pauvre homme, il est ruiné », après ce mot de compassion, chacun reprend sa conversation sur des sujets ou des plaisirs qui les concernent, et bien peu réfléchissent à l'étendue de malheur que renferme ce peu de mots : « il est ruiné. »

Ah ! c'est dans un cas pareil, que la richesse serait un bonheur ! quelle douce et réelle joie j'éprouverais si je pouvais donner à ce malheureux naufragé une somme qui pût le dédommager en partie de sa perte et l'empêcher de tomber dans la misère, en lui fournissant les moyens de recommencer quelque trafic !

Le 16 His Lordship ! his Lordship ! his Lordship . . . . . Mylady ! Mylady ! Mylady ! . . . . . Quoi ! ma pauvre plume, es-tu folle ? Que signifie cette répétition absurde de titres ? et encore une date auprès, tandis que je t'ai ordonné de ne marquer la date que pour quelqu'événement digne de remarque ; en vérité je ne comprends rien à cette sottise, explique toi bien vite ? — Oh ! la chose ne sera pas difficile, me répond la pauvrette, n'ai-je pas reçu l'ordre de déposer ici fidèlement chaque jour ce qui se passe dans ta tête ? et, n'y ayant vu aujourd'hui que des titres, est-il étonnant que je les aie transmis ? puis, supposant que sans doute, ils renfermaient quelque chose de remarquable que je ne comprenais pas, j'y ai ajouté aussi la date. — Ah ! la petite folle, lui criai-je à mon tour, le beau

journal que tu ferais, si je te laissais ainsi courir, sans expliquer tes absurdités? Apprends donc que si tu n'as vu dans ma tête tout le jour que, his Lordship et Mylady, c'est que je n'ai entendu que cela du matin au soir. Lord** le possesseur de notre demeure actuelle enchanté sans doute d'avoir enfin trouvé un locataire pour sa masure, vint hier matin faire visite à ce dernier, pour l'inviter ainsi que sa femme à diner chez lui, Lady** vint aujourd'hui confirmer la politesse de son époux, depuis ce moment Mrs** enchantée, éblouie, d'un tel honneur, ne parle que de Lord et Lady** « Prenez garde à cette table, à ce fauteuil, au tapis, crie-t-elle, car his Lordship n'aimerait pas trouver quelque chose de gâté. »

« Madame, ajoute-t-elle, en s'adressant à moi, vous avez appuyé hier un moment votre pied, contre la petite grille du foyer en vous chauffant, ayez la bonté de ne plus le faire; cela pourrait endommager la grille, et que dirait his Lordship et Mylady?

Oh! quelle étrange manie de chercher ainsi à s'attacher aux grands du monde, et de se donner de l'importance, en prononçant sans cesse le nom d'un Lord, qui, probablement se moque de l'adulateur qui baise la poussière d'un vain titre.

Aujourd'hui, Dimanche nous avons entendu un excellent sermon de l'Archidiacre D****** sur ce texte: « Ne crains pas celui qui ne tue que le corps et ne peut rien de plus, mais crains celui qui a le pouvoir sur le corps et sur l'âme. » Le prédicateur nous démontra en termes aussi simples que clairs et persuasifs, le peu de durée, la pe-

titesse du pouvoir de l'homme, comparé avec celui de Dieu, et par conséquent aussi, le peu d'importance de ses injustices, de ses persécutions, de ses ingratitudes, de ses mépris ; etc. En effet Dieu n'est-il pas notre seul juge, notre Protecteur, notre Soutien, notre Ami, Notre unique but ne doit-il donc pas être de lui plaire par une conduite digne du nom de sa créature, de son enfant, sans nous laisser effrayer, ou entraîner par les exemples des hommes?

La journée a été magnifique; aussi, loin de la passer dans mon triste réduit, je suis restée presque tout le jour en plein air, sur les sables ou sur la jetée; mes élèves et leurs parents étaient sur la mer à faire un tour en bateau, on m'avait offert d'être de la partie, mais j'avais refusé, parce que ces courses sur mer me donnent toujours de violents maux de tête, je me contentai donc de les regarder voguer. La mer était parfaitement calme, un ciel bleu, des nuages argentés se réfléchissaient dans ses eaux; on eut dit qu'il était impossible que cette eau tranquille, brillante, argentée, pût jamais devenir agitée, noire, furieuse, si le vaisseau brisé, gisant sur le rivage et jeté là par la tempête, n'eût attesté le contraire. Après avoir contemplé cette belle mer et m'être promenée sur ses rivages, jusqu'à ce que je me sentis tout à fait fatiguée, j'allai m'assoir sur une pierre et tirant de mon sac un petit volume italien, mon compagnon de promenade je me mis à lire avec un calme de pensée que je n'avais pas éprouvé depuis longtems, et le livre charmant que je lisais, me parut plus charmant encore; il me semblait même que la

langue italienne ne m'avait jamais parue si harmonieuse et si douce !

Toutes mes peines, toutes mes inquiétudes avaient fui loin de moi. J'attribuai cet heureux oubli de quelques instants, cette délicieuse sensation de calme et de bonheur, au spectacle de la mer ; il y a quelque chose de si puissant, de si indéfinissable dans la contemplation de cet immense abîme de l'océan, de cet océan si calme, si uni, que l'azur des cieux s'y réfléchit dans toute sa pureté, on se sent alors comme forcé de se mettre en harmonie avec cette paix céleste ; la pensée quitte par degrés la terre, et les peines du cœur sont calmées !

Les chefs sont partis de nouveau pour aller chercher à 20 milles d'ici un bal et des plaisirs. Ils ont laissé avec nous une de leurs parentes, dame fort agée qui quoique bonne personne au fond, est froide, cérémonielle et pointilleuse, à un tel point qu'elle se croit sans cesse et pour les plus petites bagatelles, l'objet de la négligence ou du manque d'égards de ceux qui l'entourent ; ce qui la rend difficile à vivre; recherchée dans sa toilette, jusqu'au ridicule pour son âge, elle se tient dans le salon toujours dans l'attitude d'une reine qui s'attend à voir ses courtisans baiser par respect en l'abordant, la poussière du sol, à force de se prosterner.

La mer parut hier dans toute sa splendeur ; elle était agitée sans être furieuse, les derniers rayons du soleil scintillaient en se mirant dans ses eaux; on voyait la vague s'élever en montagnes d'argent et s'empresser bientôt de

venir expirer doucement sur le rivage, comme pour dire à l'homme, « n'aie pas peur, aujourd'hui je ne fais pas de mal. »

Les chefs sont de retour et la maitresse de la maison. . . . . mais ma plume arrête toi. . . . . .
. . . . . .
Que t'importe des paroles rudes ou dédaigneuses ne sont-elles pas emportées par le vent?. . . . . , .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Lorsque quelque gentilhomme, ami de la famille passe la soirée avec nous, je suis bien plus mélancolique et plus gênée encore; car quoique j'aie la prudence alors de paraître aussi maussade que possible, de garder un silence presque continuel, on me lance des regards dédaigneux et scrutateurs comme pour me dire : « ce Monsieur est ici pour nous et pas pour une gouvernante. »

Hier à diner, mais chut! venons à la fin de la soirée,
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
en remontant dans mon calme réduit à la fin de cette horrible soirée, je bénis Dieu de ce qu'elle était passée, et un torrent de larmes soulagea mon cœur oppressé. Oh! m'écriai-je, que la solitude dans la retraite est douce, mais qu'elle est amère au milieu des hommes!

Aujourd'hui les chefs sont de nouveau partis pour aller chercher encore des plaisirs, et la vieille dame a repris avec délice son empire et ses prétentions sur mes élèves et sur moi ; elle me traîte comme un enfant ou une personne attachée à son service, mais j'ai pitié de cette faiblesse de l'âge et me soumets gaîment à ses ridicules caprices.

Je viens de lire dans la gazette d'hier cet article singulier : — « Une vieille femme mendiante de profession, vient de mourir, dans la misère à Londres, et on a trouvé sous son oreiller deux mille livres sterling (deux mille louis) qu'elle avait amassés en mendiant ». — Que de tristes réflexions on est forcé de faire sur un être si abject, si vil, qui a pu se décider ainsi à mendier toute sa vie pour un pain qu'elle possédait à la fin en abondance et dont elle a peut-être privé, des êtres plus pauvres mais compâtissants qui, croyant soulager une malheureuse dénuée de tout, auront partagé avec cette âme avide et avare le peu de pain de leur véritable misère.

Les chefs sont de retour et ont amené avec eux deux cousines, bien aimables personnes ; je les connaissais auparavant ; je suis bien aise qu'elles soient venues passer un peu de tems avec nous, je les aime et ce sont d'ailleurs les seuls êtres ici, qui me témoignent un peu d'amitié et de politesse, car mes élèves même, n'ayant pas de leçons régulières pendant que nous sommes ici, influencées sans doute, se sont peu à peu entièrement soustraites à mes directions ; après les prières du matin que je leur fais faire dans mon réduit, je ne les revois plus qu'aux repas et par hasard à la promenade ; elles font sans cesse

des courses avec leurs parents et amis, tandis que j'erre seule sur le rivage de la mer où quelquefois la larme de l'isolement s'échappe de mes yeux et va se mêler inconnue aux eaux de l'océan.

Hier, comme je descendais sur le rivage, je vis à quelque distance, mes élèves et leurs cousines qui regardaient un bateau qu'on lançait à la mer; je les joignis, mais peu d'instants après, elles s'éloignèrent toutes en silence; croyant qu'elles se promenaient comme moi sur les sables, je les suivis machinalement, lorsque je vis l'une d'elles se retourner à demi, me regardant du coin de l'œil, puis parler bas à sa cousine, et elles doublèrent le pas, je cessai de les suivre; ce regard de l'ingratitude avait suffi pour m'arrêter; je tournai aussitôt mes pas vers la mer et la larme du malheur qui dans cet instant voilait ma paupière, m'empêcha d'apercevoir à tems la vague qui s'avançait; elle m'atteignit et me força de reculer; mais je sentis alors qu'il y a bien plus de douleur, à éprouver le dédain des hommes que celui de la nature. La vague grande, libre, puissante, exige, il est vrai, impérieusement son passage, mais si on le lui cède, elle ne heurte pas. L'homme, comme la vague, veut passer impérieusement, mais plus injuste, il heurte il brise en passant, lors-même qu'on lui cède le pas.

Tout en réfléchissant ainsi à ce regard de mon élève qui m'avait percé le cœur, je continuais ma promenade lorsque je reçus un message de la mère qui me l'expliqua; elle me faisait dire qu'ils allaient tous voir une belle terre à quelques milles, et que n'ayant pas de place pour

moi dans les voitures, je ne pouvais être de la partie qui était arrangée depuis le matin : Ah ! voilà donc ce regard et cette fuite de mes élèves expliqués me dis-je alors à moi-même, voilà pourquoi elles m'ont évitée tout le matin, et dans ce moment elles m'ont fui pour aller à leur plaisir. Les voitures étaient à la porte ; ils y montèrent tous ; je les vis de loin et peu d'instants après, je me sentis le cœur si oppressé de tristesse et d'isolement que la vue de cette belle mer qui, si souvent, calme mes inquiétudes, ne put cette fois me soulager ; je rentrai chez moi, je me jetai sur mon grabat, où j'eus la faiblesse de verser des torrents de larmes : Redevenue enfin plus calme par la prière et voyant mes yeux tout gonflés par les larmes, j'allai prendre l'air pour effacer la trace de ces pleurs avant le retour de ceux qui les avaient fait couler. Je pus donc paraître au diner calme et paisible comme à l'ordinaire ; je fis même comme de coutume aussi, des efforts pour paraître gaie ; le soir, on me demanda de chanter le ranz des vaches et je le fis.

Nous revenons dans cet instant de l'église par un tems affreux qui dure depuis hier au soir. Cette nuit, en entendant le vent souffler avec tant de fureur, ma pensée se porta avec tristesse sur le vaisseau naufragé et sur son malheureux maître, qui, au lieu de dormir paisiblement à l'abri de l'orage, veillait au dessus de la colline, pour surveiller les nouveaux ravages d'une nouvelle tempête sur son vaisseau à demi brisé et resté sur le rivage, où on était occupé depuis plusieurs jours à le réparer, hélas, peut-être en vain, car une nuit d'orage suffit pour détruire les plus longs travaux des hommes.

Hier, je profitai d'un instant où la pluie avait cessé, pour aller voir les réparations du pauvre vaisseau, près duquel je rencontrai le capitaine S., son malheureux maître, marchant en silence autour des tristes débris de son industrie et de sa fortune. Il avait la tête penchée vers la terre, et semblait avoir à peine le courage de surveiller ses ouvriers; à la vue de ce pauvre homme, mon cœur fut déchiré, mes yeux se mouillèrent de larmes, et j'adressai intérieurement ma prière à l'Eternel, en faveur de cet infortuné, qui paraissait prêt à se laisser abattre, s'il n'était secouru de ce Dieu qui dit à l'affligé, « Invoque moi au jour de ta détresse, je t'en délivrerai et tu m'en glorifieras. »

Le — — — Nous serons ici pendant 15 jours encore; notre société est de nouveau diminuée, les chefs sont repartis pour leur chasse ordinaire, ce dont je ne suis pas fâchée, car la jalouse malveillance de la dame à mon égard, se montre si ouvertement à présent, que j'éprouve une continuelle souffrance en sa compagnie, ... — chaque soir, je me réjouis de remonter dans mon cabinet; là, je suis calme et je tâche, dans ma prière, de pardonner à cette mère, son injustice envers celle qui instruit ses enfans et qui, loin de leur laisser voir ce qu'elle souffre de sa part, les exhorte sans cesse à toujours bien remplir leurs devoirs envers leur mère, à l'aimer, à la respecter, à lui obéir et à lui plaire.

Durant l'absence des chefs, la bonne vieille dame reprend toujours avec délices son pauvre petit empire sur nous tous, et les deux aimables cousines, qui sont encore avec nous, s'accommodent gaîment, aussi à cette faiblesse, qui vient sans doute de l'âge, (Ah! qu'il est triste de vieillir!); — la pauvre femme! si on lui accorde toute la dignité et le pouvoir possible, elle est contente et bonne personne, aussi avons-nous été toutes fort gaies hier au soir; je leur ai chanté plusieurs morceaux ou débris de romances.

Les deux aimables cousines, dont j'ai parlé plus haut, étonnées probablement de l'isolement qui paraît m'environner dans le sein même d'une nombreuse famille, semblent vouloir m'adoucir cette peine par leur air de politesse et d'amitié, surtout depuis l'absence des chefs; aussi, me trouvant plus heureuse et moins abattue depuis ces deux jours, j'ai eu l'idée, hier au soir, pour les amuser, de m'éclipser un moment du salon, de m'habiller en bohémienne et d'y rentrer ainsi déguisée, pour leur dire leur fortune; ce projet à réussi à merveille; aussitôt que je me fus fagotée à la hâte, j'envoyai une servante dire aux jeunes dames qu'il y avait en bas une Bohémienne qui demandait si ces dames voulaient entendre leur fortune? — Oui! oui! qu'elle entre! qu'elle entre! s'écrièrent-elles toutes, et on m'introduisit; personne ne me reconnut d'abord, mais lorsque je commençai à leur débiter mille folies analogues à mon rôle, elles reconnurent ma voix et poussèrent des éclats de rire immodérés; je n'en fus cependant nullement déconcertée, et leur deman-

dai gravement, si c'était mon accent étranger qui les faisait ainsi rire, qu'en ce cas je leur en demandais pardon, ajoutant qu'il était bien difficile pour une pauvre Bohémienne qui ne savait pas même lire, d'apprendre une autre langue que la sienne, etc., enfin une folie en amena une autre, et nous nous amusâmes ainsi plus d'une heure, car on ne voulait pas laisser partir la babillarde Bohémienne qui du moins, a bien rempli son but d'amuser royalement ses hôtes. Nous allâmes tous nous coucher et la bonne dame, elle même, oublia alors un instant, sa dignité, pour me remercier du moment agréable que je lui avais procuré, ajoutant, que j'avais si bien joué mon rôle qu'elle y avait été trompée.

. . . . . .

. . . . . .

Bon, nous voilà donc seules pour deux jours, avec les deux cousines; ainsi, libre maintenant comme l'air, nous entrons et sortons quand nous voulons, nous nous mettons à l'aise dans les grands fauteuils près du feu; nous nous promenons, nous rentrons, nous causons, nous rions, et nous sommes heureuses!

Le temps est superbe ce matin, il est 8 heures, et nous voilà toutes habillées et prêtes à aller faire une promenade au bord de la mer avant le déjeuner qui, après cet agréable exercice, sera sans doute gai et délicieux.

La journée d'hier, comme je m'y attendais, a été charmante; une peine cependant l'a traversée, causée par le départ d'une jeune Quaker, dont j'avais fait la connais-

sance depuis peu. Je rencontrais chaque jour sur la jetée, cette jeune femme malade ; elle y restait assise, enveloppée dans un grand manteau, plusieurs heures du jour, pour respirer l'air de la mer. Un jour, que je me promenais, son manteau se détacha par le vent, et comme elle paraissait avoir de la peine à le remettre, j'allai lui aider, « je te remercie, » me dit-elle en me tutoyant à la manière des Quakers, et voilà l'origine de notre connaissance ; dès lors, j'allai chaque jour lui faire visite au bout de la jetée ; chaque jour nous causions ensemble ; j'ignorais son nom, les détails de sa vie, mais elle paraissait étrangère, isolée, malade, n'était-ce pas assez pour m'intéresser ? Hier seulement, j'appris d'elle qu'elle était mariée, que son époux l'avait amenée à N*** pour sa santé, mais qu'ayant dû la quitter subitement pour aller voir un membre de sa famille mourant, c'était là, la cause de son isolement. Comme elle finissait de me donner ces détails, son mari vint nous rejoindre, et, à l'air de bonté et de bienveillance avec lequel il m'adressa la parole, je vis bien que sa femme lui avait parlé de l'amie inconnue qui, chaque jour, venait la voir sur la jetée. Je pars aujourd'hui à 1 h., me dit-elle, et nous passons par M.*** pour le voir en passant. — Par M.***: répondis-je, nous y allons aussi à une heure, faire une promenade ; ainsi peut-être vous reverrai-je encore une fois dans ma vie. — Mon nom est M^rs^ P. répliqua-t-elle, je demeure à W. où mon mari est banquier, et si connu, que chacun peut indiquer là, sa demeure ; si un jour le hasard t'y conduit, nous serions bien aises de te voir chez nous. — Certainement, répliquai-je, si jamais je vais dans cette

ville, j'irai vous voir, et dans tous les cas, je n'oublierai pas le nom de l'amie que j'ai connue en passant; alors je lui serrai la main et la quittai. Deux heures après, comme nous étions sur la route de * * * en voiture ouverte, une chaise de poste nous dépassa; c'était la jeune Quaker; elle me fit signe de la main et disparut pour toujours. Voilà la peine qui a traversé mon cœur.

Tous les chefs et d'autres membres de la famille sont maintenant de retour, et comme je les voyais par hasard tous rassemblés dans le salon, je fus frappée de l'air de famille qui règne parmi eux tous, tant dans les traits que dans les manières et les expressions; aussi lorsqu'ils se corrigent entr'eux, me font-ils souvent penser à la fable de l'écrevisse. « Comme tu marches, disait l'écrevisse à sa fille, ne saurais-tu aller droit? — Comme vous marchez vous-même ma mère, répond-elle, puis-je aller autrement que toute ma famille; vous, mon père, mes frères, mes sœurs, marchez à reculons; comment pourrais-je aller autrement? »

Hier au soir, sur la demande de toute la famille, je me suis encore habillée en Bohémienne, et sous ce déguisement je me fis introduire au salon; tous étaient dans le secret, excepté le père, qui était celui que nous avions intention de prendre dans le piège; à cet effet je changeai ma voix, et si complètement qu'il ne me reconnut point, quoiqu'il me toisât avec curiosité. Il me demanda si je voulais aussi lui dire sa fortune; je le fis le plus grâvement possible et lui dis même plusieurs petites circonstances de famille qui devaient, ou faire ajouter plus de foi à ma

science, ou me faire découvrir. Lorsqu'il me demanda combien je me faisais payer par fortune, je sortis de mes larges poches un sou et quelques pommes de terre crues et je lui dis, que quand je possédais cela pour mon dîner du lendemain, je ne demandais rien pour l'honneur de dire la fortune aux beaux messieurs et aux belles dames. Il semble qu'à cela, il eût dû me reconnaître; mais point du tout, car aussitôt que j'eus quitté la chambre, il envoya une de ses filles sur mes pas, avec deux Shillings, disant qu'il ne voulait pas que cette femme lui eût dit sa fortune pour rien: on peut se figurer nos éclats de rire en voyant cet argent qui prouvait si bien la réussite de notre petite folie. On avait eu soin de dire à M**, l'orsqu'il demanda pourquoi je n'étais pas au salon, que j'avais une lettre à écrire, aussi lorsque je rentrai avec mes habits ordinaires, il me dit que j'avais perdu de n'être pas en bas, que j'aurais pu me faire dire ma fortune, qu'une Bohémienne leur avait dit les leur, et à lui-même aussi, ajouta-t-il en riant. Lorsque je lui demandai quelle figure avait cette femme, il m'en fit la description de manière à me prouver qu'il n'avait pas le moindre soupçon que ce ne fût pas une véritable Bohémienne; il me dit même que la science et la langue de ces femmes étaient bien étonnantes, que celle-ci lui avait dit des particularités de famille bien singulières. Ce ne fut qu'en nous retirant, à la fin de la soirée, que nous lui découvrîmes le complot dont il avait été la dupe et il en rit de bon cœur, ajoutant, que rien n'était plus rusé qu'une femme.

Hier, j'ai vécu aussi seule que l'oiseau du désert; ils

sont tous allés à différents endroits, pas un ne m'a fait un petit signe du doigt pour le suivre, et je suis demeurée seule sur la jetée d'où je les vis tous partir. La cadette de mes élèves, qui venait à moi; ayant aperçu de loin toute la société sur les collines, s'enfuit aussitôt pour aller la rejoindre; et cependant, personne ici ne lui dit rien, personne ne lui fait une caresse que moi, qui ai vraiment pitié de son peu d'intelligence, de sa stupidité; quelques instants après, la pauvre petite revint à moi; sansdoute elle s'était aperçue qu'il valait encore mieux être avec la seule personne qui l'amusât, qu'avec les dix autres qui la repoussaient ou ne s'appercevaient pas de sa présence.

Les chefs sont de nouveau loin pour quelques jours; ils sont allés chercher un bal à bien des milles d'ici. Quelle vie! et qu'elle est peu digne d'envie! constamment sur les grandes routes pour ne pas manquer les plaisirs de 30 ou 40 milles à la ronde! jamais heureux au sein de leur famille! le monde et ses dissipations est tout pour eux, et les enfants suivront le même exemple; car mes élèves, quoique bien jeunes encore, parlent du temps où elles quitteront toutes les leçons et la chambre d'étude, comme de la suprême félicité; et cependant, elles y sont traitées avec indulgence et douceur, elles n'éprouvent que bien rarement l'autorité de la gouvernante, toutes mes corrections sont plutôt les conseils d'une amie; mais hélas, ils produisent peu d'effet, la frivolité les détruit à mesure, et toutes leurs bonnes résolutions sont gravées sur le sable et emportées par le vent.

Le 12 Nov. Le vaisseau échoué sur cette côte il y a un mois, et que nous allions voir chaque jour, pendant qu'on le déchargeait et qu'on le radoubait pour le rendre capable de voguer au moins jusqu'au port le plus voisin, où il doit être entièrement reconstruit, ce vaisseau, dis-je, est parti hier au soir ; ce n'est qu'avec les plus grands efforts, qu'on parvint à le lancer sur cet océan dont il semblait encore craindre la fureur.

La mer était parfaitement calme; mais les nuages dont le ciel était couvert, dérobaient la clarté de la lune, ensorte que nous ne pouvions distinguer ce pauvre malade qu'à la lueur du flambeau attaché à l'un de ses mâts. Cette faible lumière demeurant longtemps immobile au même lieu, nous crûmes que le vaisseau enfonçait, mais peu après, nous aperçûmes le point de lumière flottant sur les eaux et s'éloignant du rivage ; plusieurs bateaux l'accompagnaient en cas d'accident. Adieu, lui dîmes-nous alors, adieu ! malheureux ami ; puisse le ciel protéger ta course ! Bientôt la faible lueur disparut à nos yeux, mais non de ma pensée ; elle y resta gravée avec une impression de mélancolie. Il me semblait avoir vu le départ d'un ami malade qui, faible, abattu, va chercher un autre climat pour réparer ses forces perdues, et dont la vie est si frêle, que le moindre choc, le moindre souffle de vent, peut l'éteindre dans la traversée.

Le 13 Les deux cousines sont parties, mais les chefs sont de retour, enchantés de leur dernière course. Ils y ont vu Lady *** qui les a même invités; cet honneur les enivre : his Lordhip ! her Ladyship ! Lady M. Lady

C. Mrs. P. nièce de Lady S. sir J. M. cousin de Lady C. etc. etc. voilà de quoi la maitresse de la maison nous a régalé depuis l'instant de son retour jusqu'à celui où nous nous retirâmes le soir dans nos chambres à coucher. La description du déjeuner, du diner; la quantité de chambres de Lady ***, sa bibliothèque, rien ne fut oublié; et à notre retour à *, il va y avoir une réforme générale; l'arrangement des meubles, de la table, les cheveux même, les habits des enfants; tout doit être à la façon de Lady ***

Le 16. — Les enfants cadets, leurs nourrices et la plus grande partie des domestiques, viennent de partir pour * ils mettront 3 jours à leur voyage et comme nous n'en mettrons que deux, nous ne partons nous-mêmes que demain, pour arriver tous en même temps à notre première demeure. Ces chers petits enfans, les voilà partis; Dieu les bénisse et les protège! ils étaient tous si joyeux en voyant les apprêts du départ; les postillions, les chevaux, les voitures devant la porte les faisaient sautiller de plaisir. Heureux âge où un peu de bruit suffit au bonheur!

Aujourd'hui est le dernier jour que nous passons sur le bord de la mer. Quand la reverrai-je cette belle mer? je n'en sais rien. Toute la famille est décidée à revenir ici l'année prochaine; mais je ne serai plus du voyage; je ne ferai plus partie de cette famille qui m'aura sans doute oubliée. Où serai-je alors? ma destinée tracée sous le nuage ne s'éclaircit pas encore à mes yeux; mais Celui qui la dirige sagement, cette destinée, éloignera le nuage noir qui la couvre, lorsqu'il en sera temps.

Aussitôt après le départ des enfans, je descendis sur le rivage, malgré le froid, pour jouir jusqu'au dernier moment de la vue de cette belle mer, que nous allions quitter; à peine y étais-je, depuis un quart d'heure, que je vis un grand bateau rouge et blanc, que lançaient avec effort à la mer une trentaine d'hommes; voyant que ce n'était pas un bateau pêcheur, je m'en informai, et on me répondit que c'était, the life boot, (le bateau de vie) ainsi nommé parce qu'il est uniquement destiné à aller au secours des vaisseaux prêts à périr; y a-t-il donc un vaisseau en danger, demandai-je précipitamment? Oui! oui! répondit-on, ne le voyez-vous pas? il a perdu ses voiles et ses mâts. Je regardai en vain, je ne pus rien distingner que la mer fort agitée. L'instant d'après, la côte était couverte de gens, et voyant à quelque distance M^{r} **, avec une lunette d'approche en main, je courus à lui. O douleur! que vis-je à travers ce verre? aussi distinctement que possible, un vaisseau sans mâts, avec quelques lambeaux de voiles déchirées et ne luttant plus contre la vague prête à l'engloutir. Tout près cependant du navire en détresse, je vis un vaisseau à pleines voiles, ce qui donnait l'espoir qu'il s'était approché, pour sauver du moins les êtres vivants de ce malheureux navire, qui ne lutta plus que quelques instants et disparut sous les ondes pour toujours. Alors j'entendis de tous côtés ces tristes mots, it is sunk! it is gone! (il est englouti! il est perdu!) une si douloureuse impression me saisit à ces mots, que, sans pouvoir prononcer une seule parole, je courus m'enfermer dans ma chambre, où je me jetai à genoux et priai Dieu avec ardeur de recevoir en miséricorde les malheureux

êtres de ce vaisseau et d'abréger pour eux les angoisses de la mort ; il me semblait les voir lutter sous les ondes, et mon cœur était si oppressé, que même le soulagement des larmes lui était refusé ; l'angoisse les empêcha d'abord de se faire passage, mais enfin après quelques instant, un torrent de pleurs me soulagea un peu. J'appris heureusement peu après, qu'on croyait généralement que l'équipage avait eu le temps de se sauver sur le bâtiment qui avait été aperçu près du vaisseau brisé, et cet espoir me rendit assez calme pour pouvoir me promener et jouir un peu de ce dernier jour, que nous passions près de cette mer si belle, si majestueuse, mais si terrible, si redoutable ! Tout en me promenant, je ne pus m'empêcher de réfléchir sur la vie, sur ses douleurs, ses incertitudes, ses agitations, ses espérances vaines, ses biens périssables, acquis par de longues années de peines, de calcul, de soucis, et détruits en moins d'un instant par la vague en fureur qui, en passant ainsi sur les trésors de l'homme semble se jouer de sa cupidité et lui dire, insensé ! téméraire ! pourquoi consumer ta vie à amasser des biens superflus ? Ne savais-tu pas que je passerais par dessus, pour les engloutir dans mes abîmes ?

Le . . . Nous voici de retour à notre ancienne demeure. Avant hier matin nous partîmes de *. . , nous fîmes 65 milles le premier jour et arrivâmes pour dîner et coucher à P. où nous trouvâmes les enfans et leurs bonnes, bien établis dans une chambre chaude, buvant leur thé, babillant et riant. Tous ces petits êtres paraissaient si heureux et si gais, que je répétai en mon cœur : heureux âge où

un peu de bruit suffit au bonheur ! Comme nous n'étions point descendus de voiture de tout le jour, nous nous sentions bien fatigués, aussi vîmes-nous arriver le dîner et la fin du jour avec joie.

En arrivant hier à notre demeure, je trouvai dans ma chambre un si délicieux feu, que je m'écriai en y entrant, home! sweet home! [1] (chez soi ! heureux chez soi !) mais à peine eus-je prononcé ces mots si doux, que je me souvins de mon erreur, je me rappelai que l'injuste caprice d'une femme hautaine me chassait de cet asile après deux ans de soins pénibles et assidus donnés à ses enfans : je me rappelai que dans peu je n'aurais pas un *home*, pas même un asile sur la terre : je m'assis alors en silence près de ce feu qui m'avait paru si brillant, et la larme du découragement en éteignit le charme.

Ce matin la mère de mes élèves me fit demander dans sa chambre pour me dire comme à l'ordinaire, des phrases dures et repoussantes au sujet de mon départ ; elle sait qu'étant étrangère, je n'ai point d'asile, elle en profite pour m'humilier ; elle me dit entr'autre : « qu'elle espérait que je ne restais pas ainsi tranquillement sans agir, et que je devais me contenter de la première situation qui se présenterait, sans prétendre choisir.» Je lui répondis froidement que je n'avais pas encore réussi à trouver une famille qui me convint, mais que je ne la troublerais pas longtemps encore, que je me proposais dans peu, d'aller à Londres où je louerais un logement jusqu'à-ce-que j'eusse

[1] Ce mot *home* ne peut se rendre bien en français mais en anglais il est très expressif.

réussi dans mes recherches ; là dessus je la quittai pour aller faire ma promenade journalière ; je tournai mes pas du côté du village, désirant aller chez une pauvre vieille femme que je visite quelquefois et que je n'avais pas vue depuis notre départ pour N. ; je la trouvai plumant des canards auprès de son feu ; elle me tendit sa main desséchée, d'un air tout joyeux de me revoir; je la serrai de bien bon cœur, cette main vieillie dans l'innocence des travaux rustiques, et dont les actions, toujours dirigées par un cœur simple et vertueux, avaient sans doute été simples et honnêtes comme lui. Je m'assis un instant au coin de ce tranquille foyer, sur la vieille escabelle de bois placée là, depuis plus d'un demi siècle, pour recevoir sa vieille maîtresse, laquelle, en m'offrant ce siège révéré, alla se placer sur un autre escabeau à l'autre bout du foyer, ou elle continua à plumer son canard. Je contemplai alors cet être obscur et paisible qui avait passé les 80 années de sa vie sous ce même chaume, près de ce même foyer qui l'avait vu naître et devait bientôt le voir mourir ; et le contraste de cet être qui avait ainsi glissé doucement et comme en silence à travers la vie, sans connaître d'autre peine que celle d'une petite récolte plus ou moins fertile, d'un arbre produisant plus ou moins de fruits, d'un canard plus ou moins gras, ce contraste, dis-je, avec ma destinée pleine de troubles, de voyages, d'inquiétudes, de larmes ; saisit mon cœur, je regardai encore ce visage calme, dont l'attention était toujours concentrée sur sa volaille et j'enviai cette tête blanchie, non par le malheur, mais par de longues années de paix et d'innocence, qui allaient bientôt l'accompagner doucement à la tombe, à la porte

du Ciel! Ces réflexions amenèrent une larme sur ma paupière; la vieille Anne croyant que j'avais froid, me répéta de bien me chauffer les pieds avant de sortir; je la remerciai, lui serrai la main en lui promettant de revenir bientôt, et je rentrai à mes occupations ordinaires; je n'avais plus envie de continuer ma promenade.

Comme j'ai trouvé ici ma chère solitude du soir, j'ai recommencé à écrire mon journal à la fin de chaque journée, et maintenant comme il est tard et que mon feu est presque éteint, je vais tâcher de trouver dans le repos de la nuit, l'oubli des peines de la terre.

Ici comme à N. et comme partout ailleurs, les chefs sont toujours sur les grands chemins, courant de plaisir en plaisir; arrivés avant hier, aujourd'hui déjà ils dinent dehors, ainsi je viens de passer ma soirée avec mes élèves, je leur ai raconté des historiettes qui les ont royalement amusées; elles viennent de me quitter bien satisfaites de leur soirée.

Quelle différence! Dimanche passé à N. j'entendis un excellent sermon; aujourd'hui, nous en avons eu un assez chétif, je dois l'avouer. Notre jeune ministre, comme je l'ai déjà dit, a de bonnes intentions; il prêche une bonne morale, mais il est si dépourvu d'éloquence, si pauvre orateur, qu'il ôte, (à mes yeux du-moins) souvent même, à la morale qu'il prêche, son charme naturel.

Il a plu à verse tout le jour, et malgré ce temps déplorable, toute la famille s'est tellement parée pour notre petite église, qu'on eut dit que leur intention était d'éblouir par ce vain éclat, les pauvres villageois. Quant à

moi au milieu de tout leur appareil de ville, j'ai conservé ma simplicité campagnarde, bien plus convenable selon moi, pour une chapelle où il n'y a que nous, les domestiques de la maison et quelques pauvres laboureurs. Cependant Mrs. ** a paru peu satisfaite de me voir entrer dans le banc avec un petit chapeau de paille et un grand schale de drap comme à l'ordinaire; tandis qu'elles s'étaient toutes, recouvertes de manteaux nouveaux, de la couleur des feux de l'aurore et dont le revers était du plus brillant azur; je souris en moi-même du regard mécontent que Mrs. ** me lança en me voyant si peu à l'unisson avec leur luxe présent, et je me félicitai bien plus encore de ma simplicité, lorsqu'en sortant de l'église, je les vis s'emparer à l'envi de tous les parapluies pour préserver leurs beaux habits; aucun parapluie ne me resta, mais je n'avais rien à gâter, ainsi je traversai tranquillement par la pluie le cimetière et les jardins et arrivai près de mon petit feu souriant sous cape, de la vanité frivole de de mes alentours. Depuis le sermon j'ai passé tout le reste de cette journée, seule, près de ce cher petit feu, et maintenant, je vais le quitter pour mon lit; il est dix heures; ma tête est fatiguée, l'air ici, est si humide, si malsain, que mes maux de têtes qui avaient diminué à * * * recommencent dans toute leur force; ma pauvre tête me pèse comme si elle était toujours chargée d'un lourd fardeau; aussi, l'autre jour en revenant de N., il me semblait qu'à mesure que la voiture approchait d'ici, une pesante masse d'air se posait au dessus de mes yeux et les forçait à s'incliner vers la terre comme pour y chercher du soulagement; et en effet n'est-ce pas dans son sein que s'enseve-

lissent toutes les douleurs du corps? n'est-ce pas là, et là seulement, que l'homme mortel en est délivré, tandis que l'âme plus heureuse, et dégagée de ses terrestres liens, s'envole vers son Dieu?

Ah! ma pauvre tête! elle est encore dans un triste état aujourd'hui; mais aussi, loin de pouvoir la ménager, je la fatigue plus encore que de coutume; à la veille de quitter pour toujours mes élèves, je crains si fort que cette idée ne me fasse négliger le moindre devoir pendant qu'elles sont encore sous ma direction, que je me fatigue pour elles plus même qu'à l'ordinaire. Aujourd'hui, les enfans cadets sont venus me supplier de leur donner une leçon de français et de géographie; je l'ai fait; et ce soir ils sont tous venus jouer aux cartes dans la chambre d'étude, où ils ont fait un tel train, que naturellement ma tête est devenue plus souffrante; mais je n'ai rien dit; au contraire, j'ai ri de leurs petites folies et ils ont cru qu'ils me divertissaient; en effet il y a un certain plaisir à laisser développer à l'enfance son insouciante gaîté sans la restreindre; les peines, les soucis, les douleurs, ne viendront-ils pas assez tôt, obscurcir ces fronts joyeux et changer en larmes ces éclats de rires immodérés, à la vue d'une carte donnée ou tournée de travers?

Ma journée s'est passée comme à l'ordinaire, mes élèves s'appliquent maintenant davantage à leurs études, il semble qu'elles cherchent à me donner quelque satisfaction avant mon départ et cela me fait plaisir.

Pendant que tous les enfans sont là assis autour de la grande table, à prendre une leçon d'écriture et que le magister se promène à l'entour, pour voir qui a fait le meilleur *p*, le meilleur *a*, je vais profiter de ce moment pour causer un peu avec toi, mon petit journal, car j'ai envie de te conter l'histoire de ce maître d'écriture, et, si tu t'avisais de me dire que tu ne t'en soucies point; qu'il n'y a rien d'intéressant, dans l'histoire d'un magister de village, je te dirais, tais toi? souviens-toi que tu m'as promis le silence; d'ailleurs, puisque tu as consenti à être l'ami, le confident d'une pauvre gouvernante, dont la vie est plus monotone et plus insignifiante même, que celle d'un magister du plus pauvre village, tu dois te soumettre à entendre avec patience ses chétives historiettes, puisqu'elle n'en a pas d'autres à raconter; accepte donc sans murmurer l'anecdote, ou plutôt les réflexions suivantes sur cette leçon d'écriture. Le maître qui est là, se promenant autour de la table, est un jeune homme assez instruit pour son état; il est maître de l'école paroissiale du village voisin. Il y a deux mois que ce jeune maître d'école était plein de santé, de vigueur; il y a deux mois qu'à pareille heure et à pareil jour, je le voyais là, au bas de cette grande table, autour de laquelle les enfans écrivaient comme dans ce moment, tandis que j'étais aussi à la même place où je suis maintenant, devant mon secrétaire, près du feu et écrivant, comme à cet instant, quelques pensées, qui ont passé aussi. Pourquoi aussi? que veut dire ce mot? y a-t-il donc quelque changement dans cette leçon, l'heure, le jour, la chambre, tout n'est-il pas de même qu'il y a deux mois? il est mardi, il est sept heures, nous sommes dans la même

chambre d'étude, mes élèves sont à leurs mêmes places autour de la grande table, le maître est au bas, il est jeune, plein de vigueur et de santé; il est donc le même aussi, qu'il y a deux mois? Non! il lui ressemble, voilà la différence; mais ce n'est plus le même, c'est son jeune frère. — Où est donc son aîné? pourquoi ne vient-il pas comme précédemment? — il a passé déjà; il n'est plus de la terre, voilà le changement. Santé, vigueur, jeunesse; tout dans un instant a été précipité dans la tombe! tout cela est maintenant la proie du ver, il est lui même déjà oublié dans ce village où, il y a si peu de temps, on le citait comme un prodige. Il avait un frère qu'il avait élevé lui même, et c'est ce frère qui le remplace maintenant dans l'école et dans ses leçons, tandis que chacun, oui chacun, jusqu'à son père même, parait avoir oublié que le maître actuel de l'école de P.... avait un frère, qui, il y a deux mois était revêtu de cette même charge, qu'il remplissait avec honneur et probité. Sa conduite envers ses parents, envers ses semblables, était irréprochable, et cependant, à peine il a passé, que sa trace est effacée; à peine a-t-on creusé son dernier lit, dans un coin de ce village dont, quelques instants auparavant, il était l'ornement; à peine l'a-t-on recouvert de cette même poussière que la veille il foulait aux pieds; qu'on marche déjà sur la place où on l'a couché, sans songer à lui, et bientôt peut-être, l'ami; le frère, foulera inconsidérément la poussière qui recouvre sa tête, sans qu'une pensée dise à son cœur, retire-toi un peu, ne foule pas aux pieds la cendre de ton frère. Oh! inconstance du cœur de l'homme! Quoi! tu ne peux pas même, garder un souvenir! La douleur, la pesante dou-

leur ne peut demeurer dans ton sein, ta légéreté l'en chasse. . . . . Il m'en souvient, lorsque ce jeune homme tomba malade et que je demandais des nouvelles de sa santé, on me répondait, il est bien mal, son père, son frère, ses amis : sont tous dans un affreux désespoir, et s'il mourrait, que deviendraient-ils!... Il est mort. . . . . et les amis, le père, le frère; tout est déjà consolé! et il n'y a pas trois mois de cela. Oh! inconstance du cœur de l'homme! . . . . .

En m'éveillant ce matin, je fus surprise de voir la campagne entièrement couverte de neige, et cette nouveauté si rare en Angleterre, me causa un mouvement de joie, que je nommerai patriotique; car à l'instant même, ma pensée se porta sur ces neiges éternelles de nos superbes Alpes; je me souvins de mon pays, des jeux de mon enfance, de ces neiges amoncelées, façonnées en toutes sortes de formes bizarres, de ces balles de neige lancées et relancées par de petites mains rouges, glacées, pleines d'engelures peut-être, mais avec cette joie enfantine, qui fait d'un brin de neige un bonheur, comme de toute autre bagatelle. . . . . Quel laps de temps s'est écoulé depuis ces jeux d'enfance! Quelle masse de douleurs a traversé, a flétri mon cœur, depuis que je vis la dernière neige de ma patrie, de cette patrie si chère encore à mon souvenir, malgré les peines que j'y ai éprouvées et qui ont doublé l'amertume de mon exil.

Ici ma solitude a recommencé dans tout son éclat, car nous voici à jeudi soir, et je n'ai pas vu le bout du nez

des chefs depuis dimanche passé à l'église quoiqu'ils soient tous à la maison. Singulière destinée que celle d'une gouvernante ; un jour elle fait partie de la famille dans laquelle elle vit, un autre jour, elle en est séparée comme le lépreux, suivant la convenance ou le caprice des chefs, dont elle est dans tous les temps le jouet.

Les chefs sont dehors pour diner, ainsi j'ai passé la soirée avec mes élèves dans la chambre d'étude, où elles ont travaillé, ri, chanté et débité mille folies depuis cinq heures jusqu'à dix; je m'amusai un peu à les voir ainsi jouir de la vie sans contrainte, étourdies, insouciantes de l'avenir, et heureuses de leurs enfantillages.

Ma tête est fatiguée de tout le bruit de mes étourdies je ne puis ni lire, ni écrire, aussi je vais me reposer un moment, près de mon feu, jusqu'à ce qu'on m'apporte ma chandelle de nuit et ma robe de chambre, signal qui m'annonce onze heures. Je me retire alors dans ma chambre à coucher pour y trouver le repos ou la réflexion; trop souvent le sommeil fuit de ma paupière et me laisse contempler dans le silence de la nuit, le tableau de la vie; alors ses ombres, son clair obscur, ses orages ; tout se retrace à mes yeux, avec tant de précision et de clarté que j'y reconnais le pinceau du passé; mais le tableau se borne là; en vain je tâche d'en découvrir la perspective; elle est cachée sous le nuage; alors, semblable à l'enfant crédule qui, se voyant dans un miroir, s'empresse de le retourner, pour voir d'ou vient l'enfant dont il aperçoit l'image réfléchie dans la glace; je tour-

ne et retourne de même le tableau de la vie pour tâcher de percer à travers ce nuage mystérieux, placé là, si habilement pour en cacher le lointain ; mes efforts, plus inutiles encore que ceux de l'enfant, ne peuvent réussir à découvrir cet avenir, et mes yeux, fatigués à la fin, de ne contempler que la grande ombre noire qui le dérobe ainsi sagement à la vue ; se couvrent eux-mêmes du voile du sommeil qui fait disparaître à son tour la vue entière, et du tableau, et du nuage qui en couvre le lointain.

Quoi donc ! encore les chefs partis ! ma plume ne te trompes-tu point? si cela est, ils sont donc continuellement sur les grandes routes ? Rien n'est plus vrai ; à peine arrivés de * * *, les voilà à Londres pour dix jours, au bout desquels ils reviendront pour des bals et des diners qui doivent avoir lieu dans ces environs. Dans ces fréquentes courses, ma solitude du soir est naturellement interrompue, car alors j'ai mes élèves tout le jour et toute la soirée, et avec elles, les enfants cadets, qui viennent s'amuser dans la chambre de leur chère dame, (c'est ainsi qu'ils m'appellent) et la supplier de leur raconter des histoires, ce qu'elle fait pour leur faire plaisir ; aussi ces chers petits êtres, aiment, je crois, beaucoup chère dame qui les chérit à son tour. Ce soir ils étaient tous ici, et pour les amuser, j'ai joué le rôle de maître de danse, de maître de chant et de maître d'école ; enfin je les ai fait rire, jaser, danser jusqu'à l'heure de leur coucher, alors je les envoyai à leurs bonnes, pour les mettre au lit, et quoiqu'ils quittassent à regret ces jeux, qui les amusaient tant, ils se

retirèrent cependant de bonne grâce, m'embrassant de tout leur bon petit cœur, pour me remercier de les avoir si bien divertis. Innocents petits êtres! combien ils se doutent peu des peines, des inquiétudes qui assiègent mon cœur, et lorsqu'ils me voient ainsi faire l'enfant avec eux, ils supposent sans doute, que j'éprouve le même plaisir que je leur procure. . . . . hélas! . . . . .

J'ai passé la soirée avec mes élèves chez Mrs ***, femme sensible, aimable et bonne, dévouant sa vie à faire du bien, ainsi que l'homme estimable qui l'a choisie pour la compagne de sa vie; ces deux excellents êtres, heureux l'un par l'autre, se passent facilement du monde, et, retirés à la campagne, ils y consacrent leur vie à l'éducation de leurs enfans et à faire du bien aux pauvres du voisinage; presque sans fortune eux-mêmes, leur bourse cependant n'est jamais fermée aux malheureux, et leur cœur sait sentir l'amitié; ils m'en ont donné tant de marques depuis que je vis dans leur voisinage, que l'idée de les quitter pour toujours est une douleur de plus qui tombe sur mon cœur, scellée par la larme de l'amité qui voile en cet instant ma paupière et me force à m'arrêter; ainsi, bon soir chers amis. Puisse l'Eternel vous récompenser de la bonté, de l'amitié que vous avez témoignée à l'étrangère; puisse-t-il faire prospérer votre jeune famille et surtout, préserver à jamais vos filles, du malheur d'être gouvernantes!

Ce, soir, j'ai imaginé un tas de petites folies pour amuser un tas de petits enfans. Les enfans de Mme * * *, sont

venus prendre le thé avec les nôtres, et par amitié pour la mère, j'ai consenti à avoir tout ce tapage dans ma chambre et à les amuser moi-même par mille bêtises ridicules qui les firent rire de si bon cœur, que moi-même je ne pus m'empêcher d'en faire autant, en voyant cette masse de petites têtes se pâmer de rire et battre des mains de joie aux niaiseries que j'inventais pour les amuser. Que signifiait tout ce rire? était ce du plaisir, de la joie? — oui c'en était, et même de part et d'autre, car si ma pensée ne pouvait partager les jeux enfantins auxquels elle se prêtait, mon cœur devait naturellement y prendre une petite part; n'était-ce pas lui qui me dictait cet acte de complaisance, je dirais presque de bonté, de descendre pour ainsi dire la vie à reculons afin de se mettre à la portée de douze petits enfans, et de se mêler à leurs jeux avec autant d'activité et d'intérêt qu'ils y en mettaient eux-mêmes. N'y a-t-il pas de la bonté, à retourner ainsi en arrière, au delà des années de douleurs déjà traversées, pour aller chercher les jeux de son enfance et les répéter à l'enfant qui se présente à nous; dans l'unique but de lui plaire et de lui faire éprouver la même joie, que le même amusement, maintenant si insipide, nous fit éprouver jadis?

Quoi! mon pauvre journal, voilà trois soirs que je t'ai négligé; pourquoi cela, diras-tu, est-ce pour quelque évènement remarquable? Non, c'est pour de l'insipidité et rien de plus; les chefs étant absents, j'ai les enfans dans ma chambre tous les soirs, et alors je dis adieu à mes livres, à mes réflexions, à ma pensée; et quand ils sont

tous loin, je me sens si fatiguée que je vais comme eux me reposer.

Mes soirées, depuis huit jours, ont été employées à me fabriquer un bon manteau doublé, pour mon prochain voyage. Sera-t-il long ou court ce voyage, sera-t-il heureux ou pénible. . . . quelle en sera l'issue? . . . . . hélas! . . . . je puis bien le dire d'avance, de la peine, de la douleur.

Je ne reçois aucune lettre, je n'ai encore aucune perspective et cependant je suis calme maintenant, j'ai perdu cette sotte frayeur que me causait l'idée de me trouver jetée encore une fois dans cette immense métropole, sans asile, sans amis, presque sans argent; cette perspective qui, dans le lointain, me faisait frissonner, ne me cause plus que de l'indifférence... Qui a mis cette sérénité dans mon cœur? Dieu sans doute; ce Bienfaiteur du malheureux, qui ne m'a jamais abandonnée dans mes peines. Oui, ô mon Dieu! à ce calme je reconnais ta bonté; tu as daigné me montrer la folie de se tourmenter en vain, pour les choses de cette terre où nous ne sommes que pour un instant. Les épreuves que tu nous envoies, ne sont-elles pas des bienfaits, puisqu'elles épurent notre âme, la détachent de la terre et lui aplanissent le chemin du ciel, notre vraie patrie.

Je dois aussi en partie, mon calme actuel, à la lecture d'un ouvrage espagnol qui m'est tombé entre les mains par un singulier concours de circonstances, et dont j'ai

souvent béni la lecture, puisqu'elle a fait tant de bien à mon cœur aigri par le malheur et l'ingratitude. Dans cet ouvrage, l'auteur (Montengon), fait passer un homme vertueux, par toutes les situations de la vie; de la plus pénible à la plus heureuse; de la plus brillante à la plus misérable, sans qu'il se laisse jamais abattre ou éblouir, sans que la sérénité de son âme l'abandonne un instant. Quels doux moments cette lecture m'a fait éprouver! Que j'y ai puisé de leçons utiles dans mes circonstances actuelles; que je regrette que cette lecture soit achevée! S'il m'est possible de trouver cet ouvrage à Londres, je l'achèterai pour le relire et le traduire en français.

Les chefs sont de retour de Londres, et ont recommencé comme à leur ordinaire, à courir de bal en bal et de diner en diner, je ne les vois jamais; j'ai leurs enfans grands et petits depuis huit heures du matin jusqu'à neuf ou dix du soir; je leur donne chaque jour, chacun, suivant leur âge, les leçons que je crois les plus utiles pour eux. Je travaille sans cesse à former leur cœur à la vertu, à l'amour de Dieu, à l'obéissance envers leurs parents, à l'amour du travail, comme le meilleur préservatif contre les erreurs ou les vices; et cependant, quelle est la récompense de tant de soins? . . . l'ingratitude!

10 décembre. J'ai été bien heureuse aujourd'hui, j'ai reçu deux excellentes lettres, l'une de M^{r} * * * qui vient de revenir en Angleterre. Quel bonheur qu'il soit de retour, il va s'intéresser à mon sort, maintenant je ne me sens plus si seule, si abandonnée; je pourrai mieux sup-

porter les procédés rudes et dédaigneux. . . . L'autre lettre était d'une autre personne qui s'intéresse aussi vivement à moi et dont les lettres excellentes sont si pleines de douces consolations qu'elles me font du bien pour longtems. Aujourd'hui, après ces deux lettres, mon cœur me semblait soulagé d'un grand poids, et si léger que je jouai ce soir avec mes petits favoris, non seulement avec plaisir, mais presqu'avec la gaîté de leur âge; car je me sentais si heureuse de mes lettres, que le visage même de la dame de la maison, si elle fût entrée dans ma chambre ne m'aurait pas fait un si pénible effet qu'à l'ordinaire, et ses rudesses n'auraient pas heurté si lourdement à mon cœur; il se sentait appuyé.

C'est le tems des congés, les frères de mes élèves sont ici, les joies de Noël vont commencer; c'est un tems où chacun s'amuse, les parents, les amis se rassemblent pour se réjouir ensemble, mais la gouvernante plus délaissée alors, sent plus douloureusement encore son isolement, et tandis que la joie brille dans tous les yeux, les siens se remplissent de larmes.

Qu'écrirai-je ce soir? ma journée; mais elle a été si monotone qu'elle ne vaut pas un souvenir. L'avouerai-je même, j'ai été si ennuyée, si dégoûtée de mes leçons, de mes élèves, du mauvais tems, de tout enfin, que les heures ont pesé sur ma tête, j'aurais voulu être à mille lieues de ce * *, où je n'ai fait que des ingrats et dont je ne regretterai pas le climat nébuleux. Depuis plusieurs jours, un brouillard sombre couvre l'atmosphère, et voilà sans

doute en partie la cause de ce noir ennui qui m'a opressée tout le jour ; je regardais à chaque instant à la fenêtre, espérant de voir le tems s'éclaircir, et tâchant d'apercevoir le ciel à travers le nuage sombre ; il me semblait que si j'eusse pu voir un seul point de l'azur des cieux, mon cœur aurait été soulagé de ce fardeau de la terre qui, aujourd'hui, me paraissait bien plus lourd qu'à l'ordinaire ; un grand mal de tête en était peut-être une seconde cause, car la pensée, dépend si fort de l'étui dans lequel elle est renfermée, que, lorsque celui-ci se brise, le même coup la frappe et l'affaiblit. Cependant je suis mieux ce soir, il est dix heures, je vais me reposer, j'en ai besoin, voilà plusieurs nuits que je ne dors pas : une santé abîmée par les peines, les voyages, les changements de climats cause ces insomnies et ces fréquentes indispositions dont je souffre en silence et dont personne ne s'aperçoit, parce que personne ne s'en soucie ; l'œil de l'indifférent ne voit pas l'altération, la pâleur que causent naturellement les chagrins, l'insomnie ou l'indisposition ; c'est l'œil de l'amitié seulement, qui saurait y appliquer le remède salutaire, qui saurait y verser son baume délicieux. Ah ! ce baume, ne fut-il même, que celui de la simple bienveillance, il serait encore doux pour l'étrangère.

Aujourd'hui j'ai été seule tout le jour ; la mère et autant de ses poussins, que la voiture en pouvait contenir, sont allés passer le jour à 10 milles d'ici, j'ai été délicieusement tranquille, et sans un méchant mal de tête, j'aurais encore bien plus joui de ma liberté d'un jour ; j'a fait ma promenade ordinaire autour du jardin ; cet exer-

cice régulier, est nécessaire à ma santé et, comme il n'y a pas une promenade dans les environs, et que mes élèves, de l'aveu de leur mère, ne se promènent presque jamais, je suis obligée de me promener seule autour d'un aride jardin dont je fais douze fois le tour chaque jour, ce qui fait environ, 3 milles anglais. (une lieue de Suisse). Je suis tellement accoutumée à cette promenade monotone que mes pas tournent mécaniquement autour du rond; comme le prisonnier autour de la colonne où il est attaché : ainsi je tourne, tourne, et rien de nouveau ne se présente à ma vue, je vois à chaque tour, une laide maison, quelques vieux arbres, presque toujours un vieux chat blanc qui me fixe en passant; je repasse, et je retrouve la laide maison, les vieux arbres et le vieux chat blanc qui me fixe comme la première fois.

Ce matin (dimanche), la dame de la maison m'aborda en allant à l'église, pour me dire comme à son ordinaire des paroles dures et hautaines qui, je ne sais pourquoi, me firent plus d'impression que de coutume, et non seulement mes larmes coulèrent durant le service, mais tout le jour mon cœur a été oppressé par une tristesse insurmontable; c'est une faiblesse sans doute, et une faiblesse coupable aux yeux de Dieu, mais ce Dieu tout bon me la pardonnera, j'espère; je vais le prier de fortifier mon âme, d'être encore mon guide, mon Bienfaiteur, mon Père. . . . Oh! que j'aimerais avoir dans ce moment un bon sermon à lire, c'était là, ordinairement, mon occupation du dimanche soir, mais maintenant, cette jouissance m'est enlevée; on a fait ranger la bibliothèque de la

maison, on ne la garde que pour l'apparence ; ainsi on m'a fait demander tous les livres dont je faisais usage, pour les y replacer, avec défense d'en reprendre de nouveaux.... J'ai prié Dieu avec ardeur et il m'a exaucé ; je suis calme maintenant, mes larmes ont cessé, j'ai lu avec fruit quelques chapitres des Evangiles, sur la vie et la mort de notre divin rédempteur, et là, on apprend à pardonner. « Quand on lui disait des injures il n'en rendait point, » .... Toute cette belle vie n'est-elle pas un exemple à suivre? ne sommes-nous pas bien coupables lorsque nous nous abandonnons lâchement à une tristesse criminelle, qui prouve notre peu de confiance en Dieu dans l'affliction, et le peu d'envie que nous avons de lui plaire et d'imiter autant qu'il dépend de nous, le divin modèle qu'il nous a donné et qui a tout souffert, jusqu'à la mort la plus cruelle pour l'expiation de nos péchés? Oh mon divin Sauveur! pardonne encore ma faiblesse, aide moi, ô Dieu, à être plus courageuse, plus patiente, plus ferme à l'avenir. Je vais maintenant chercher le repos; mon âme est calmée, et demain je l'espère, je serai forte, courageuse et prête à recevoir de la main de l'Eternel, les maux comme les biens. Je me dirai à chaque nouvelle épreuve, sans doute elle m'est nécessaire pour mon salut, et Dieu me donnera la force de la supporter sans me plaindre; alors résignée, je m'écrierai avec joie. « Avant d'être affligée, j'allais à travers champs, mais maintenant j'observe ta Parole. » —

Ce soir il y a du monde au salon; on m'a fait demander pour le thé, j'aurais dû aller par politique; mais hélas, je n'ai pas eu le courage de m'exposer au regard hautain,

et peut-être aux duretés de la dame de la maison; je savais d'ailleurs qu'elle serait charmée d'un refus surtout si je donnais pour raison un peu de mal de tête, car comme toute sa société me connait et parait me témoigner assez de bienveillance, elle dit à chacun que je suis trop délicate de santé pour lui convenir. Je lui ai donc donné le plaisir d'un refus, lui faisant dire que je ne me trouvais pas très bien, ce qui était vrai, quoique cette fréquente indisposition ne m'ait jamais fait manquer au moindre de mes devoirs et qu'elle ne m'eût pas empêchée d'aller en société, si c'eût été une société d'amis.

Ma journée s'est passée comme à l'ordinaire, ainsi que ma soirée, je veux dire que j'ai joui ce soir de cette douce tranquillité d'âme que j'éprouve maintenant dans mes heures de solitude, durant lesquelles, le temps glisse doucement sur ma tête sans me faire sentir son passage; alors la plume, ou un livre à la main, je médite avec les hommes du temps passé, et lorsque je rencontre dans leurs écrits, des pensées, des actions généreuses, nobles, touchantes, je les partage, une larme m'échappe, et il me semble que celui qui a fait cette action noble, généreuse, touchante, est un ancien ami avec qui je converse et qui m'instruit par son exemple, à l'imiter.

Depuis deux jours, il neige, il gèle, il fait un froid si excessif qu'il me rappelle le climat de la Suisse! la Suisse! que de douleurs renferme pour moi ce mot; et pourtant qu'il me parait doux à l'oreille! Je ne sais pourquoi la patrie a toujours tant de charme pour le cœur, lors-même

que le cœur y a souffert. Ah ! si la peine même, nous attache ainsi au lieu de notre naissance, que doit être la patrie pour celui qui n'y a eu que des joies? . . . . .

Malgré le froid piquant, j'ai fait aujourd'hui mes trois milles comme à l'ordinaire autour du jardin, mais au lieu de marquer chaque tour selon ma coutume avec un petit bâton dans la terre, je les ai marqués avec le bout de mon pied dans la neige, voilà la seule variation de ma promenade d'aujourd'hui, et cependant cette différence, quoique légère en apparence, a passé sur mon cœur avec un mélange de tristesse et de charme ; cette neige me rappelait ma patrie et me faisait souvenir que peut-être je ne devais plus la revoir et je répétai en me promenant quelques lignes que j'avais composées peu de temps auparavant, en faisant ces mêmes 3 milles autour de ce même jardin, et puisque ma mémoire me les a fidèlement conservées je vais les tracer ici.

MES ADIEUX AU MONDE.

Adieu fortune ; amis ; monde trompeur, adieu !
Adieu folle ambition et vains désirs de gloire,
Adieu cruel amour ! Fausse amitié, adieu !
Sur vous tous aujourd'hui, j'ai enfin la victoire.
Vous m'avez tous trompée et mon crédule cœur
Simple, sincère, ardent, ennemi du mensonge,
S'énivra trop longtemps du poison séducteur
De vos illusions, plus fragiles qu'un songe.
Dors maintenant, mon cœur, d'un paisible sommeil.
Dors ! et ne songe plus à ces vaines chimères !

Instruit par le malheur, crains l'instant du réveil,
Il ne t'apporterait que des peines amères.
Dors ! ne rêve pas même à ta belle patrie,
La griffe du vautour déchire ce doux nom ;
Dors, tu ne verras plus cette terre chérie !
Dors ! puisqu'à ton réveil est l'exil, l'abandon.
Mais, que dis-je ! O mon Dieu ! pardonnez ma faiblesse !
Dois-je parler d'exil, d'abandon, de malheur !
Lorsqu'en tous mes instants d'angoisse ou de détresse
Mon cœur en vous priant, retrouve le bonheur.
Paisible et calme alors je relève la tête,
Et mon œil plus serein s'élevant vers le ciel,
Je souris de pitié en voyant la tempête
S'agiter, ne briser qu'un faible corps mortel.
Vois-tu? (dis-je à mon âme) à travers le nuage,
Vois-tu ce beau rayon de lumière et d'azur?
Là, un Ange t'attend; brave donc mieux l'orage,
Pour mériter enfin ce ciel serein et pur.

Aujourd'hui est la veille de Noël ; demain doit donc être un jour de bonheur pour le chrétien ; son divin Sauveur lui est né. . . . . .

Chacun se réjouit dans ce temps, chacun donne des fêtes, mais pour le plus grand nombre, hélas, la coutume des réjouissances est conservée, tandis que le but de cette joie est banni de leur mémoire. Ce soir, comme j'entendais les cloches de notre petite église sonner, écoutez, (dis-je à un des fils de la maison qui était près de mon feu dans la chambre d'étude,) n'entendez-vous pas le son des

cloches, qu'annonce-t-il? — La veille de Noël, répond le jeune étourdi, un temps de joie et de plaisir! — Rien de plus? — Non! non, soyons joyeux et ne songeons pas à autre chose; comme il finissait ces mots, et avant que j'eusse eu le temps de lui répondre, entrèrent deux de ses frères en riant, et voilà bientôt ces trois grands garçons établis autour du feu disant mille folies auxquelles je ne pus m'empêcher même de prendre part, car ils me firent rire jusqu'aux larmes.

Hier au soir, jour de Noël, j'ai eu tous les petits enfans dans ma chambre où nous leur montrâmes la lanterne magique, ce qui les amusa beaucoup; après ce jeu, on me fit inviter à aller passer la soirée en bas, mon inclination et ma pensée me disaient à l'oreille, reste, mais la politique et la politesse me dirent, descends, et je le fis.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Ce soir, j'ai été heureuse de me retrouver dans ma solitude, et j'ai passé ma soirée, non pas, comme toutes mes soirées, à lire et à écrire, mais, comme tous mes samedis soirs, à travailler; je destine le samedi soir au travail (et je l'appelle ma soirée de guenilles) afin de maintenir mes hardes en ordre, car la lecture, la culture de la pensée, ont tant de charme pour moi, que, si je ne me forçais au travail nécessaire à une femme, mes vêtements se ressentiraient bientôt de cette négligence. J'entends minuit frapper à la pendule, ainsi je quitte bien vite tous ces chiffons

pour élever mon cœur à Dieu, le remercier de ma tranquille soirée et lui demander un paisible repos.

Le froid, la neige et le gel, continuent d'une manière extraordinaire pour ce pays. Les pauvres petits oiseaux paraissent engourdis de froid et de faim, ils ne trouvent rien à picoter sur la terre, je leur donne à manger sur ma fenêtre, et ces petits animaux frappent contre la vitre avec leur bec quand leur provision est finie; je m'empresse alors de soulager leur misère et leur prépare un nouveau petit repas. Le pouvoir de faire du bien, est bien doux, puisque, secourir un simple oiseau, est agréable au cœur; cependant, tout en se réjouissant de pouvoir apaiser la faim d'un petit animal, on souffre, en réfléchissant que tant de nos semblables, tant d'êtres humains, bien plus à plaindre que ces petits oiseaux, meurent peut-être de froid et de faim, dans quelque misérable hutte, sans qu'une main charitable aille leur porter secours.

Nous fîmes hier, mes élèves et moi, le tour du village, chargées de hardes chaudes pour les vieillards; hélas! que de misère on voit dans de pareilles excursions, et qu'elles sont salutaires, pour guérir le cœur de son faux orgueil et de ses puériles vanités! Que de réflexions on est forcé de faire, en entrant dans ces pauvres cabanes, où un feu plus pauvre encore, se laisse à peine apercevoir, et ne réchauffe point: en voyant ces vieillards pâles, décharnés, tremblants de froid auprès de ce misérable feu, et paraissant encore attachés à la vie, à leur misère, à leur chaumière enfumée; il semble à les

voir, qu'ils n'ont plus même la vigueur nécessaire pour lutter quelques heures de plus contre le froid et la faim, et cependant, ils font des plans pour l'avenir comme au temps de leur jeunesse; ils vous disent, quand le froid sera passé, nous serons bien; il faut espérer que l'hiver prochain ne sera pas si rigoureux; etc. . . . L'hiver prochain! . . . . comme si nous pouvions compter, même dans la jeunesse, sur l'hiver prochain? mais voilà l'homme, il forme ses plans, comme s'il ne devait jamais quitter ce monde; et la mort, se moquant de ses vains projets, le saisit et l'enlève au milieu de ses agitations; de ses rêves chimériques.

Hier au soir, j'ai passé ma soirée avec toute la famille, et nous avons eu les huitres et le punch promis. La dame du manoir, contre son ordinaire, n'a pas été rude envers moi. — Ce soir, me voici au coin de mon petit feu. Mes élèves et leur mère sont allées à un bal d'enfants à quelques milles d'ici. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Le premier janvier 1850. Voilà trois soirs, mon pauvre journal que nous n'avons causé ensemble; pourquoi cela? quelque plaisir aurait-il empêché notre entretien? Non, mais les chefs étant absents depuis trois jours, j'ai eu naturellement mes élèves depuis l'instant de mon lever, jusqu'à celui de mon repos; voilà l'unique cause de mon silence. — Hier au soir, dernier jour de l'an,

je donnai une fête aux enfants cadets que je fis inviter à prendre le thé avec moi; je leur avais préparé en secret un arbre chargé de fruits, de bonbons, et tout illuminé; ces chers petits êtres en voyant ce bel arbre (que je leur dis être Suisse), furent dans un tel ravissement de joie et de surprise qu'ils ne savaient comment l'exprimer; ils me baisaient les mains, sautaient autour de moi, puis autour du bel arbre. Ils me demandèrent si réellement, les arbres de la Suisse étaient si magnifiques, etc; leur bonheur fut à son comble, lorsque je leur dis que cet arbre leur appartenait, et qu'après l'avoir assez regardé, ils pourraient le dépouiller; ce qu'ils firent avec des cris de joie, à chaque friandise qu'ils en arrachaient. J'étais réellement heureuse de leur bonheur, et ma pensée s'envolant alors un instant, au milieu de l'assemblée ou leurs parents passaient leur renouvellement d'année, dans les dissipations du monde: loin de les envier, j'eus pitié d'eux, ils perdaient une douce scène de bonheur; celle de contempler la joie innocente de leurs enfans. La nouvelle de l'arbre merveilleux et tout illuminé, s'étant répandue, je ne sais comment dans les offices, les domestiques me firent demander la permission de venir le voir, et ils se présentèrent tous en conséquence à la porte de ma chambre; ce qui augmenta encore le plaisir et la nouveauté de la scène pour les enfans.

Ce matin je reçus d'une dame du voisinage un almanach de poche; cette attention me fit grand plaisir; il me sembla que c'était un heureux présage de la nouvelle année; effectivement, peu d'instants après, je reçus

une lettre de la fille de l'Amiral * (ma première élève en Angleterre) qui m'annonçait, qu'elle espérait avoir trouvé une famille respectable dans laquelle je pourrais entrer. J'ai répondu à lettre vue, ainsi je suppose qu'une négociation va commencer entre nous; Dieu veuille qu'elle me soit favorable et que mon sort soit de nouveau fixé pour un temps.

Hier nous fûmes invitées, mes élèves et moi à aller diner chez M^rs^. * mais un mauvais rhûme m'en ayant empêchée, je restai seule à la maison. Ce soir, les chefs n'étant pas de retour, j'ai passé la soirée comme les jours précédents, avec mes élèves et un de leurs frères, bon jeune homme, bien gai et débitant mille sottises dans un quart d'heure.

Ce soir dimanche, les chefs sont de retour, ainsi je suis seule, tranquillement à lire et à écrire au coin de mon cher petit feu. Ce soir C. S. a reçu ma lettre, sa négociation en ma faveur réussira-t-elle ou non? Hélas!

Lundi. J'ai travaillé toute la soirée, parce que les deux fils ainés étant venus sans façon, se tapir près de mon feu, me prièrent de ne pas toujours lire et écrire, mais de causer avec eux; le plus court parti fut donc de prendre mon ouvrage et tout en faisant aller mon aiguille, nous jasâmes, tantôt follement, souvent sottement, et rarement sagement.

Demain peut-être, je recevrai une réponse à ma lettre,

Que contiendra cette réponse? un succès, ou une larme? Après avoir eu pendant quelques jours l'espoir de fixer ma destinée, cet espoir déçu, serait probablement accompagné d'une larme rebelle qui, malgré moi s'échapperait. Mais non, je tâcherai de la renvoyer, si elle ôse se présenter, cette désobéissante larme. Non; je ne me laisserai pas ainsi abattre pour un succès manqué; je veux vaincre la peine,et comme l'Inca dont parle Marmontel, je veux lutter avec la douleur. — « Quand je vins au monde » dit le vieillard Indien, la douleur se saisit de moi et je » pleurais, car j'étais enfant; je voyais tout souffrir et tout » mourir autour de moi, et j'aurais voulu moi seul ne pas » souffrir, j'aurais voulu ne pas mourir, et comme un en- » fant que j'étais, je me livrais à l'impatience. Je devins » homme et la douleur me dit, luttons ensemble, si tu es » le plus fort, je céderai, mais si tu te laisses abattre, je » te déchirerai, je planerai sur toi et je battrai des ailes » comme le vautour sur sa proie; s'il en est ainsi, dis-je à » mon tour, il faut lutter ensemble, et nous nous prîmes » corps à corps. Il y a soixante ans que ce combat dure » et je suis debout, et je n'ai pas versé une larme. J'ai vu » mes amis tomber sous vos coups, (il s'adresse à ses bour- » reaux, les Espagnols) et dans mon cœur, j'ai étouffé » la plainte. J'ai vu mon fils écrasé à mes yeux, et mes » yeux paternels ne se sont point mouillés. Que me veut » encore la douleur? ne sait-elle pas qui je suis? etc. . . . Ainsi parle l'Indien, à l'instant même où les cruels Espagnols préparaient son supplice: et cet Indien cependant, n'avait pas l'Evangile pour le fortifier, le consoler dans l'affliction; il ne connaissait pas ce Sauveur

divin, toujours prêt à intercéder pour l'infortuné qui l'implore. Et toi mon âme ! . . . . toi qui possèdes toutes ces consolations ; n'as-tu pas honte de te laisser ainsi abattre à chaque pas, et de ne pouvoir lutter avec la douleur, et la vaincre aussi bien que l'homme de la nature ?

O Dieu, pardonne moi ma faiblesse, daigne me fortifier afin que je ne bronche plus ! . . . Quelle que soit donc l'issue de la lettre que j'attends demain, je ne veux point pleurer ; je ne suis plus enfant.

. . . . . .

Point de lettres aujourd'hui ? que dois je augurer de de ce retard ? je n'en sais rien, nous verrons demain. — « Thou knowest not, what a day may bring forth. » (Proverbs xxvii. 1)

Ce soir, ma solitude est moins tranquille qu'à l'ordinaire, j'entends d'ici la ritournelle d'un violon au son duquel dansent tous les domestiques de la maison et leurs amis ; le maître du manoir leur donne ce bal : c'est une telle joie dans les offices, que toutes les jeunes servantes en ont perdu la tête, celle qui me sert surtout, car il est près de onze heures, et ma tasse de gruaux que je prends tous les soirs à neuf heures, n'est point encore venue ; mais je ne veux pas sonner, pourquoi troublerais-je la joie de cette pauvre fille ? Est-il surprenant que mon chétif souper, soit sorti de cette tête énivrée de plaisir ?..... j'entends dans cet instant monter l'escalier, ... oh ! la pauvre fille, la voilà qui entre toute boursoufflée, rouge, échauffée, son fichu de travers, son bonnet à moitié hors de sa tête, un nœud de ruban à moitié tombant, etc. La

voilà debout devant ma table, me faisant des excuses de ne s'être pas aperçue qu'il était si tard, et moi, tout en continuant de tracer son portrait, (ce dont elle ne se doute guère), je lui réponds, que je suis bien aise qu'elle s'amuse et que je lui pardonne bien volontiers l'oubli de mon petit souper; la bonne créature, la voilà qui me remercie de ne pas la gronder; .... elle part; ..... qu'elle tournure! et par derrière et par devant; cela à la prétention de se mettre à la mode; en jupons courts, mettant ainsi à découvert une jambe assez semblable à un tronc d'arbre, et un pied que l'œil prendrait plutôt pour une pelle large et plate. La voilà loin, heureuse de retourner à sa danse, et moi, je vais tâcher de reposer, en dépit du bruit du violon, car je suis fatiguée d'une journée ennuyeuse, sombre, et qui n'a laissé tomber sur mon cœur qu'un noir souci.

Point de lettre encore aujourd'hui; mais je veux espérer et répéter. « Thou knowest not what a day may bring forth. »

Voilà plusieurs jours que j'emploie mes instans de loisir et mes précieuses soirées, à travailler à des ornements que la maîtresse désire beaucoup finir pour le onze de ce mois; elle donne un bal ce jour là, et comme je lui ai offert de l'aider à embellir ses appartements; elle m'a parlé aujourd'hui sans rudesse pour me consulter sur un ouvrage.

Point de lettre encore; hélas, qu'augurer de ce re-

tard? je n'ose trop y penser; heureusement je n'en ai pas eu le temps aujourd'hui, occupée comme les jours précédents à aider la dame de la maison. J'ai arrangé ce matin des sapins chargés de lampions qui, tout en aidant à éclairer la salle de bal, en cacheront les coins désavantageux. Hélas! j'ai l'air de prendre tant d'intérêt à ce bal, d'aider avec tant d'activité à faire toutes ces bagatelles, qu'ils croient sans doute que j'y ai grand plaisir. Ah! qu'ils songent peu, aux inquiétudes dont mon cœur est la proie, mais plus je le sens disposé à s'abattre, plus je me couvre du voile de la gaîté, (gaîté forcée, c'est-à-dire amère.)

La lettre est enfin venue, la négociation a manqué. . . . . après dix jours d'espoir, me voilà retombée au même point; j'ai tâché, durant ce temps, de me préparer à une telle fin; j'ai travaillé sur moi-même, je me suis promise de ne pas laisser couler une larme, aussi pas une larme n'a coulé . . . . . Heureusement cependant, personne ne s'est aperçu de ma peine depuis que j'ai reçu cette triste lettre, car comme c'est dimanche, et qu'il y a ici des amis à loger, je n'ai vu mes élèves qu'à l'église et à l'instant des repas.

Ce matin, un des enfans m'apporta un billet de sa mère, pour m'inviter, (froidement et ridiculement par une telle cérémonie) à leur bal de demain; on me demandait réponse à ce billet, ainsi je dis que je descendrais avec plaisir. . . . . avec plaisir! . . oh que ce simple mot d'usage a d'amertume pour un cœur opressé de tristesse; et qu'il est pénible de se couvrir du masque de

la joie, avec des yeux pleins de larmes. Mais n'importe, demain, oui demain, le masque de la folie empêchera à mes larmes d'oser se présenter, je ne veux pas que les indifférents les voient, et en fassent peut-être un sujet de dérision : demain donc, au milieu de cette nombreuse assemblée réunie, pour danser, rire, causer, s'amuser ; je rirai, je causerai, je paraîtrai m'amuser aussi, et pas un d'entr'eux ne pourra lire dans mes yeux, ma tristesse ; un ami seul, saurait y voir un pénible effort; mais l'étrangère, la gouvernante n'a point d'amis.

Adieu donc, mon petit journal, adieu pour deux soirs, demain est le bal ; après demain sera la queue de ce plaisir, car il y aura encore du monde et on m'a priée de descendre pour jouer avec eux à des jeux français que je dois indiquer, diriger, inventer, hélas, comment ferai-je? Oh! tristesse, soucis, fuyez; fuyez de mon cœur, au moins pour ces deux soirs que je rentre dans un monde, qui n'est pas fait pour vous; fuyez donc, vous dis-je, je ne veux pas qu'on vous voie. « Quelle folie, a dit une femme, de livrer notre cœur au monde, il rit de nos défauts, ne croit pas à nos vertus et ne plaint point nos douleurs. » . . . . . .

. . . . . .

Quoi! n'avais-je pas formé le projet de paraître gaie à ce bal d'avant hier où je fus obligée d'assister? Eh ! bien, je m'habillai et descendis avec cette résolution, qui fut assez bien exécutée la première partie de la soirée, mais hélas ! mon cœur était si loin de prendre part à cette joie extérieure, que, peu à peu, je me sentis opressée, et bientôt une

indiscrète larme vint humecter ma paupière ; cependant, je me serais peut-être encore surmontée, sans une incivilité dédaigneuse ou plutôt une dégoûtante rudesse, qu'un des assistants (riche campagnard des environs), crut apparemment, pouvoir se permettre envers une gouvernante ; j'avoue que j'aurais dû mépriser cette grossièreté d'un homme mal élevé, et en rire plutôt que de m'en laisser abattre, mais dans la disposition d'esprit où je me trouvais, un rien devait suffire pour faire tomber ce masque de gaîté que je n'avais pas assez affermi sur mon visage ; il tomba : mes yeux alors se remplirent de larmes que je ne pus plus retenir, aussi je n'eus d'autre parti à prendre que de disparaître à l'instant, du milieu de la foule ; je remontai dans ma chambre à coucher où je me jetai à genoux et dans cette position, la tête cachée dans mes mains, je demeurai près d'une heure, sans pouvoir arrêter les sanglots qui me suffoquaient. Heureusement, j'étais sûre de n'être entendue de personne ; tous étaient au bal ou à le servir, et mon cœur profita de cet avantage, pour se soulager sans témoins du poids qui l'oppressait. O nature! où est ta fermeté? où sont tes courageuses résolutions? Je voulais rire ; et une larme vint humecter malgré moi, ma paupière ; alors, je voulus du moins la chasser et demeurer ferme le reste de la soirée; et la rudesse d'un lourdeau a suffi pour m'abattre. O nature! pauvre nature humaine ! ne te vante pas de tes forces.

Hier au soir, lendemain du bal, il y avait encore du monde et j'avais été demandée, comme je l'ai dit plus haut pour jouer à des jeux français avec eux ; oh ! que j'aurais

voulu refuser ; mais ma disparition du bal, que je mis sur le compte de la fatigue, avait été remarquée, ainsi je fus forcée de descendre pour ne pas paraître impolie ; on fut poli avec moi, et plusieurs personnes vinrent me causer avec un air de bienveillance que me fit du bien. Mais ce soir, bien plus heureuse que les deux précédents; seule au coin de mon feu, je bénis le ciel, que ces deux jours de plaisir soient passés. Oui, ils sont passés, passés pour jamais; de même nous passerons, nous passerons pour toujours! O mon âme! que cette idée devrait te rendre plus sage, et insensible aux peines de la terre!

Nous avons ici depuis quelques jours les deux demoiselles G. dont j'ai parlé durant mon séjour à *, ces deux aimables personnes sont toujours très amicales envers moi, elles viennent souvent me voir dans la chambre d'étude où elles sont toujours les bien venues, il est si doux de voir un visage bienveillant!

Le temps passe, et je n'ai encore aucune perspective de réussite: me voilà donc bientôt sur le pavé, je viens d'écrire à Mr *, pour le prier de me procurer un gîte à Londres, où je dépenserai ce misérable argent acquis par les peines et les larmes, jusqu'à ce qu'un sort que je devrai appeler heureux, me mette en état de me procurer de nouveau la subsistance, par la même, et bien triste voie.

Maintenant que le temps où je vais me trouver sans asile est presqu'arrivé, ma frayeur à cet égard est à peu-

près passée, je ne crains plus autant cette époque ; elle ne me fait plus verser de larmes ; et, le dirai-je, quelquefois je crois la voir approcher avec une sorte de satisfaction ; il me semble que je quitterai non seulement sans regret, mais même sans chagrin, une famille à laquelle je m'étais attachée et qui ne me paie que d'ingratitude et de la plus cruelle indifférence. Cependant, loin de me relâcher dans mes soins envers mes élèves, j'ai redoublé d'activité depuis que notre séparation est décidée, par la seule horreur que me cause l'idée, que mon prochain départ, pourrait me faire négliger involontairement quelque point pénible ou désagréable de leur éducation ; c'est pour me garantir d'une telle bassesse, que je redouble ainsi d'efforts avec eux tous; aussi, ils avancent beaucoup, mais les parents l'ignorent, ils ne s'en informent point, ils ne le sauront jamais, car comme ils ignorent le point où en étaient leurs enfans, lorsque je les pris sous ma direction, ils ignoreront de même le point où je les laisse. Que de dégoûts, que d'ingratitude renferme une telle insouciance des parents, pour les soins et les peines de la personne à qui ils remettent leurs enfans à élever, et quelle cruelle indifférence elle suppose envers cette personne elle-même, privée cependant de tous les plaisirs, de toutes les douceurs de la vie, de toutes les douces affections du cœur. C'est un être qui vit seul, entièrement isolé, je dirais, presque rejeté du reste des humains. On introduit la gouvernante dans la chambre d'école à son arrivée, et là, on la laisse, avec ses élèves, ses leçons ses peines et ses larmes, jusqu'à-ce que, fatigués sans doute d'entendre prononcer son nom par les enfans, on veut se procurer ce

que les Anglais appellent *un petit changement,* et on vient en conséquence lui annoncer qu'elle doit sortir de cette chambre d'école ; alors quelqu'autre infortunée d'un autre nom y entre à sa place, pour en ressortir aussi, au bout d'un an ou deux au plus tard, car cet amour des Anglais pour *ce petit changement,* ne leur permet souvent pas d'attendre si longtemps avant de l'opérer sous le premier frivole prétexte qui *se présente.*

J'ai reçu une excellente lettre de M^r^. * il me conseille de fixer bientôt le temps de mon départ d'ici, il sera nécessaire, dit-il, que je sois à Londres quelque temps pour la réussite de mes recherches. J'ai donc positivement fixé mon départ au 26 février prochain et j'en ai averti la dame de la maison par un billet de quatre lignes auquel elle a répondu par une épître de deux pages, dans laquelle elle tâche de faire paraître son procédé envers moi sous le meilleur jour possible.

Dans six semaines donc, je ne serai plus ici, tous mes liens actuels seront de nouveau rompus ; je ne verrai plus jamais, tous ces petits enfants que j'aime et qui, il y a une heure, étaient tous sur mes genoux à me demander de leur raconter de jolies histoires.

Je serai donc dans peu, au milieu de cette immense métropole et dans quelque obscur réduit, que je paierai du produit des larmes de la gouvernante, mais n'importe, la gouvernante, du moins, pendant cet espace de temps cessera de l'être, et, déchargée de ce pesant titre, elle

relèvera la tête avec gaîté peut-être, quoiqu'au sein de la pauvreté ; le sourire de la douce liberté percera jusque dans son réduit, et lui dira d'un ton joyeux, si tu es pauvre maintenant, songe aussi que tu es libre, les pesantes chaînes de la dépendance sont tombées de tes mains, tu n'es plus gouvernante! ici, je viendrai te visiter chaque jour ; avec toi je lirai, je dessinerai, je me promènerai et nous serons heureuses ensemble.

J'ai reçu aujourd'hui une bonne lettre de Mr. ** laquelle, comme toutes ses lettres, traite de la religion. . .

. . . . . .

. . . . . .

Mon pauvre journal, tu te plains d'avoir été négligé ces deux soirs, mais il le fallait, j'avais des lettres à écrire, d'ailleurs que puis-je dire de mes journées ici, sinon que j'unis par le travail ou la peine, les heures aux heures, les jours aux jours, et cela forme à la fin, une année.

J'ai été occupée toute cette soirée à brûler de vieilles lettres ; chaque fois que je change de gîte, c'est mon occupation, et je ne sais comment il arrive que j'en ai toujours une si grande quantité, car j'en écris bien peu moi-même. Que de réflexions une telle occupation fait naître ; comme elle nous reporte en arrière, sur ces événemens, sur ces détails de la vie passés pour toujours ; sur ces années qui, une fois se présentaient à nos yeux dans l'immensité de l'avenir, et qui se trouvent maintenant dans l'immensité du passé. Quelle est la différence pour l'être qui contemple ces deux points ? L'expérience ! . . . les illu-

sions détruites! . . . . En parcourant ces lettres, j'en trouvai plusieurs, d'une personne qui me témoignait beaucoup d'amitié, je la croyais alors sincère, je lisais et relisais ses lettres avec bonheur; le temps m'a désabusée, l'illusion est détruite, l'expérience m'a prouvé sa légéreté. Oubliée, délaissée par cette amie que je croyais si zélée, si sincère, et retrouvant dans ses lettres l'expression d'une ardente amitié, maintenant déjà passée, glacée par le tems, j'ai répété tristement; quelle est la différence pour l'être qui contemple ces deux points de l'avenir et du passé? L'expérience; les illusions détruites.

Aujourd'hui dimanche 31 Janvier, le tems a été magnifique, mais si froid que la neige qui depuis près d'un mois couvre la terre, était ce matin si dure, si gelée que je me suis promenée dans les prairies comme sur un pavé de marbre blanc. Les personnes les plus âgées dans ce pays, disent qu'elles ne se souviennent pas d'un hiver si rigoureux.

Nous eûmes un assez bon sermon ce matin, cependant quel serait mon bonheur d'en avoir un ce soir à lire, mais comme je l'ai dit, la bibliothèque ici ne sert plus que pour l'ornement, il est défendu d'en prendre les livres, qui ne servent qu'à cacher les parois d'une chambre, voilà son utilité: quelle utilité!

Tous mes jeunes gens, les dames G. et moi, avons été ce matin, faire une longue promenade à un village à quelques milles d'ici, et comme nous ne pouvions revenir pour notre diner de deux heures, nous fûmes invités à diner

tous ensemble à B.; mais la dame du manoir, voulant sans doute me faire acheter l'honneur de sa compagnie; me le fit payer par quelques paroles rudes que je dédaignai, et je lui répondis poliment sans avoir l'air d'avoir compris sa grossièreté. . . . . M'étant retirée un moment après le dîner, pour me reposer un peu seule au coin de mon feu, l'ainée des filles m'y suivit bientôt, pour me demander de la faire lire en espagnol, ce que je ne pus refuser malgré l'extrême fatigue de notre longue course. Heureusement elle vient de me quitter, me voilà tranquille pour un peu de tems, je ne redescendrai au salon qu'à l'heure du thé: peut-être alors, recevrai-je quelqu'autre impolitesse de la maîtresse de ce salon, mais je la quitte, elle; son salon, ses poussins, sa masure à la fin de ce mois, ainsi, que m'importe maintenant ses rudesses non méritées? elles ne me font plus verser de larmes.

Ce soir, je suis contente de ma soirée, j'ai fini le Julius Cæsar de Shakspeare, après quoi, j'ai lu le dernier acte du Filippo, d'Alfieri. Quel contraste entre ces deux langues: entre ces deux lectures, faites ainsi l'une après l'autre. Quelle différence de style, de sujet; mais, que de beautés dans ces deux pièces! Il y a certainement dans Shakspeare, des expressions basses et grossières qu'on ne trouve pas dans le style élégant et noble d'Alfieri, mais le poëte Anglais, écrivit environ deux siècles, avant l'italien [1], et cette distance de deux cents ans ne fait-elle

[1] La plus ancienne date qu'on ait trouvée des pièces de Shakspeare, est Romeo et Juliette en 1597; et la première tragédie d'Alfieri fut, Filippo, pubiée en 1776.

pas toute la différence? car en considérant les tems, le poëte Anglais est bien supérieur à l'autre.

Comme hier; j'ai passé ma soirée à lire Shakspeare et Alfieri; comme hier; j'aurais été heureuse, si les sifflements affreux d'un vent glacial, ne m'eussent avertie des souffrances de l'indigent, par un temps si âpre, si terrible; le gel continue à un tel degré qu'on frissonne de froid, même, près d'un bon feu. Que fait donc le pauvre dans sa chaumière glacée, presque sans feu, sans nourriture, sans habits? Ô Dieu! aie pitié de l'indigent, et donne au riche un cœur compâtissant et disposé à secourir la misère de son semblable!

Heureusement le temps s'adoucit, les pauvres souffriront moins. J'ai continué ce soir avec bonheur mes lectures des jours précédents : quel homme étonnant que ce Shakspeare! quelle profonde connaissance du cœur humain! avec quelle vérité frappante, tous ses caractères sont dépeints! La composition et le style de ses pièces ont un caractère tout particulier à cet auteur; on ne les trouve pas chez les anciens, qu'il ne connaissait pas, ni chez les modernes, qu'il a surpassés en plusieurs points. Il y a, il est vrai, beaucoup de haut et de bas dans ce style; beaucoup d'expressions grossières et peu délicates, mais ces défauts appartiennent en grande partie au siècle où il vécut, tandis que son génie surprenant, est de tous les siècles.

Nous avons eu aujourd'hui un pauvre sermon, si je puis

m'exprimer ainsi ; certainement tout ce qui se dit dans un sermon doit être bon, mais lorsque ce bon, est débité sans éloquence, sans ardeur, avec des expressions sans noblesse, il languit, il ne parvient pas à l'âme : il serait donc bien essentiel, pour le jeune homme qui a la témérité de croire à la légère, posséder les talens requis pour un ministère si important, il serait nécessaire, dis-je, qu'il considérât premièrement bien, tous ses devoirs, et ensuite les talents qu'exige un tel poste, pour le bien remplir dans toute son étendue ; car il ne suffit pas, pour cela d'être bon chrétien, il faut encore posséder l'art de faire des chrétiens, je veux dire l'art de trouver la route du cœur, pour le pénétrer des beautés de la religion, non par des paroles et par des comparaisons triviales et languissantes, mais par un langage simple, noble et vrai comme celui de cette religion, dont ils se sont fait (trop souvent sans réflexion, ou par calcul mondain) les ministres.

Les prières, dans l'eglise anglaise sont bien belles, mais, il me semble, un peu trop longues; il est difficile pour nous autres, frivoles et misérables mortels, de prier Dieu avec une attention soutenue pendant une heure ; et cependant, nous savons que la prière sans attention n'est d'aucune efficace. O Dieu ! donne-nous donc l'esprit de prière, afin que nous t'adorions en esprit et en vérité, et que nous ne soyions pas de ceux, dont tu dis : « Ce peuple m'honore de ses lèvres, mais son cœur est bien éloigné de moi. »

Le dégel a été si fort et si prompt aujourd'hui, que ce tapis blanc qui couvrait la campagne depuis six semaines, a disparu presque tout-à-fait, et comme par magie. En revoyant la verdure de la terre, il m'a semblé revoir un ami, dont l'absence commençait à m'être pénible; le temps a été superbe : c'était un jour de printemps, le ciel était d'azur, le soleil brillait dans tout son éclat ; les troupeaux bondissaient dans la prairie, heureux de retrouver cette herbe, que, depuis long-temps, ils cherchaient en vain sous la neige. Pauvres animaux! ils languissaient, ils périssaient de froid et de faim dans ces prairies glacées, mais l'Eternel, dans sa bonté a étendu la main, et les frimats ont cessé. La nourriture des troupeaux s'est montrée de nouveau ; le soleil est venu réchauffer leurs membres glacés, engourdis, et les voilà heureux! Et l'homme aussi devrait l'être ; ce même soleil n'a-t-il pas pénétré de même, dans la hutte du pauvre, dans la cabane du berger? n'a-t-il pas réchauffé aussi, ses membres glacés? et cependant, l'homme, toujours mécontent de son sort, toujours ingrat, ne fait pas attention aux merveilles de la Providence; il n'aperçoit pas son ineffable bonté, et, peut-être même ; peut-être, qu'en en recevant un bienfait, il oublie de l'en remercier. O Dieu, donne-nous un cœur plus reconnaissant et rends-nous dignes des merveilles incompréhensibles de cette belle nature que tu as créée pour nous rendre heureux!

Les dames G. partent demain ; j'en suis bien fâchée; j'aurais bien voulu les voir ici, jusqu'à ce que je parte moi-même ; elles sont si bonnes, si amicales envers moi, que

leur absence me coûtera une larme; elles m'ont donné aujourd'hui en souvenir, de charmants dessins qu'elles ont faits elles-mêmes, et qui me seront bien précieux; mais ils n'étaient pas nécessaires, pour me rappeler l'amitié, les attentions, de ces deux aimables personnes. L'image d'un ami se grave dans le cœur.

Le 14 Fév. 1830. « Thou knowest not what a day may bring forth. » Hier au soir, le chef et sa famille formaient des plans de bals, de plaisirs, de dîners pour la semaine prochaine; la maison devait être pleine de gais visiteurs. . . . . Ce soir, ... Quel changement! Cette même maison est remplie, non de gais visiteurs, mais de marchands de deuil, de leurs étoffes noires, et de mercenaires employés à l'office des ensevelissements. Une lettre a produit cette révolution; elle annonçait la mort de la mère du chef (de la maîtresse de cette terre, avant que son fils en fût possesseur), et la semaine prochaine, au lieu des bals, des fêtes projetées, des joyeux convives qui devaient venir de toutes parts; on verra arriver à pas lents et mesurés, le char mortuaire de la précédente maîtresse du logis; sa dépouille mortelle sera déposée dans la chapelle; à côté de celle de son époux, on refermera alors la trappe de la voûte sépulcrale, et, Dimanche prochain, nous serons tous assis au-dessus de cette même voûte, qui renfermera les restes glacés de cette femme qui, il y a huit jours, était pleine de vie et de santé; elle était âgée, il est vrai, mais une constitution robuste lui faisait espérer encore de longs jours. Lorsque je la vis, il y a peu de mois, elle faisait des projets pour cet hiver; elle

achetait des ornements, des bijoux pour parer encore, (ou plutôt déparer) ses bras vieillis par les ans: et la voilà dans la tombe; le ver va en faire sa pâture. « O vanité des vanités, tout est vanité! »

Voilà plusieurs jours que je suis constamment occupée à aider mes élèves à faire leurs vêtements de deuil. L'ensevelissement sera demain à onze heures; le char mortuaire doit arriver de Londres à cette heure là. Voilà donc maintenant ce corps sur la route de son ancienne demeure; il s'arrêtera probablement aux mêmes lieux que jadis, et lorsque, plein de vie, il quittait la capitale, fatigué de ses plaisirs, pour aller jouir d'un air plus pur et d'un nouveau genre de récréations. Mais quelle différence entre le voyage d'autrefois et celui de ce soir; dans le premier, ce corps animé, actif, traversait cette route entouré de l'attirail du luxe, de la vanité; il ordonnait sur son passage et se faisait servir avec empressement et respect. Ce soir; ce même corps, passe sur la même route, par les mêmes lieux, mais quelle différence! L'Eternel a retiré son souffle de cette enveloppe mortelle, la mort l'a saisie et se rit de sa vanité passée; on ne lui obéit plus; on ne s'humilie plus en la présence de son luxe. Ce corps n'est plus dans un riche équipage, entouré de valets prêts à baiser la poussière au moindre signe de sa main. Le voilà, ce même corps, maintenant dans un char recouvert de noir, accompagné de deux ou trois mercenaires qui, probablement déposeront ce char dans quelque remise d'auberge, pendant qu'ils se reposeront eux-mêmes cette nuit; après quoi ils remettront les chevaux à la caisse

noire ; le corps recommencera sa route, d'après l'ordre des mercenaires, et demain, ... demain son voyage sera achevé; achevé pour toujours sur cette terre. . . . . O vanité des vanités! »

Le char mortuaire est arrivé ! et, à travers la fente d'un volet d'où nous ne pouvions être aperçues, nous le vîmes entrer dans la cour; il s'arrêta un instant sur le seuil de la porte; les domestiques et quelques villageois se rangèrent derrière, puis, il reprit sa route et se dirigea vers le cimetière, qui n'est qu'à quelques pas de notre demeure; deux larmes voilèrent alors ma paupière ; je ne vis plus le convoi. Je me jetai à genoux pour prier et méditer quelques instans sur le néant des vanités humaines ; puis, m'adressant à l'une de mes élèves qui était près de moi : E., lui dis-je, un tel spectacle doit apprendre à mourir ; ce n'est point par curiosité que je vous ai permis de le contempler, mais, parce que la mort est une leçon utile pour la jeunesse, qui, ordinairement compte si fort, sur sa vigueur et sur les longues années de vie qui sont encore devant elle qu'elle oublie, que ces années passeront comme l'herbe d'un champ. La jeune fille versa d'abondantes larmes, ainsi que moi, en voyant pour la dernière fois ce lugubre cercueil de la pauvre grand' mère ; nous quittâmes alors notre retraite obscure ; et, rentrée dans ma chambre, je lus haut, une prière touchante sur la mort, à laquelle mon élève parut faire la plus grande attention : cette jeune fille est moins légère que le reste de sa famille.

Aujourd'hui dimanche, toute la famille, en grand deuil,

s'est rendue à l'église ; aujourd'hui donc, pour la première fois, ils se sont assis au-dessus de leur parente, ensevelie hier (je dis au-dessus, parce que, comme je l'ai dit plus haut, notre banc est précisement au-dessus de la voûte sépulcrale). Que de réflexions cela aurait dû leur inspirer! Quant à moi, je ne suis point allée à l'église, par égard pour eux; partant la semaine prochaine, ils ne voulurent pas faire la dépense d'un deuil pour moi, et il ne m'a pas paru convenable de me présenter en vêtemens de couleur au milieu d'une famille dans le plus profond appareil du deuil ; je ne sais pourquoi, cette circonstance, quoique légère en apparence, m'a blessée au cœur ; elle m'a fait sentir que je suis déjà tout à fait étrangère à cette famille. Etant la seule maintenant hors de deuil dans la maison, je n'ose me montrer nulle part, pendant le temps que j'ai encore à y passer; je n'oserai pas même, à cause de cela, aller faire mes adieux aux deux familles que je connais dans le voisinage.

Vendredi prochain, je pars; j'ai reçu ce matin l'adresse de mon logement à Londres. Soucis, inquiétudes, fatigues de tout genre, vous allez donc m'entourer, me presser de nouveau, mais l'Eternel sera ma force et mon bouclier ; avec un tel appui, qu'ai-je à redouter?

Faut-il donc que j'éprouve jusqu'au dernier instant la dûreté, le manque de délicatesse d'une femme qui se croit tout permis à mon égard, parce qu'elle est riche et que je suis encore (pas pour long-temps, heureusement) sous sa dépendance? La cruelle femme, elle a voulu se donner le dernier plaisir de me blesser sur le point qui m'a toujours été le plus pénible dans cette carrière de malheur ; je veux

dire ce misérable métal, avec lequel on croit récompenser amplement une gouvernante, de toutes ses années de soins, de privations, de larmes et de peines pour instruire des enfans gâtés, légers, pénibles et souvent incorrigibles ou intraitables! Ce matin, la mère de mes élèves vint me dire froidement que je devais lui faire un billet ou un reçu bien clair qui prouvât que mon salaire (c'est le mot qu'elle employa) m'avait été payé jusqu'au jour de mon départ. Ce procédé, affreux à mes yeux et sans la moindre délicatesse, blessa si profondément mon cœur, que pour toute réponse je fondis en larmes; mais lorsque je vis la cruelle femme, oser laisser échapper un sourire de dédain à ces larmes du malheur, j'essayai de les sécher et de lui faire reçu sur reçu, jusqu'à ce qu'elle en fût satisfaite; car je ne savais dans quels termes le faire : les familles où j'avais été auparavant ne m'avaient jamais demandé une telle chose. Heureusement, toutes les dames de maison; toutes les mères, ne sont pas de même; j'en connais, au contraire, qui ont été bonnes, amicales, chrétiennes envers leurs gouvernantes. Et si, dans la vie on ne rencontre que trop souvent des êtres insensibles, ingrats, vains de leurs misérables richesses; de tems en tems aussi l'on découvre un cœur bon, sensible, compatissant, qui est pour un infortuné ce que la source d'une eau rafraîchissante est, dans le désert pour le voyageur altéré. Eh bien! ce cœur sensible et bon, je le trouve aussi, au milieu de mes peines et de la cruelle ingratitude d'une famille où j'ai rempli non-seulement les devoirs de ma place, mais aussi ceux de l'amitié envers tous les enfans. Ce cœur bon et compatissant, je le trouve dans mes bons amis **, à qui je fis hier ma visite

d'adieux, et qui furent pour moi aussi bons, aussi aimables qu'ils l'ont toujours été. Ils m'ont promis de tout arranger confortablement pour mon départ ; c'est chez eux que je dînerai demain pour la dernière fois, et ce sont eux qui, après demain matin, m'accompagneront à la voiture publique et me recommanderont au voiturier. Dieu les bénisse et les récompense de leur amitié envers l'étrangère, qui semble marcher de peine en peine et de malheur en malheur. Demain soir, je serai chez cette bonne amie ; après-demain soir, dans mon petit logement à Londres, où chaque soir, jusqu'à la fin de l'année, je continuerai à écrire quelques pensées, pour compléter le Journal d'un an, d'une gouvernante en Angleterre ; et un Journal d'un an, s'il est fidèle et vrai comme celui-ci, suffit pour donner une idée de toute la vie d'une gouvernante : chaque année lui apporte à peu près la même monotonie, les mêmes peines, le même isolement, mais de nouvelles larmes, souvent, à la vue de ce temps, qui ne lui laisse en passant que des soucis et des cheveux blancs, et ne lui donne d'autre espoir de repos que la misère et la tombe.

Londres, le 28 février 1850 :

Me voici arrivée à mon petit logement à Londres ; j'y suis mieux que je ne comptais. Mon voyage a été assez heureux. J'arrivai ici avant-hier 26, à neuf heures du soir ; je fus poliment accueillie par la maîtresse du logement, qui me paraît une bonne femme. Ce soir, je reprends ce journal, non plus, devant mon grand secrétaire, au coin de mon feu à ** ; mais devant mon petit secrétaire et dans ma petite chambre sans feu, à Londres : une fourrure me ga-

rantit du froid. J'entends sous ma fenêtre les cris des polissons des rues ; mais je vois aussi un petit coin de ce ciel, notre vraie patrie et notre lieu de repos après les fatigues de la terre.

Hier matin, j'allai à la chapelle suisse, où M. ** nous fit un sermon sur la Mort et sur les Vanités de la vie. Quelques instans après que je fus rentrée, je reçus la visite de cet excellent homme qui venait me communiquer une lettre qu'il avait reçue, et dans laquelle on lui demandait une gouvernante. Quoique, d'après les apparences de cette lettre, il doive y avoir bien des difficultés et des dégoûts à essuyer, dans la famille qu'il me propose ; je n'ai pas voulu refuser l'offre qui m'était faite ; d'autant plus que M. * me conseille de ne pas négliger cette occasion, (assez peu sûre d'ailleurs, parce que la dame qui écrit, paraît si minutieuse dans ses exigences sur la personne qu'elle demande, que je ne sais trop ce qu'elle entend. Elle ne la veut ni jeune, ni jolie, ni délicate de santé ; mais robuste, gaie, instruite sur tous les points, parfaitement dame dans ses manières, sans en avoir les prétentions ; car elle avertit qu'elle ne devra pas se formaliser de n'être jamais invitée à passer la soirée au salon, où elle ne doit jamais paraître ; mais rester toujours dans la chambre d'étude ou dans sa chambre à coucher, etc., etc.

Demain, je dois écrire à cette dame pour lui donner des détails, sur moi-même et sur ce que je puis enseigner. Oh ! quelle pénible lettre ! Chaque fois que cette sorte de correspondance se renouvelle, mes larmes coulent malgré moi. Pourquoi ces larmes, en apprenant une bonne nou-

velle? dira-t-on. — Pourquoi?... je n'en sais rien; tout ce que je puis dire, c'est que, toutes les bonnes nouvelles de ce genre que j'ai reçues les ont fait couler. Les bonnes nouvelles d'une gouvernante sont différentes de celles des autres personnes; elles font verser des larmes.

Maintenant, je quitte ceci; plus de réflexions pour ce soir; il est presque nuit; mes doigts sont engourdis de froid; ainsi je vais descendre chez mes hôtes pour me réchauffer et y prendre mon thé près de leur feu.

Je fis hier une longue promenade dans mon vieux Londres, que je retrouvai comme je l'avais laissé il y a deux ans. La même boue, la même fumée, la même activité, la même indifférence sur les visages des passans; les mêmes, ou de nouveaux lourdeaux, qui vous heurtent et vous poussent comme jadis. Des fats, qui font tomber sur vous en passant, un regard de satisfaction d'eux-mêmes, et de mépris pour vous. Des coquettes de boutiques, qui se pavanent sur les trottoirs, s'imaginant être prises pour des dames, parce qu'elles affublent leur tête de lourds chapeaux surchargés de rubans, sans goût et mis ridiculement de travers, pour singer les modes françaises. Des crocheteurs toujours prêts à vous renverser avec leurs fardeaux, si vous ne vous retirez bien vite pour leur faire place. Des équipages qui vont vous écraser, si vous ne reculez devant la brillante livrée du cocher (que j'appelle des colliers de chiens, qui servent à faire connaître à qui l'animal appartient). Des laquais impudens, qui, fiers de leur livrée ou plutôt de leur collier, surtout s'il est doré, marchent avec insolence au milieu des trottoirs et semblent prêts à vous

dire quelque injure, si vous ne vous retirez bien vite contre le mur ou dans la boue et ne laissez assez d'espace à leurs pattes dorées, pour s'agiter comme les rames d'un bateau. De malheureuses femmes, dont les traits hardis et vulgaires annoncent la bassesse de leur condition, tandis que le luxe qui les couvre annonce leur dépravation ; d'autres, honnêtes peut-être, mais, dont la sotte vanité les poussant à étaler un luxe au-dessus de leur classe ou de leurs moyens, s'affublent de quelque riche étoffe sale, tachée, dont une garniture de boue est l'ornement ; dans ce dégoûtant appareil de l'orgueil, elles marchent hardiment, tête levée, retroussant par élégance ce vêtement souillé de boue et laissant apercevoir une jupe pire encore ; des bas dont on ne peut plus distinguer la couleur grise, noire ou blanche finissent le brillant ajustement de l'élégante qui se donne les airs de vous pousser en passant, pour aller plus à l'aise. D'un autre côté, des charrettes, des caisses, des polissons, encombrent votre passage. Plus loin, des groupes de la plus sale populace entourant un boxeur, un homme ivre, un jongleur, un chanteur, etc., vous forcent de nouveau à vous détourner de votre route pour les éviter, et à enfiler une autre rue, où vous serez arrêté encore par d'autres obstacles.—Voilà Londres d'autrefois, d'aujourd'hui, et probablement de tous les tems, jusqu'à ce que, toute cette activité actuelle, ce luxe, cette grandeur, cette puissance, tombent à leur tour et qu'il n'en reste plus que la poussière ; alors, le voyageur des générations futures, viendra s'asseoir sur ses ruines et dira, comme le voyageur d'hier sur les ruines d'Athènes; de Sparte; de Carthage : Ici était autrefois Londres.

Quoi, mon pauvre journal, même dans mon réduit, je te néglige ! voilà quatre jours que je n'ai pas causé avec toi, pourquoi cela ? diras-tu, tu n'as rien à faire? -- rien à faire? tu te trompes en vérité ; mais le fait est, que je ne puis rien faire ; les heures des repas sont si irrégulières ici, que je meurs de froid en les attendant, dans ma petite chambre sans feu : la rue ou je demeure est d'ailleurs si étroite, si sombre, l'air y est si pesant, qu'il m'opresse, ainsi je suis obligée de me promener une partie du jour dans le carré voisin, pour ma santé, ce bien le plus précieux de l'indigent, comme du riche; et le soir, souvent je reste en bas avec les maîtres du logement, pour me réchauffer à leur feu et pour m'épargner la dépense d'une lumière, lorsque je n'ai rien de pressé à faire. Voilà pourquoi, depuis quatre soirs, mon pauvre journal, je ne t'ai pas communiqué une seule pensée, et dans cet instant, je prends la plume pour te raconter à la hâte les détails de ces quatre jours. D'abord, j'ai reçu une réponse de la minutieuse dame dont j'ai parlé plus haut ; il parait que l'affaire s'arrangera; je viens de lui écrire encore sur quelques petits détails et j'attends sa réponse.

Avant hier je reçus un billet de M^r^. ** qui me mandait, qu'au cas que j'eusse envie d'aller le lendemain à son église il m'envoyait un mot inclus pour une D^lle^. ** qui demeure dans mon voisinage et qui devait y aller ; je me rendis de suite chez elle avec mon billet, elle n'était pas à la maison, ainsi je le laissai avec mon nom ; peu d'instants après, elle vint elle-même chez moi, accompagnée d'un Monsieur que je supposai être son frère ou quelque parent, et ils me

dirent qu'ils viendraient me prendre le lendemain à dix heures, ce qu'ils firent ; nous nous acheminâmes donc par un temps superbe, mais bien froid, et arrivâmes à temps, après 3 milles de marche. M^r. ** nous fit un excellent sermon sur ce texte, pris dans la Genèse. « Et l'Eternel dit à Moïse, Je suis celui qui suis. » Il développa avec éloquence la solemnité de ces paroles ; il nous prouva la puissance, la grandeur, l'infinie majesté de cet Etre si parfait, si grand, si puissant, si incompréhensible pour les misérables mortels ; il nous montra ensuite notre indignité, notre néant, notre fol orgueil, notre culte léger envers ce grand Etre si bon, si miséricordieux, si patient ; que nous profanons sans cesse par notre indignité, et dont nous lasserons enfin la patience et la longue attente, si nous ne commençons une nouvelle vie, si nous ne lui disons chaque jour, avec ferveur et sincérité : O Eternel mon Dieu, pardonne moi, aide moi à garder tes commandements ; je ne t'ai pas servi avec zèle, j'avais oublié que tu vois toutes mes pensées, que tu connais toutes mes coupables distractions, que tes yeux sont sans cesse ouverts sur ton indigne serviteur, que tu ne cesses cependant de combler de biens ; j'avais oublié toutes ces choses, ô Eternel, mon Dieu, ah pardonne ! pardonne ; je veux me corriger : mais, misérable et faible que je suis, je ne le puis sans ton secours, aide moi donc, ô Dieu, par l'efficace du sacrifice de mon divin Sauveur, aide moi à t'adorer dignement. — Voilà quelques mots du sermon d'hier, qui me fit du bien. — Je revins gaie et calme à mon réduit et en me quittant, M^lle. ** m'invita avec instances à aller le même soir prendre le thé dans le sien ; je dis dans le sien,

parce que la pauvrette est, comme moi, dans ce moment, ce que j'appelle sur le pavé, et mangeant le fruit de ses larmes passées, en attendant qu'elle retrouve une place de gouvernante, qui lui en fasse verser de nouvelles et lui procure ainsi du pain ; hélas ! sa chance est plus mauvaise encore que la mienne, ne sachant ni l'italien, ni le dessin, elle a beaucoup de peine à se placer ; voilà plusieurs mois que la malheureuse vit à ses propres frais, dans un misérable nid, faisant tout son manger elle-même comme elle peut, n'ayant pas le moyen même, d'être comme moi, qui suis logée et nourrie pour ma guinée par semaine ; blanchissage, feu, lumière, nettoyage de souliers, tout se paie à part, ce qui revient bien cher ; aussi cette pauvre compatriote me nomme riche de pouvoir dans ce moment faire cela, mais hélas ! si je suis comme elle, plusieurs mois sans réussir, je finirai comme elle, par me nicher dans quelque trou enfumé, et par m'y nourrir comme les lapins, de quelques racines ou de quelques laitues que je grignoterai, et mes yeux, peut-être, à force de pleurer, prendront aussi la teinte rougeâtre de ceux des lapins !

Hier lundi, le temps était si beau que j'en profitai pour faire une longue promenade ; je dirigeai ma course du côté de G. P. pour revoir en passant, une maison où j'ai été deux ans, sous le titre de gouvernante et où, par conséquent, j'ai souffert ; mais l'on s'attache même, au lieu où l'on a connu la peine, et lorsque le temps est écoulé, on aime a y jeter un coup d'œil en repassant ; Je regardai donc ce n°. ; la maison paraissait habitée par ses anciens maîtres ; je reconnus les mêmes draperies aux croisées du

salon, les fenêtres des chambres à coucher étaient ouvertes comme autrefois ; comme autrefois, la porte d'entrée était peinte en brun, et le n°. de couleur jaune comme jadis ; un soupir m'échappa en approchant de la porte; mais je ne m'arrêtais plus, comme autrefois à cette porte, qu'y aurais-je fait? j'y étais oubliée; je m'éloignai donc, et un second soupir se fit passage; le premier avait été causé par le souvenir des peines qui m'avaient accablée là; l'oubli, fut la cause du second. Je continuai ma route et allai frapper à la porte d'une dame, parente de cette même famille de G. P. et que j'avais connue et aimée lorsque je demeurais là. Un domestique en grand deuil vint m'ouvrir, je demandai si Mrs. E. était à la maison? Oui Mme répondit-il, mais elle est à table, elle dîne de bonne heure maintenant, dois-je aller l'avertir? non, répondis-je, je ne veux pas la déranger, je donnai alors ma carte et je partis. Surprise de ce deuil du domestique, je méditai tristement, chemin faisant, là dessus. Quoi ! me dis-je, en frissonnant à cette idée; serait-ce le chef de cette jeune famille qui ne serait plus? Serait-ce le père de ces cinq petits garçons si charmans et si gais? Serait-ce enfin ce digne et estimable Mr. E. que j'ai connu; toujours si bon, si aimable, cet homme, aussi distingué par les qualités du cœur, que par une pensée profonde et réfléchie? Mais non je ne veux pas penser à un si triste événement, non, ce n'est pas lui ! Non, tout ce deuil que je viens de voir n'est pas pour lui ! . . . Tout en faisant ces réflexions, je m'acheminai vers mon humble demeure où je me jetai sur mon lit, épuisée de fatigue, de sensations, de réflexions tristes et pénibles. J'appris que Mr. * était venu me voir

durant mon absence, et quelques instants après que je fus rentrée, il vint pour la seconde fois, cet excellent et respectable homme ; Dieu veuille lui rendre le bien qu'il me fait et me conserver long-temps un si digne appui, dans un pays étranger où, sans lui, sans son crédit, j'aurais plus souffert encore.

Hier au soir, j'allai passer la soirée chez Miss ***, jeune dame suisse très-estimable, qui est depuis bien des années gouvernante en Angleterre, où, contre l'ordinaire, elle a été très-heureuse ; elle est dans la même famille depuis des années ; elle n'a qu'une élève qu'elle aime ; elle est considérée et chérie de toute la famille. Nous passâmes une soirée très-agréable ensemble ; cependant j'appris là bien des détails pénibles au sujet de plusieurs Suisses que je ne connais pas, il est vrai, mais qui devaient m'intéresser comme compatriotes, comme étrangères : un trop grand nombre, hélas ! se perdent dans cet abîme immense, dans cette cité où le vice est encouragé, par la facilité qu'on trouve à s'y livrer. J'ai appris aussi que je dois me défier de la personne dont j'ai fait connaissance avant-hier, sur la recommandation d'un pasteur aussi sévère que respectable, et qui, sans doute, n'a aucune idée de la conduite imprudente de la personne qu'il a introduite auprès de moi comme une connaissance agréable. J'aurai de la peine à me défaire de cette connaissance d'un jour ; car les pauvres Suisses à Londres se collent les uns aux autres comme de la poix, aussitôt qu'ils se sont procurés les moyens de se connaître ; et, ceux ou celles qui ne se jettent pas ainsi à la tête du premier ou du dernier venu, passent aux yeux

de toute la masse pour orgueilleux, désagréables et indignes du nom suisse.

Aujourd'hui, ne me sentant point bien, je compte rester toute la journée ici, dans mon petit réduit, où je me suis donnée le luxe d'un petit feu (luxe qui me coûte six sous anglais, ou quatre batz Suisses, chaque fois que je me le permets); mais, ce charmant petit bonheur, comme tous les bonheurs de cette terre, ne doit-il pas avoir son épine? et les six sous, sont l'épine qui pique la bourse de la pauvre étrangère, mais qui du moins, ne perce pas son cœur; car je me sens dans ce moment fort heureuse près de ce délicieux petit feu, où je vais écrire plusieurs lettres nécessaires.

Comme j'avais promis à ma nouvelle connaissance de lui faire lire de l'italien, je n'ai pas voulu rompre avec elle par un manque de parole; ainsi, j'ai été ce matin chez elle pour cela; mais hélas! quelle triste découverte j'ai faite aussi, à ce sujet : cette pauvre demoiselle *** va s'engager à enseigner l'italien, et elle n'en sait pas trois mots; elle n'a pu ni lire ni traduire une demi-page de la plus simple historiette, la malheureuse! Quelle imprudence de venir ainsi gagner son pain dans un pays étranger, sans avoir au moins les talens nécessaires pour une si rude et si pénible tâche. Ah! l'infortunée! répétai-je en moi-même, en revenant de son réduit, bien plus misérable que le mien; quel spectacle dégoûtant de saleté et de misère j'ai vu là! j'en frissonne encore en y songeant...

En revenant de chez cette pauvre Suisse, j'en trouvai

une autre, arrivant d'Écosse, dans le même logement que moi ; ainsi que moi, elle paye sa guinée par semaine pour être logée et nourrie ; ainsi que moi, elle ne remporte d'autre récompense de ses soins envers ses élèves que la perte de sa santé et leur ingratitude. O Suisse ! ô imprudente patrie ! O vous, parens trop inconsidérés ! pourquoi livrer si légèrement vos enfans au malheur, en les envoyant ainsi sur le sol étranger, pour y souffrir tous les genres de maux, augmentés encore par la misère, qui les conduit souvent au vice, à la maladie, à la mort ? tandis que vous auriez pu leur procurer, dans le sein de leur patrie, le pain de la pauvreté, peut-être ; mais de la paix et de l'innocence. Vous ne songez donc pas, parens imprudens, que Dieu vous les a donnés à garder, ces enfans, que vous renvoyez ainsi ? vous oubliez que vous les exposez par là, à se perdre aussi, peut-être pour l'éternité ! Combien d'entre eux, hélas ! trop faibles ou trop ignorans, pour pouvoir supporter leur infortune avec courage, succombent sous le fardeau, et finissent par se laisser aller au vice, où ils sont entraînés par l'abandon et la misère, dans laquelle ils périssent. De tels exemples ne sont malheureusement que trop réels dans ce moment à Londres, et vous arracheraient des larmes, à vous, parens avides ou trop légers, qui avez ainsi livré vos enfans à leur perte ! Oui, vous pleureriez, si vous connaissiez leur sort ! Peut-être une fille que vous chérissiez dans son enfance, à qui vous avez dit un jour : « Ma fille, tu n'es plus enfant, tu es élevée, va en Angleterre, tâche d'y devenir riche, et reviens ensuite finir tes jours dans ta patrie. » La jeune fille, charmée d'une si brillante idée, d'un si bel avenir, met son manteau, si

je puis m'exprimer ainsi, et, sans une réflexion de plus, sort en riant de la maison paternelle où elle compte rentrer dans peu, chargée d'or comme on le lui a prédit : voilà son premier pas dans le malheur. Dès lors, elle avance si rapidement, qu'elle se trouve bientôt au bord du précipice, entourée de toutes les douleurs; elle lutte avec elles; l'honneur, le souvenir de la patrie retiennent son pied déjà glissant; mais bientôt la faiblesse, la misère, le désespoir l'entraînent; elle disparait, elle est engloutie dans l'abîme, elle est perdue pour toujours, et pour ce monde et pour le ciel !. . . . Quelle pensée ! elle cause un frisson involontaire !. . . . . Les parens mêmes, ignorent sans doute son sort; elle n'a pas osé leur avouer sa misère, son malheur, sa honte; mais les parens n'en répondront-ils pas un jour ?. . . . Dieu ne leur dira-il pas : « Qu'avez-vous fait des enfans que je vous avais confiés ?

J'ai été hier, passer la soirée chez Miss ***, avec ma nouvelle compatriote arrivée d'Écosse, qui est son amie intime. Notre soirée fut agréable; nous chantâmes toutes les vieilles romances suisses dont nous nous souvenions, ce qui nous rappela vivement la patrie et notre enfance !. .

Hélas ! mes soupçons sur la mort de M. E. n'étaient que trop fondés : j'ai renouvelé hier ma visite au N° . . . de G . . P . . ; le même domestique, en deuil, vint m'ouvrir; on m'introduisit au salon, où je trouvai M^me^ E. vêtue du deuil de veuve, si remarquable en Angleterre; ce qui me confirma l'affreuse vérité dont le soupçon seul avait voilé mes yeux de larmes. . . . . O terre ! où sont tes

charmes?. . . Tout est douleur ici-bas!. . . . . Le ciel! oh! oui, le calme du ciel est bien plus doux!. . . . . Pauvre chère amie, en me voyant elle fut bien émue ; elle s'avança, se jeta à mon cou, et nous restâmes ainsi quelques instans, incapables de parler; nous nous assîmes ensuite, et un torrent de pleurs soulagea nos cœurs. . . . . Il y a deux ans que je ne vous ai vue, me dit-elle enfin. Ah! quel changement depuis lors!. . . . Après qu'elle se fut un peu remise, elle me raconta les détails de la maladie et des derniers instans de ce digne ami. Je demandai à voir les enfans; elle les fit chercher. Cinq petits garçons tout habillés de noir entrèrent bientôt après; ils me reconnurent à l'instant, et se jetèrent tous à mon cou en me disant : Oh! nous ne vous avons point oubliée ; à présent, il ne faut plus vous en aller, il faut rester avec nous, toujours! A ces sincères témoignages d'amitié, mes yeux se remplirent de larmes. La mère, en me serrant la main, ajouta : Vous voyez comme ils vous regrettent ; c'était aussi un heureux tems, lorsque vous étiez près de nous!... Je la compris. Je lui montrai le ciel : il est là, lui dis-je ; il vous attend.... Là, on repose en paix, après toutes les douleurs de la terre. Mais, en attendant, ajoutai-je, prenez courage, conservez-vous, vivez pour tous ces charmans petits êtres qui nous entourent et qui n'ont plus d'autre soutien que vous. Ces chers petits nous regardaient d'un air étonné, et le plus jeune me dit, en me tendant ses petits bras : Pourquoi pleurez-vous toutes les deux? Je le serrai contre mon cœur, et je partis, avec promesse de revenir la semaine prochaine passer un jour avec eux.

Arrivée à mon gîte, je fus obligée de me jeter sur mon

grabat, épuisée de pénibles sensations ; je me sentais accablée de tristesse, lorsque je rappelais à ma pensée cet excellent homme, ce bon ami, ce père de famille, passé si subitement dans la fleur de son âge ! Coupé comme l'herbe d'un champ ! le matin, la faulx du moissonneur passe dessus, et le soir déjà, le lieu même où elle fleurissait ne peut la reconnaître.

Voilà encore trois jours écoulés, sans que j'aie pu trouver un instant pour jeter, selon ma coutume, quelques réflexions sur ce papier. Que s'est-il passé durant ces trois jours ? me dis-je à moi-même. Qu'ai-je à faire ici dans mon réduit, où, tout mon tems m'appartient, puisque je paie les heures qui passent sur ma tête, au lieu d'être payée pour elles ? Quels évènemens ou quelles bagatelles ont pu donc absorber si entièrement ces heures, que je n'aie pas même pu ajouter un mot, le soir dans ce dépositaire de mes pensées ? — Quels évènemens ? ou plutôt quelles bagatelles ? — des peines. Et, j'ai eu la faiblesse de verser pour cela tant de larmes !.... Oh ! qu'il est difficile de conserver le calme de la pensée, lorsqu'elle est sans cesse agitée, abattue par l'orage. — J'avais à peu près fini de m'arranger avec une dame, et nous n'avions plus qu'à fixer le tems de me rendre chez elle ; mais M^rs^ **, qui, à ce que j'apprends, me poursuit pour me nuire, même après que je l'ai quittée, a écrit à la dame avec qui j'étais en arrangement, ce qui a rompu cette affaire. Je n'ai pas voulu essayer de me justifier ; car, lors même que ma lettre détruirait les fausses préventions qu'on a contre moi, il resterait sans doute une sorte de méfiance qui rendrait ma position, dans

cette nouvelle famille, plus pénible et plus difficile.

Ce trait d'ingratitude, d'une famille dont j'ai fait partie pendant deux ans, m'a blessée jusqu'au fond de l'âme : j'en fus si fortement saisie, qu'à l'instant où je reçus cette nouvelle (il y a deux jours ; c'était le 31 mars) ; la griffe de la douleur sembla serrer mon cœur et l'oppresser pour tâcher d'en triompher; mais, je me jetai à genoux, je demandai à Dieu la force de la vaincre, cette pesante douleur, et ma prière fut exaucée. Je me sentis plus calme ; je regardai le ciel, et mes larmes cessèrent. Je jetai ensuite un regard autour de mon obscur réduit et je souris. Ne suis-je pas heureuse d'y voir un coin du ciel?

Voilà deux jours que je ne cesse de courir dans Londres avec ma compagne de misère, cette jeune Suisse venue d'Ecosse, et qui, comme moi, cherche une place de gouvernante. C'est dans ce but que je la traîne d'adresse en adresse qu'on lui indique ; mais tout cela est en vain : ou la dame ne peut pas nous recevoir, et le domestique nous ferme alors la porte au nez ; ou, si l'on nous reçoit, après avoir froidement écouté l'éloge que je fais de ma compagne, assurant (comme font les servantes) qu'elle sait tout faire ; on demande quel *salaire* elle désire, et la malheureuse, qui croit l'affaire en bon train, en demande un assez beau ; alors, d'un ton d'indifférence et de dédain, on nous dit qu'on n'en veut pas donner la moitié ; que les enfans étant jeunes, on n'a pas besoin d'une gouvernante *si chère* ; qu'une à meilleur marché fera aussi bien : là-dessus nous partons; la dame nous salue d'un coup de tête dédaigneux, sans bouger de son sofa et sans se donner la

peine d'étendre un peu le bras pour atteindre à sa sonnette, afin que le domestique, selon la coutume, ouvre la porte pour sortir ; car cette coutume est pour les visiteurs, non, pour les pauvres gouvernantes. Nous dégringolons donc alors, ces riches escaliers ; nous nous ouvrons nous-mêmes la porte-cochère, et nous voilà de nouveau dans la rue, libres comme l'oiseau des airs, mais plus pauvres et sans nid.

Il fait si froid et si humide ce matin, que je ne veux pas sortir et que j'ai ordonné un petit feu dans ma petite chambre, pour réchauffer les membres glacés de sa pauvre maitresse.

Ma pâle compagne entra, il y a quelques instans, dans ma chambre, pour me dire qu'elle venait de chez Miss ***, et que, si j'y consentais, elles avaient décidé que nous irions demain ensemble, (mais chacune pour notre argent) au Théâtre français, entendre le fameux Potier : je ris beaucoup de cet arrangement. Mais, lui dis-je, n'y a-t-il pas de l'extravagance, de la folie! que de pauvres gouvernantes aillent ainsi vider leur misérable bourse au théâtre? —Non, répliqua-t-elle. C'est Potier qui joue, et, l'on n'entend pas Potier tous les jours ; d'ailleurs, il nous fera rire et cela nous fera du bien.— Soit ; j'y consens, allons donc demain entendre Potier.

Voilà qui est arrangé : demain soir, trois petites Suisses dont deux sont maintenant sur le pavé, (c'est-à-dire mangeant le fruit de leurs larmes passées) s'achemineront seulettes vers le théâtre ; le soir en revenant, elles prendront

un fiacre, ne pouvant pas retourner ainsi seules et sans cavalier au milieu de la nuit. Sans cavalier? dira-t-on peut-être; mais, ne pourraient-elles pas trouver quelqu'un de leurs compatriotes, charmé de les accompagner? Oui, elles en pourraient trouver, et même plusieurs, dans une position aussi brillante à Londres qu'elles-mêmes, c'est-à-dire, ayant toujours trois dames d'honneur attachées à leurs pas, la Faim, la Soif et la Misère. Pour obtenir donc l'honneur d'être conduites par de tels Sigisbés, il faudrait aussi avoir l'honneur de leur offrir sa bourse, ce qui rendrait plus ridicule encore, cette partie déjà assez sotte et assez extravagante par elle-même; ainsi, adieu, messieurs les suisses sans argent, nous n'avons nul besoin de votre compagnie; nous nous tirerons d'affaire par nous-mêmes, et nous saurons bien jouir sans cavalier, des talens de Potier!

Nous allâmes en effet hier au soir au théâtre, où j'eus du plaisir, presque pour la valeur de mes quatre schillings. Il y avait si long-temps que je n'avais entendu parler un français pur, que le langage seul, fut pour moi une vraie jouissance. On joua trois pièces: les *Souvenirs de l'Enfance*, le *Malade imaginaire* et les *Inconvéniens de la diligence*. La première pièce me déplut; mais les deux dernières nous firent rire jusqu'aux larmes; ainsi notre but fut rempli.

Un rhume affreux, m'a obligée à garder ma chambre durant ces trois derniers jours; ainsi je n'ai pu aller dîner chez M^rs^ E. (la jeune veuve dont j'ai parlé), comme je le lui avais promis. Je lui écrivis un mot hier pour lui en dire

la raison, et cette chère amie m'a répondu par un billet bien amical, pour me prier d'aller demain chez elle; non-seulement pour dîner, mais pour y loger pendant quelque temps afin de me rétablir; ajoutant que dans mon logement, je ne pouvais me procurer les petites aisances auxquelles j'étais accoutumée, et qui étaient nécessaires à ma santé si frêle. Dieu la bénisse pour cette bonté, dont je profiterai, car cela me fera grand bien. Je suis si pâle, que j'ai l'air malade, et cette pâleur est un obstacle de plus, qui m'empêche de réussir : en effet, quand je me présente quelque part, ma maigreur effraie, et les dames de la maison me disent qu'il leur faut quelqu'un qui soit plus robuste.

Hier, dimanche, j'ai entendu un assez bon sermon à la chapelle S. mais je ne sais pourquoi je ne trouve aucune édification dans cette église, où tous les Suisses paraissent aller, plutôt comme à un lieu de rendez-vous, que comme à une assemblée de prière. En sortant, on voit des groupes se former à la porte de l'église, et l'on entend les uns dire aux autres, je suis bien aise de vous voir, je suis venue exprès pour vous parler, quand vous reverrai-je? etc. . . . Après l'église Miss. *** vint nous chercher Miss. * et moi, pour aller faire une promenade qui fut bien fatigante; nous fûmes partout heurtées, poussées, par la foule des promeneurs qu'on rencontre toujours le dimanche, car ce jour-là, le beau monde de la capitale reste chez soi, pour laisser l'entrée des Parcs libre à la populace, aux petits marchands, aux petits bourgeois et quelquefois, hier par exemple, à trois pauvrettes étrangères, qui honorèrent

de leur présence la foule vulgaire qui, en passant les regardait hardiment, pour rire plus sottement, en les entendant parler français. Cette bêtise loin de nous fâcher, nous amusa, et nous rîmes aussi intérieurement, en voyant les tournures et les figures grotesquement affublées dont nous étions environnées. Il est étonnant, pour les étrangères, de voir le peu de goût des Anglais en général, dans leur parure, pour laquelle ils dépensent beaucoup d'argent sans effet; les plus belles, les plus riches étoffes mal portées, mal arrangées, rendent la personne qui s'en affuble ainsi, plus vulgaire encore, tandis que le plus simple vêtement bien fait et bien mis, donne un air distingué et fait connaître une dame.

J'ai été aujourd'hui chez M^rs^. E. qui, en me voyant, me dit, votre chambre est prête, ainsi j'espère que vous venez en prendre possession; nous arrangeâmes en effet que j'irais dans quelques jours chez elle, pour y rester un mois, au bout duquel, cette bonne amie part pour la campagne et, si alors, je n'ai pas encore réusssi à me procurer un asile, je reviendrai prendre possession de mon coûteux gîte actuel, jusqu'à ce que Dieu trouve à propos de m'en tirer, avant que le manque d'argent m'en chasse, mais je ne crains pas cela; Dieu donne toujours du pain à ses enfans, il ne permettra pas que j'en manque; j'ai toute confiance en sa bonté. Il ne me laissera pas mourir de faim; et si cela même arrivait, ne devrais-je pas me soumettre? Ne suis-je pas un être venu sur la terre; pauvre, misérable et nu, et qui doit rentrer dans la poussière, pauvre, misérable et nu, comme il en est sorti? Qu'importe donc que le lieu où

s'exhale le dernier soupir, soit un palais, une chaumière, un sâle réduit ; ou même la surface de la terre, car sans doute, alors, quelque être compâtissant la creuserait pour y abriter en passant, un corps tombé là de misère, d'épuisement, de fatigue ou de froid ; et cela ne serait-il pas suffisant? Quel portrait ! me dirait-on, si on pouvait voir ce que j'écris ici chaque soir dans le silence de mon obscur réduit. Quel portrait affreux, vous faites de la misère. Y aurait-il jamais, d'être assez misérable, pour mourir ainsi sur un chemin, et être mis en terre par la pitié de quelque passant? Oui, il y en a eu ; il y a eu même des exemples peut-être plus tristes encore; car la misère dans l'étranger est plus affreuse que l'indigence dans sa patrie. Un jour que je me promenais, je vis en passant, une foule d'enfans qui jetaient de la boue et des pierres à une petite fille de cinq ou six ans, bien propre et bien intelligente. Indignée d'un tel procédé, je m'approche, pour tâcher de protéger l'enfant contre les méchans qui la poursuivaient; alors, un pauvre joueur d'orgue sortit de la foule et me dit en français, que c'était son enfant, que ces polissons traitaient ainsi, en lui criant French dog (chienne de Française) ; et il ajouta en pleurant : Ah ! Madame, nous sommes si malheureux, ma femme et moi, dans ce pays-ci ; notre misère a été si grande, que l'hiver passé, à Londres, un de mes enfans mourut, et je n'avais pas un sou pour le faire enterrer ; personne ne voulait me faire une caisse de bois pour rien ; je n'osais pas aller mettre mon enfant en terre moi-même, pensant que cela n'était pas permis ; ainsi, Madame, nous fûmes obligés de garder notre pauvre petit, mort, dans notre chambre, jusqu'à ce qu'il com-

mençât à sentir mauvais ; alors on s'en aperçut, on me prit mon orgue, mon seul gagne-pain, en gage, pour les frais de l'enterrement. Ma femme était bien malade alors ; et, n'ayant plus d'orgue, j'allai chanter par les rues pour gagner quelques sous pour la soutenir ; enfin, grâce à Dieu, elle s'est un peu rétablie, elle a pu venir chanter avec moi, et nous avons si bien épargné que j'ai pu, à la fin, aidé de la charité d'une bonne dame, avoir l'argent nécessaire pour me remettre en possession de mon orgue, que j'ai maintenant depuis huit jours : ainsi j'espère que çà ira mieux ; si seulement ces polissons voulaient laisser ma petite Fanchon tranquille, et ne pas lui jeter des pierres parce qu'elle est Française ; est-ce sa faute, la pauvre enfant? D'ailleurs, n'y a pas de honte d'être né en France, j'espère ! La France a un bien plus beau ciel que celui-ci, n'est-ce pas, Madame? car on voit bien que vous êtes Française, vous paraissez si bonne ! » Je souris de sa conclusion, je lui donnai une bagatelle et lui dis de venir le lendemain à ma demeure, où, je lui donnerais quelques vieilles hardes pour sa femme. Il le fit en effet ; sa femme vint avec lui, et ces deux infortunés tâchèrent de me témoigner leur reconnaissance en jouant et chantant sous mes fenêtres tous les airs français qu'ils savaient.

Voilà une peinture de la misère hors de son pays. Le hasard m'a fait rencontrer cet exemple, et sans doute il y en a bien d'autres, et peut-être de plus tristes encore ; mais nous l'ignorons ; surtout le riche, qui, au sein de son luxe, a si peu l'idée d'une telle misère, que, s'il lisait cette page, il en rirait et prendrait ce récit, hélas trop vrai, pour une folle fiction.

J'ai fait hier, une si longue course dans la Cité, que j'en suis tout à fait épuisée ; j'ai abusé de mes forces, j'ai trop fait, et je paie aujourd'hui cette sottise par un malaise si complet, que je ne puis bouger ni pied ni patte ; je serai obligée d'annoncer à ma pâle compagne de misère, qu'il m'est absolument impossible de l'accompagner dans la longue course qu'elle a à faire aujourd'hui pour aller aussi, parler à une dame. Dieu veuille la faire réussir dans cette démarche; la pauvre fille! je la plains d'autant plus, qu'elle est fort irritable dans son caractère ; un rien la trouble, l'impatiente ; elle a peu d'expérience de la vie : elle va, j'en suis sûre, se fâcher contre moi pour ce refus de l'accompagner, ce dont je suis absolument incapable.

J'ai été si occupée ces deux jours à écrire des lettres et à empaqueter mes chiffons pour mon changement de domicile: que j'en suis tout-à-fait épuisée ; ma tête est étourdie; le son des voix me paraît différent ; il me semble que je vois tous les objets comme à travers un nuage ; j'espère que cela passera bientôt : c'est une pénible sensation!

Le 26 mars, j'ai quitté mon logement. Me voici à G . . P . . chez ma bonne Mrs E., qui m'a accueillie avec une amitié charmante. J'ai une jolie chambre, bien aérée bien propre : oh! que je me sens heureuse d'être pour quelque temps hors de la saleté et de la poussière de mon sombre réduit.

Oh! quelle délicieuse nuit j'ai passée dans un apparte-

ment propre ! quelle jouissance qu'une chambre propre et claire! O mon Dieu ! que j'ai de grâces à vous rendre pour un tel bonheur !... Bénis, ô Dieu tout bon et tout puissant ! bénis l'excellente amie , qui accueille ainsi l'étrangère, et fais prospérer sa jeune famille !

Depuis deux jours, je suis sans cesse en courses désagréables pour tâcher de me procurer une famille, mais toujours en vain; rebutée par les uns, dédaignée par les autres, j'use du crédit de mes amis et je suis, par dessus le marché, grondée par eux, parce que, me disent-ils, je ne sais pas me plier assez à la flatterie ; la seule arme du pauvre pour s'attirer la faveur du riche. Sans doute, hélas ! ce reproche n'est que trop fondé ; je sens que je préfère la misère à la basse adulation. Je ne puis devenir assez *reptile !* pour ne pas oser me retourner lorsqu'on me foule aux pieds, et je ne saurais remercier le riche, s'il me crachait au visage.

Le temps est superbe ce matin ; le soleil donne dans ma chambre ; mes fenêtres sont ouvertes ; j'entends dans cet instant, un chant mélancolique dans la rue: voyons ce que c'est.... Ah ! c'est un pauvre matelot estropié, comme on en voit souvent ; il a sur la tête un petit vaisseau pour montrer sa vocation et exciter la pitié.

Hier, j'ai écrit encore des lettres pénibles et nécessaires. Aujourd'hui, je me sens triste, découragée ; il faut que je tâche de me surmonter. Allons! quittons ce journal. Je vais faire un petit fouet, que j'ai promis au petit Georges ; lorsqu'il sera fait, je le donnerai à l'enfant ; il en sera con-

tent; j'irai alors faire ma promenade, et je rentrerai plus gaie, je l'espère.

Je fus, en me promenant, voir la pauvre Suisse, que j'avais laissée dans le logement que j'ai quitté pour un peu de temps; elle n'était pas à la maison; elle était allée parler à une dame. Pauvre malheureuse, me dis-je à moi-même, puisse-t-elle réussir! En revenant, je la rencontrai : — Eh bien, mademoiselle, lui dis-je, avez-vous réussi? — Non, répondit-elle; c'était une bonne que l'on voulait; on s'est trompé en s'adressant à moi. — Oh! répliquai-je en souriant, on ne s'est pas trompé; on nous confond souvent de cette manière : une gouvernante, en Angleterre, est regardée comme une servante, d'une classe un peu plus élevée, et voilà tout.

J'ai lu aujourd'hui quelques chapitres d'un ouvrage espagnol qu'on m'a prêté, afin de ne pas perdre l'habitude de lire en cette langue; car, depuis quelques mois, je n'ai pas le temps de lire, dans aucune langue. Changeant sans cesse de domicile, toujours en courses inutiles, écrivant constamment des lettres qui n'ont pas de succès; les jours, les semaines, les mois s'écoulent, et je n'ai fait que des bêtises, en m'agitant, me tourmentant ainsi, pour les choses de la terre. Cependant, il me semble que je commence à les voir plus philosophiquement; car je souris parfois d'un désappointement; d'un dédain.

Je crois que, si dans quelque temps je ne puis réussir, je me déciderai à louer une petite chambre dans un coin de Londres, et là, je me mettrai sérieusement à travailler,

à inventer d'élégans ouvrages, que je pourrai vendre ; s'ils se débitaient bien, cela m'encouragerait et me procurerait ma subsistance, du moins pour le moment ; car on peut vivre de bien peu; et peut-être, mangerais-je plus gaîment le morceau de pain que je m'achéterais moi-même, que les viandes de la table du riche, sous les pesantes chaînes de sa dépendance ! Je serais pauvre, mais en paix et libre ; ma boisson ne serait que de l'eau, mais cette eau ne serait pas troublée par les larmes de la gouvernante.

1^er^ *Avril.* Il a neigé, il a plu, et fait bien froid aujourd'hui. Quelle différence avec ces jours passés, qu'il faisait une chaleur si excessive. J'ai dessiné toute la matinée ; le reste du jour, je l'ai passé avec M^rs^ E., près d'un bon feu où nous avons lu et causé. Le sujet de nos conversations est ordinairement sur la mort de son mari : elle aime à en parler, à se rappeler ses moindres paroles; ses habitudes, ses livres, ses plumes, ses pensées écrites, tout lui est cher et précieux maintenant, et moi, qui ai bien connu, apprécié, estimé cet excellent homme, je partage sincèrement les regrets de sa veuve et je pleure avec elle un ami. Le cadet de ses six petits garçons; le petit Edmond, qui est né six semaines avant la mort de son père, est un enfant bien intéressant ; son regard est si mélancolique qu'on dirait qu'il sent la perte qu'il vient d'essuyer à son entrée dans la vie. Pauvre enfant ! Dieu veuille lui servir de père !

Le 2. La pluie a continué encore durant toute la journée ; aussi, ne pouvant sortir, nous l'avons passée comme celle d'hier, à dessiner, à lire et à travailler.

il me prend envie maintenant de mettre la date de chaque jour dans ce journal, au lieu de ne la mettre que de temps en temps, comme je l'ai fait jusqu'à présent. Je vais donc suivre ce nouveau plan, aussi long-temps qu'il me plaira, et, lorsqu'il me paraîtra trop monotone, je pourrai toujours retourner au premier.

Le 3. J'ai fait une visite à Miss **, à qui j'ai communiqué mon plan futur de boutique, si je ne réussissais pas bientôt à trouver une famille. Elle a beaucoup ri d'un tel projet, qui serait sans doute admiré, si j'avais le bonheur de réussir, et fort blâmé, si le contraire arrivait; mais en attendant, j'ai un asyle, encore pour un mois; je ne veux donc pas m'inquiéter; un mois peut amener bien des changemens; aussi, je vais en paix chercher un peu de repos. Demain, nous devons aller entendre un célèbre prédicateur anglais; je m'en réjouis d'avance : un beau sermon, éloquemment débité, trouve plus facilement le chemin de l'âme.

Le 4. Le prédicateur et le sermon n'ont pas répondu à mon attente; cependant c'était un discours savant, mais un peu trop sec et dogmatique pour toucher le cœur.

Le 5, le 6, le 7 et le 8, se sont passés en courses fatigantes, en lettres reçues, en lettres à répondre, en visites inutiles; aussi, la relation de ces quatre jours perdus, ne vaut-elle pas la perte de temps d'en écrire seulement quatre mots sur ce papier.

Le 9, jour du Vendredi-Saint, j'allai à l'église suisse et m'arrêtai, en passant, à mon ancien logement de S., pour m'y reposer un instant ; à peine y étais-je arrivée, que les deux coups de marteau de la poste se font entendre à la porte : c'était une lettre pour moi, venant de la Hollande. Quel singulier hasard ! je la parcours à la hâte avant d'aller à l'église, j'y apprends la mort d'un ami que j'avais espéré revoir, du baron de H., homme d'un cœur excellent dont j'avais connu et apprécié les bonnes qualités, durant les années de mon séjour dans sa famille. Mes larmes coulèrent en abondance à cette triste nouvelle. Voilà donc, pensai-je, encore un lien de rompu. Voilà encore une plante arrachée du sentier de la vie ! Lorsque, jeunes et pleins d'espoir, nous volons, pour ainsi dire sur ce sentier, il nous paraît partout semé de fleurs, et nous allons témérairement en avant pour en chercher de nouvelles, au lieu de nous contenter de celles qui nous entourent, à qui nous disons, avec une assurance plus téméraire encore : Dans peu, nous nous reverrons ; je repasserai ; je vous retrouverai. Insensés que nous sommes ; comme si nous étions sûrs de pouvoir repasser : et si nous le pouvions ; comme si nous étions sûrs de retrouver la fleur que nous avons laissée !..... Comme s'il y avait aucun lieu sur la terre où l'homme pût dire à son ami : Ici, je t'attends : ici, l'on ne meurt pas ! .... Aussi, nous repassons quelquefois, il est vrai, ce sentier de notre jeunesse ; mais, que ce retour est différent du départ ! Ce n'est plus un voyageur plein de vie, de santé, d'espoir de bonheur, qui, le bâton à la main, le feu dans les yeux, semble défier la vie elle-même ; c'est

le pélerin abattu, fatigué, qui se traîne lentement vers les lieux de son enfance, pour aller mourir à l'ombre de l'arbre qui l'a vu naître. En vain, alors, cherche-t-il sur son passage, la fleur qu'il avait laissée çà et là, en partant; en vain désire-t-il se reposer un instant sous son ombrage; elle est flétrie, cette fleur, qu'il espérait revoir à son retour; le vent du soir l'a emportée, et avec elle le parfum de l'amitié. Il contemple le lieu où il l'avait laissée; il le marque par une larme; puis il continue sa marche plus isolée qu'auparavant; jusqu'à ce qu'une nouvelle pierre lui annonce que là encore, un ami est tombé. Découragé alors, le pélerin semble n'avoir plus la force de continuer sa route; il s'assied sur cette froide pierre, sa tête se penche sur sa poitrine, un frisson le saisit; il croit que c'est celui de la mort; mais un divin rayon du soleil couchant, perçant à travers le nuage, le réchauffe, le ranime; il relève alors son œil presque éteint vers ce beau rayon de lumière où il croit voir ses amis; vers ce beau ciel, d'où il croit entendre la voix de son Dieu qui lui dit: Pourquoi te laisser ainsi abattre; ne suis-je pas toujours ton ami, ton père, ta mère? Si je t'ai enlevé ceux que je t'avais prêtés sur la terre, ne les retrouveras-tu pas ici; et ce séjour n'est-il pas bien plus beau, bien plus paisible que celui où tu es? Continue donc ta marche courageusement; je t'accompagnerai, je veillerai sur toi. Si tu te rends digne de ma demeure céleste, j'irai te chercher doucement un jour; je te conduirai ici, sur les ailes de l'Eternité. Ranimé par cette voix céleste qu'il croit entendre dans son cœur, le voyageur quitte la pierre et reprend sa marche à travers le désert, dans l'espoir d'arriver bientôt au rosier qui

couvre la tombe de sa mère. C'est sous son ombre qu'il veut se préparer à la rejoindre dans l'Eternité.

Le 11, jour de Pâques. J'ai été ce matin, selon mon projet, à l'église de la Cité, quoiqu'elle soit à une si grande distance, qu'à moitié chemin, en y allant, j'étais si fatiguée, que je fus obligée de me jeter dans un fiacre pour finir ma course ; mais je fus récompensée de cette fatigue par un très-bon sermon : l'éloquente sévérité de M. ** fait toujours du bien à mon âme. J'ai pris le Sacrement avec un calme délicieux, et, quoique j'aie beaucoup pleuré en le recevant, ces larmes étaient si douces, qu'il me semblait que j'avais trouvé grâce devant l'Eternel ; je me sentais consolée, fortifiée... O notre divin Rédempteur ! aide-nous à devenir des êtres nouveaux ! Que cette nouvelle communion, que tu as daigné nous permettre ce matin, et qui m'a semblé si douce, tourne à ta gloire et à notre bonheur éternel !

Le 12. Lundi de Paques. M. ** nous ayant annoncé hier, qu'il y aurait sermon aujourd'hui à son église, je m'y acheminai ce matin, malgré les désagréments de cette longue course, à travers les rues les plus sales, les plus peuplées et les plus étroites de Londres ; mais arrivée là, j'oubliai bientôt la fatigue, la boue, la foule, en écoutant un excellent discours, bien propre à m'affermir dans la résolution renouvelée hier, à la table du Seigneur, de tâcher de devenir un être nouveau ; de marcher désormais en Christ et non plus selon le monde. Oui ô mon Dieu ! avec ton divin secours j'espère parvenir à devenir

sincère disciple de Christ: aide moi toi-même, ô notre divin Sauveur, à te mieux aimer, à te mieux servir. Nous ne pouvons rien sans ton secours.

Je vais maintenant faire ma prière du soir, et me reposer dans un bon lit propre; combien de tems jouirai-je encore de ce bonheur? Dieu seul le sait. Quand devrai-je retourner dans la poussière d'un misérable réduit? Je l'ignore; mais je me confie en l'Eternel. Il sait mieux que nous, ce qui nous est bon.

Le 13. Aucune lettre. Point de nouvelles; je n'ai encore aucun espoir, et le tems passe rapidement. Il est vrai que je ne m'intrigue plus beaucoup; je suis fatiguée, découragée de courir et d'écrire toujours en vain, je ne veux plus m'inquiéter. Demain pourvoira à lui-même. Nous nous sommes beaucoup promenées M^rs^. E. et moi, aujourd'hui; la promenade l'égaie, lui fait du bien, ainsi qu'à moi. Nous avons plaisanté et ri ce soir aux dépens d'une certaine Miss* assez sotte et se croyant un grand génie; elle enseigne à lire aux enfans E.

Maintenant je vais faire ma prière et me reposer; mais je dois l'avouer, je ne me sens pas si calme, si paisible que hier. — Pourquoi? — C'est que, cette plaisanterie de ce soir, quoiqu'assez innocente en apparence, est un tort; je ne devais pas me permettre de rire ainsi, aux dépens d'une pauvre tête; en m'arrogeant ce droit, c'était me croire supérieure à elle tandis que, précisément alors, j'étais bien inférieure; car il n'y a point d'esprit, à ridiculiser son prochain; rien n'est plus facile et rien n'est plus coupable! On en prend si aisément l'habitude. Il est si facile

de trouver un ridicule à chacun, qu'on finirait peut-être, par se railler de son meilleur ami! Ah! je ne suis point contente de moi, et demain, je veux tâcher de réparer mon tort envers cette pauvre fille, je serai polie, amicale, bonne pour elle.

Le 14. J'ai tenu ma résolusion, j'ai réparé mon tort de hier, envers la pauvre Miss*, après quoi, je suis allée à un sermon de charité, en faveur des Suisses dans la misère à Londres. Hélas! mon aumône était bien la pite de la veuve; ce n'était pas mon superflu, que je donnais. Mais je le répète, je ne m'inquiète plus; demain pourvoira à lui-même; j'ai travaillé sur moi la dessus, aussi je me sens capable, avec le secours de l'Eternel, de supporter avec courage et tranquillité toutes les privations de la pauvreté. Ce qui autrefois me faisait frissonner d'horreur, seulement en idée; la misère, la maladie, l'isolement, la mort en pays étranger; tout cela maintenant, ne me cause qu'un sourire de pitié. Qu'est-ce en effet que la maladie, l'isolement, la mort? Un instant de peine qui passera. Où sera alors ce malheureux, ce pauvre, cet étranger? Dans le ciel, près de son Dieu qui lui prépare là, une place de repos, s'il le voit fidèle à ses lois sur cette terre.

Le 15. Je n'ai rien à écrire ici ce soir, je suis fatiguée d'une journée assez inutile, durant laquelle il a plu sans cesser.

Le 16. Pauvre chère M^rs^. E. comme elle était émue ce

soir. Elle avait besoin d'épancher son cœur, et nous nous sommes entretenues long-tems de son époux, elle m'a montré de ses cheveux; des vers qu'il avait composés, et nous avons beaucoup pleuré. . . . . Il nous semble souvent que sa mort n'est qu'un rêve pénible qui va cesser, souvent nous nous imaginons le rencontrer comme autrefois dans la promenade; comme autrefois, nous croyons le voir rentrer pour les repas; mais hélas! il n'entre plus, il ne se promène plus, son corps reste couché dans la poussière, et son âme s'est envolée dans la céleste patrie, où elle n'est plus troublée par les affections et les passions de cette terre.

Il est fort tard, je vais bien vite me reposer, je suis très fatiguée, j'ai fait aujourd'hui des visites pénibles dans l'une desquelles, je n'ai entendu que plaintes et divisions domestiques; c'est en vain que j'ai tâché de calmer ces esprits irrités, je n'ai pu réussir. Oh! que les querelles de familles sont affreuses!

Le 17. J'ai fait aujourd'hui une visite qui a beaucoup coûté à mon cœur, ou peut-être à mon orgueil; quoiqu'il en soit, j'ai fait cette démarche pour le bien; c'était une visite à une dame qui m'a fait beaucoup souffrir autrefois en secret, et qui maintenant se plaint de moi, m'appelle ingrate envers elle, parce que je ne vais pas la voir; aussi mes amis m'ont conseillé cette pénible démarche afin de l'empêcher de me nuire. Maintenant que cette visite est faite, j'en suis contente, je vais me coucher en paix.

Le 18. Nous avons été ce matin à l'église anglaise M^rs.

E. et moi; le sermon n'était que médiocre, et peut-être plat. Nous allâmes ensuite faire visite à une certaine Miss R. vieille fille, grasse, laide, susceptible, mais d'un bon cœur, elle nous retint pour le thé. Durant la soirée, on annonça un M. L. qui venait faire visite à cette Miss R.; il entre, et je suis tout-à-fait frappée de sa figure, il était si maigre, si excessivement étroit, qu'on eût dit qu'il avait été toute sa vie pincé entre deux planches, pour pouvoir croître d'une telle manière; il me semblait même extraordinaire qu'un être aussi étroit et aussi mince, quoique grand, pût contenir un principe de vie; cependant sa pensée était bien plus large que son corps, car je trouvai sa conversation agréable et intéressante.

Le 19. Le temps s'écoule et ma destinée n'est pas fixée; le nuage noir est toujours sur ma tête, le ciel ne s'éclaircit point, mais je ne désespère pas; ma confiance en Dieu se fortifie. Avec un si puissant soutien qu'ai-je à redouter; ce n'est pas les hommes : que peuvent-ils? *après avoir tué le corps, ils ne peuvent rien de plus.* Et, qu'est-ce que le corps? La nourriture du ver. Je m'appuie en celui qui a le pouvoir sur l'âme et le corps; c'est à lui que je veux plaire; c'est à lui que je veux obéir; c'est en lui que je me fie.

J'ai découpé beaucoup aujourd'hui pour un tableau en relief que je compte vendre, au cas que je me trouve sans argent. J'ai fait aussi une course pénible et sans succès; la dame était pourvue et n'avait demandé à me voir que par curiosité; en sortant de là, j'allai voir quelques

pauvres appartements, à louer, pour l'époque où Mrs. E. quittera la ville, car mon premier logement sera trop cher pour ma bourse.

Le 20. Il a plu sans cesser, ainsi nous avons passé la journée à lire et à travailler; comme je ne pouvais sortir à cause du temps, pour aller encore à la recherche de quelque chambre à louer, bon marché; nous crûmes avoir une lumineuse idée d'envoyer le maître d'hôtel de Mrs. E. pour cela; nous sonnons, l'ordre est donné, le domestique sort exécuter sa commission, et revient nous dire qu'il en avait trouvé deux; nous demandons les prix, ils étaient énormes; alors nous nous regardâmes en souriant Mrs. E. et moi, je reconnus ma bêtise, en envoyant pour une telle commission le premier valet d'une maison connue, on devait naturellement supposer que la personne qui allait prendre la chambre avait assez d'argent pour la payer. L'expérience est la plus utile leçon, je n'enverrai plus le maître d'hôtel d'une amie, j'irai moi même chercher un nid, et alors, au lieu d'avoir valets, servantes prêts à me servir, je serai tout cela moi même et je pourrai bien chanter le vieux couplet qui dit « Je suis ma femme de ménage, mon domestique et mon portier » et « c'est toujours en ouvrant la porte, moi, qui dis que je n'y suis pas. »

Le 21. J'ai été à mon ancien gîte, voir la pauvre suisse que j'y avais laissée; deux ou trois autres Suisses étaient arrivées dans ce même logement, et tout cela était à se chamailler et en commérages si dégoutants, que je suis

toujours plus décidée si je le puis, à ne pas retourner là.

Le 22. Il a plu encore sans cesser, le jour a été si sombre et si humide que nous l'avons passé au coin du feu.

Le 23. J'ai couru de nouveau pour trouver une petite chambre à louer, mais hélas, celles qu'on peut avoir dans des maisons et des quartiers honnêtes, sont très chères, et le récit des désagréments, des dangers mêmes, auxquels on s'expose dans ces logements bon marché, fait frissonner; on me dit que j'y serais sans doute volée dès les premiers jours. Fatiguée donc de toutes mes vaines recherches; triste, découragée, je montai dans ma chambre; je cachai ma tête dans mes mains et je versai des torrens de larmes. L'instant d'après, ma bonne, chère M^rs^. E. entrant tout à coup, fit entendre sa douce voix en disant, ah! je voyais bien que vous aviez l'air triste en rentrant. Ne cherchez plus de ces vilains logements; venez avec moi à la campagne et restez-y jusqu'à ce que vous ayez réussi à trouver une famille qui vous convienne. Ces amicales paroles me firent relever la tête; je lui serrai la main; est-il bien vrai, lui dis-je que vous voulez encore m'abriter sous votre toit, m'offrez-vous donc une seconde fois un asile? elle sourit à l'expression que j'eus, apparemment, en prononçant ces paroles, et m'assura que, non seulement son offre était sincère, mais qu'elle la faisait avec plaisir. Dieu la bénisse!

Le 24. Nous allames M^rs^. E. et moi, le soir, à l'église de Mary le Bone, pour entendre un excellent prédicateur

anglais. Quel superbe sermon ! qu'il était consolant et vrai. Comme il parlait à l'âme ! Oh ! que je me sentis heureuse durant ce tems, une douce, une sorte de céleste impression, s'empara de mon âme ; augmentée encore par l'aspect de cette belle église, éclairée d'une multitude de lampes, et par une musique d'orgues, si belle qu'on l'eut prise pour la voix des Anges. Nous revînmes à la maison, si fatiguées que j'allai de suite me reposer, sans tracer comme de coutume quelques mots sur ma journée : voilà pourquoi je le fais ce matin à la hâte debout devant ma fenêtre ouverte, d'où j'entend le bruit d'un orgue de Barbarie, au son duquel on fait danser un malheureux singe et un pauvre chien. L'homme ne saurait-il donc se procurer un morceau de pain par son travail, sans tourmenter ainsi de pauvres animaux ? Il y a, quelque chose de dégradant, et même de cruel, dans ce genre de gagne-pain.

Le 25. Je suis mécontente de moi ce soir ; mon âme a été triste tout le jour. Mon sort présent et mon sort àvenir me semblaient plus pesants qu'à l'ordinare : d'où venait cette disposition à la mélancolie ? Sans doute d'un manque de confiance en Dieu, d'ingratitude envers ce Père Céleste qui veille sans cesse sur ses enfans ; qui ouvre sa main pour les rassasier de bien. Oui, voilà pourquoi je suis mécontente de moi. O Dieu, daigne me pardonner et prendre pitié de ma faiblesse !

Le 26. Oh ! que notre nature est faible ! que nos résolutions sont peu durables ! Encore des pleurs, de la tristesse aujourd'hui, et pourquoi ? rien n'est changé, le

nuage est toujours au dessus de ma tête il est vrai; mais est-il plus sombre que hier? Non, et pourtant mes larmes ont coulé en abondance. L'idée d'être à charge peut-être, à cette bonne amie qui ma recueillie; l'idée de n'avoir pas un lieu ou reposer ma tête en liberté, me pèse plus fortement depuis quelques jours. Voilà un mois que je suis ici, et je n'ai encore aucun espoir de réussite.

Ma chère Mrs. E. entra ce matin dans ma chambre pour me proposer une promenade et me trouvant en larmes elle m'en demanda la raison, je la lui dis, en me jetant à son cou; elle me réprimanda là dessus avec la plus grande bonté m'assurant que l'asile qu'elle m'offrait était de bien bon cœur, et que je devais toujours regarder sa maison comme la mienne. Dieu la bénisse pour cette douce parole.

Le 27. Journée monotone, mon amie n'est pas bien, elle n'a pu sortir, ainsi je me suis promenée seule aujourd'hui et en voyant tout le brillant et le bruyant de cette populeuse Cité, j'ai soupiré; à quoi sert tout cela; me disais-je: où va tout celà... à la maladie, à la mort. Ma pensée était à mon amie malade, le reste de la ville m'était indifférent.

Le 28. Ce matin comme je m'habillais, on frappe à ma porte, un des enfans entre et me dit de vite venir, au même instant je vois dans l'escalier ma bonne Mrs. E. évanouie et portée par deux de ses servantes; effrayée, j'aide aussi à la transporter sur son lit, je fais chercher le médecin et je tâche, en attendant de la faire revenir à

la vie ; peu à peu, elle se ranima ; mais cette indisposition m'inquiète, elle est pâle, faible, se plaint de fortes douleurs dans le dos. O mon Dieu, jette un regard favorable sur cette jeune mère ; prends pitié de ses six petits enfans qui ont déjà perdu un père. Conserve leur cette mère chérie !

Comme dernièrement, j'ai marqué ici la date de chaque jour ; ayant marqué hier au soir, le 28, j'allais naturellement tracer ce soir le 29, lorsque j'apprends que c'est le 30 le dernier d'avril. Où est donc ce jour perdu pour moi, quand et comment a-t-il passé ? Pourquoi m'a-t-il échappé? Je n'en sais rien, il est passé, voilà tout ce qui m'en reste; il est allé augmenter la masse de ces jours, disparus pour jamais dans l'Eternité du passé ! De ces jours qui passent si rapidement, de l'Eternité de l'avenir, à l'Eternité du passé, nous avertissant cependant en nous croisant, de profiter de leur passage : mais, insensés que nous sommes: tandis que nous pensons à hier, à demain, aujourd'hui passe, et nous ne l'apercevons pas. O mortel léger, inconstant, quand sauras-tu jouir du présent que Dieu te donne, sans pleurer sur le passé, et sans te tourmenter sur un avenir qu'il ne t'est pas permis de pénétrer ?

Samedi 1^er^ Mai. J'ai été faire une course en voiture avec deux dames de ma connaissance, je rentrai à sept heures pour le dîner ; maintenant me voici de nouveau dans ma chambre, à tracer quelques mots sur cette feuille selon ma coutume, avant de me livrer au repos. Avec quelle inconcevable rapidité le tems s'écoule; peines,

plaisirs, pauvreté, richesse, douleurs, rien ne l'arrête, il surmonte tous les obstacles, il s'envole, il a disparu avant même que nous ayons pu lui dire adieu. En vain les cheveux blancs qui commencent à se montrer sur nos têtes, nous avertissent-ils que les années ont passé, nous ne le croyons pas: et la femme, jeune, belle, frivole, entourée maintenant d'hommages, refusera après quelques années de croire que le tems a passé; elle n'en croira pas les rides, les taches qui commenceront à se montrer sur ce visage, peu auparavant si jeune, si beau! Elle se persuadera au contraire qu'il est demeuré tel, et, son ami le plus sincère, son miroir, ne pourra la convaincre; elle l'accusera alors, d'infidélité. Ceci me rappelle quelques rimes à ce sujet: les voici.

« La vieille Alix jadis si belle,
» Jadis si chère à ses amans,
» Se courbait sous la faux du temps,
» Et se croyait toujours nouvelle.
» Un jour une glace fidèle
» Lui fit voir ses traits allongés:
» Ah! quelle horreur! s'écria-t-elle,
» Comme les miroirs sont changés! »

Le 2. J'ai été aujourd'hui à l'église, sans en rapporter beaucoup d'édification.

Le 3. Courses inutiles; mais n'importe, bientôt je vais à W. pour un peu de temps, avec mon amie. Là, je serai heureuse et libre comme l'oiseau de l'air. Je ne gagnerai

rien : tant mieux. Je n'aurai pas ce misérable argent à recevoir ; je ne serai pas gouvernante !. . . . O quel bonheur !

Le 4. Aujourd'hui, hélas ! je n'ai pas senti ce doux bonheur d'hier ; au contraire, j'ai versé des torrens de larmes. Un membre de la famille de mon amie, apprenant qu'elle m'emmenait à sa campagne, où elle me donnait asile encore pour quelque temps, a trouvé sans doute qu'elle faisait trop pour une étrangère, et le lui a reproché, ainsi qu'à moi, en m'accablant de rudesses durant le dîner, pendant lequel j'ai eu bien de la peine à retenir mes pleurs, et aussitôt que j'ai pu m'échapper, je suis montée ici dans ma chambre, où j'ai soulagé mon cœur oppressé, par des sanglots que je n'ai pu empêcher ; ensuite, j'allai prendre l'air un moment, et j'eus soin, durant ma promenade, de tenir mon voile baissé, pour cacher mes yeux enflés, et la larme qui, malgré mes efforts, continuait à se sillonner lentement un passage le long de mes joues. En traversant ainsi, triste et solitaire, ces bruyantes rues de la métropole, je pensai à ces mots consolans d'un psaume : « La larme qui tombe inconnue des hommes, est remarquée de l'Eternel. » Je rentrai plus calme chez mon amie, où je trouvai ses sœurs qui m'attendaient pour voir des dessins, et nous passâmes une soirée assez agréable.

Le 5. Comme on m'avait dit qu'il y avait un service à l'église de *; j'y allai ce matin. En entrant dans la chapelle; n'y voyant que quelques pauvres en lambeaux, assis çà et là, je m'étonnai et allai demander au *clerk,* s'il n'y

avait pas de sermon. — Non, me dit-il, il n'y en a jamais dans la semaine; mais ajouta-t-il, M.** est là, dans le *Vestry* (consistoire) à distribuer des aumônes aux pauvres que vous voyez là, et si vous avez envie de lui parler, asseyez-vous sur ce banc, derrière la porte, et quand le pauvre qui est dans ce moment avec lui sortira, vous pourrez entrer. Comme j'avais deux livres à remettre à M. **, je suivis la direction de cet homme, je m'assis sur le banc, et, quand le pauvre sortit, je me mis sur les rangs et j'entrai. M. **, bien surpris de me voir au nombre de ses pauvres, se mit à rire, et fut bien amusé de ma méprise au sujet du sermon.

Le 6. J'ai été aujourd'hui à une assemblée religieuse en faveur des missionnaires, ou j'ai entendu d'excellents discours débités par de célèbres orateurs.

Le 7 et le 8. promenades, visites et courses aussi fatigantes qu'inutiles.

Le 9. Pluie déplorable, qui tomba par torrents toute la matinée. A trois heures, le temps s'étant un peu éclairci, nous allâmes M^rs^. E. et moi à une église voisine, entendre un fameux prédicateur dont le discours était superbe, et m'a fait autant de bien que de plaisir: nous revînmes à la maison prendre le thé, après quoi nous allâmes à une autre chapelle, où prêchait un fameux ministre presbytérien, homme très habile, savant; mais si violent et partial dans ses opinions, qu'il me parût presque ridicule; cependant je fus bien aise de juger par moi même de cette secte, dont

les rites et les cérémonies diffèrent beaucoup de l'église anglicane.

Le 10. j'allai ce matin à mon logement, pour chercher le coffre que j'y avais laissé, et pour convenir avec la maitresse du logis, de pouvoir arriver chez elle, au cas que je fusse appelée à revenir subitement à Londres. Cet arrangement fait ; je montai dans les chambres de trois malheureuses Suisses qui sont là, à dépenser en gémissant leur argent, en attendant qu'elles puissent réussir à se placer. Je les consolai comme je pus; puis, je fis chercher un fiacre pour mon coffre de chiffons, que le voiturier mit, je ne sais pourquoi à la place d'honneur, tandis que moi, j'avais le dos aux chevaux ce qui me donne toujours mal de tête ; heureusement nous fûmes bientôt arrivés à la porte de M^rs^. E. qui, lorsqu'elle vit le fiacre s'arrêter, regarda à travers sa fenêtre, me sourit, et ce sourire me fut bien doux, il m'annonçait la bien venue : il me sembla qu'il avait quelque chose de la douceur qu'on doit éprouver en rentrant sous le toit paternel, où l'on recevrait l'accueil de sa mère après une longue absence. Dieu bénisse cette chère amie pour ce sourire ! Dieu la bénisse d'avoir donné asile à l'étrangère !

Le 11. J'ai écrit ce matin quelques lettres, après quoi, je suis descendue au salon, pour lire avec mon amie, un traité excellent, sur l'évidence des prophéties; dans lequel en effet, la vérité des prédictions touchant notre Seigneur, est démontrée d'une manière si frappante, si claire, si juste, qu'on pourrait bien dire à l'incrédule qui essayerait

d'en douter ; malheur à toi ! — Dans l'après midi, une parente de M^rs^. E. vint nous proposer une promenade en voiture, j'acceptai seule; mon amie ne pouvant aller, et nous montâmes en carrosse. Après plusieurs tours et détours dans Londres, nous nous arrêtâmes en passant à l'hotel où logeait cette dame qui me montra des cheveux de sa petite ; je lui demandai ensuite de me faire voir ses diamants, son écrin qu'on m'avait dit être superbe ; je le trouvai tel en effet ; après avoir examiné d'un œil indifférent, tant de magnifiques et inutiles bijoux, je lui dis en souriant, si tout cela fait le bonheur, je vous félicite, vous êtes bien heureuse. — Hélas ! me répondit-elle avec un soupir, non, ce n'est pas le bonheur, il n'y contribue pas même. Cette réponse, et le ton de voix qui l'accompagnait, me confirmèrent dans le soupçon que j'avais déjà, que cette jeune personne mariée depuis trois ans, n'est pas fort heureuse, quoique possédant une fortune immense et tout le luxe des richesses.

Le 12. Cette même jeune dame est venue encore aujourd'hui me chercher pour faire avec elle une course en voiture et nous allâmes chez M^r^. ** que j'avais envie de voir avant de quitter Londres, ayant d'ailleurs plusieurs livres à lui rendre. Nous passâmes donc à travers les rues boueuses et étroites de ce quartier reculé où j'avais été dernièrement, si souvent à pied pour chercher et entendre un bon sermon, et dans ces cas là ; il m'en souvient aussi, je marchais au milieu de ce sâle tourbillon de charrettes, de badeaux, d'omnibus, de portefaix, de boue, de poussière, de cris, sans presque m'apercevoir de tout cela.

Ce bruit n'était qu'à l'extérieur ; il ne pénétrait pas jusqu'à l'âme. Mais ce n'est pas de mes humbles courses du dimanche dont je vais parler; c'est de celle d'aujourd'hui. Je passais donc ce matin dans ce même quartier ; mais, différente en apparence; je n'étais pas, à l'extérieur du moins, cette pauvre étrangère bien humblement vêtue, parcourant seule à pied ce long trajet, pour aller prier l'Eternel de lui donnner du courage dans ses épreuves. Pour un instant, j'étais avec une riche amie, (amie du monde) dans son carrosse, et ses domestiques en brillante livrée faisaient, selon l'usage, ouvrir passage à l'équipage avec un ton d'impudente assurance, qu'un vil galon d'or au chapeau et à l'habit, donne à cette classe servile, en Angleterre ; si ce même laquais, qui, ce matin, me servait avec tant de respect, pendant que j'étais dans le carrosse de sa maîtresse, m'eût rencontrée par hasard dans ma course à pied, il m'eût sans doute poussée avec insolence, au cas que je ne me fusse pas retirée de côté pour lui céder le passage.

Notre équipage entra enfin avec fracas dans la cour pavée de M. ** ; il n'était pas à la maison; je remis mes livres et ma carte, et notre voiture tourna avec le même bruyant fracas ; tandis que moi (l'avouerai-je ici à ma honte), je sentis un petit dépit secret de ce que M. ** n'était pas chez lui ; j'aurais voulu qu'une fois, il m'eût vue arriver richement ; lui, qui m'avait vue si souvent entrer chez lui ou à son église, couverte de boue et de poussière, chargée de livres et exténuée de fatigue ; lui qui, si récemment, m'avait vue, comme je l'ai dit plus haut, me mettre au rang de ses pauvres pour entrer dans son *Vestry*.

Ce misérable mouvement de vanité fut heureusement, presque aussitôt anéanti qu'enfanté : si le premier instant le vit s'élever dans ma sotte pensée ; le second, le vit rejeté et méprisé par mon cœur, qui, pauvre ou riche, demeurera, j'espère, toujours reconnaissant à l'Eternel et attaché à sa loi sainte. O Dieu ! ne me donne jamais de richesses, de peur qu'elles ne m'égarent ; mais préserve-moi d'une trop grande misère, ou donne-moi plus de force et de courage pour la supporter sans murmures.

Le 13. Comme je revenais de ma promenade, on me remit l'adresse d'une dame qui me faisait demander d'aller lui parler le lendemain matin. Un soupir m'échappa à cette bonne nouvelle ; car c'est pour être passée en revue et questionnée sur mes talens, mon âge, mon savoir-faire, que je dois aller demain. Ainsi, quel que soit le résultat de cette pénible course, un soupir la terminera. Si elle réussit, hélas ! me voilà gouvernante ; sinon, me voilà encore sur le pavé.

Le 14. Je n'ai point réussi hier dans ma course. C'était une bonne d'enfans que cette dame voulait ; elle s'excusa de m'avoir fait faire cette longue promenade pour rien ; je la saluai, et je fus presque bien-aise de me retrouver dans la rue, *Gros-Jean comme devant.*

Cet après-midi, je suis allée, d'après des conseils, chez un libraire, pour le prier d'écrire dans son livre mon nom, mon adresse, mon âge et mes talens comme gouvernante : avec ce signalement, qu'il doit montrer à ses chalans, peut-être découvrira-t-il quelque place. Ah ! qu'il est affreux

de se mettre pour ainsi dire en vente ! J'ai beaucoup pleuré ce soir : j'ai mal à la tête. Je vais me reposer en bénissant Dieu de m'avoir procuré, dans mon malheur, une amie qui m'a reçue sous son toit.

Le 15. J'ai écrit à des personnes qui pourraient peut-être m'être utiles. Encore un peu d'inquiétude, encore un peu de soucis, d'agitation, et le repos viendra ; je veux dire le repos de la tombe : il n'y en a pas d'autre pour moi sur la terre !

Le 16. J'ai reçu un nouveau billet d'une autre dame qui me demande d'aller demain lui parler.

Le 17. Quelle journée fatigante et inutile : j'ai fait une course immense, pour me rendre à l'heure indiquée chez la dame en question, qui, après m'avoir questionnée longuement et minutieusement sur tous les points, m'a dit froidement qu'elle penserait à moi, au cas où la personne avec qui elle était en arrangement n'acceptât pas ses conditions ; elle ajouta qu'elle était fâchée de m'avoir fait faire une si longue course pour rien. Je sortis en retenant avec effort la larme prête à m'échapper ; j'étais absolument exténuée de fatigue, et il me paraissait si cruel d'être ainsi devenue le jouet de chacun, que, lorsque je me trouvai dans la rue, j'étais prête à me laisser tomber sur la pierre, de faiblesse et de découragement ; cependant l'air me ranima, je commençai lentement ma marche, et, apercevant au bout de la longue rue dans laquelle je m'acheminais, un petit coin du ciel, cette vue me rendit le calme

de l'âme; je me rappelai que la larme qui tombe inconnue des hommes, est remarquée de l'Eternel, le Père du malheureux, de l'étranger. Je me rappelai que, pour obtenir l'entrée de la céleste patrie, nous devons lutter avec fermeté durant notre pélerinage, et ne pas nous laisser abattre par la douleur.

Le 18. Aujourd'hui, contre mon ordinaire, je n'ai fait ni promenade, ni visites pénibles et inutiles. Qu'ai-je donc fait. Ecrit, lu, travaillé, peut-être? — Non, rien de tout cela; mais j'ai fait ce que souvent, dans ma vie, j'ai dû faire, j'ai empaqueté mes hardes pour me traîner ailleurs; j'ai souri de pitié, et sur moi et sur elles, en voyant autour de moi une si grande quantité de guenilles, à en juger du moins, par la peine que j'avais à les arranger dans leurs vieilles demeures : deux vieux coffres qui me suivent dans tous les climats comme de fidèles serviteurs. Oh! que nous sommes de pauvres dépendantes machines, d'avoir besoin de tant d'inutiles riens.

Le 19. J'ai fait aujourd'hui une course aussi pénible qu'inutile : une personne qui aurait pu m'être utile m'a rebutée avec hauteur.

Le 20. Demain nous partons pour W. : oh! que cette idée me réjouit! Là, je retrouverai la nature, les bois, la solitude, et ce beau ciel dont l'azur ne sera pas obscurci par la fumée des toits des hommes. Mais, point de réflexions pour ce soir : je suis si fatiguée, ainsi que ma bonne chère amie! Nous avons empaqueté tout le jour; il est minuit,

et je l'entends encore ; elle est occupée pour son départ de demain. Pauvre douce amie, elle était bien pâle et bien triste ce soir : nous allons dans l'endroit où reposent les cendres de son ami !

Je me sens triste aussi : je viens d'apprendre qu'une compatriote qui, comme moi, cherche à se placer sans pouvoir réussir, se trouve maintenant sans argent, n'ayant plus de quoi payer son logement. Elle a pleuré des nuits entières, à ce qu'on m'a dit, puis elle s'est mise à écrire, disant que c'était son testament. O mon Dieu ! daigne veiller sur cette malheureuse ; préserve-la du désespoir ; adoucis cette âme angoissée ; engage-la, à lever les yeux vers le ciel ! et elle sera consolée.

Le 21. Il est quatre heures ; j'écris ma journée dans cet instant, au lieu de ce soir. Je suis dans ma chambre, qui est démeublée ; le lit est démonté. Mon amie est partie ce matin avec toute sa famille ; je devais partir avec elle ; j'étais prête ; les voitures étaient à la porte : nous allions y monter, lorsqu'arrive la poste avec un billet de M. *, pour moi, qui me dit d'aller à lettre vue chez Lady S., de sa part et de lui remettre la lettre d'introduction incluse. J'étais déjà en costume de voyage ; et, ne pouvant me présenter ainsi chez cette dame, je fus obligée de rouvrir mon coffre pour en tirer un vêtement plus convenable. Mon amie étant prête à partir, ne pouvait naturellement pas attendre mon retour ; ainsi, nous convînmes que je partirais le lendemain par la diligence, pour aller la rejoindre à W., et je m'acheminai à mon pénible rendez-vous. Il était onze heures ; il faisait une chaleur étouffante.

Je frappe à la porte; un valet l'ouvre, et, lorsque je demande si Lady S. est à la maison, il sourit impudemment, me disant que sa maitresse n'était pas levée et que je devais revenir un autre moment. Je répondis que je ne pouvais revenir; que j'avais à parler à Lady S., pour affaire, qu'il devait de suite lui faire remettre cette lettre, et que j'attendrais. Il la prit en murmurant insolemment que cela était inutile; que sa maitresse ne recevait personne à une telle heure. Il monta ainsi l'escalier en marmottant entre ses dents; tandis que je restai dans le vestibule, où j'eus le temps de réfléchir à l'impertinence de cette vile classe de valets à Londres. Si on n'arrive pas en voiture et avec fracas, ils osent se permettre un ton d'impudence, dégoûtant; tandis qu'au moindre signe du riche, ils baiseraient volontiers la poussière de ses pieds, pour paraître plus soumis. Après une demi-heure d'attente, le même impudent valet, vint me dire que sa maitresse pouvait me recevoir. Je montai et je vis une assez belle femme, qui me reçut poliment et me fit des excuses de m'avoir fait attendre. Nous causâmes long-temps. Je fus questionnée comme à l'ordinaire sur tous les points; après quoi, elle me dit qu'elle était fâchée de m'annoncer que la musique (que je ne pouvais enseigner) était, dans son cas, un obstacle insurmontable; car cet article était pour elle essentiel. Je la saluai donc et je partis, presque fâchée de n'avoir pas réussi. Cette dame avait l'air assez bonne.

Le 22, à midi. Dans quelques instans je pars pour W., et je vais en attendant, tracer ici quelques mots, pour passer le temps. La maison paraît bien triste: tous les tapis

des chambres sont levés ; les pas de la seule servante qui est restée pour la garde, retentissent péniblement ; de chaque côté de la table où j'écris, sont deux armoires recouvertes, pour la poussière, de deux draps blancs, qui font l'effet de deux tombeaux. Mais ce n'est pas cela qui me rend triste : oh ! non, l'image de la mort ne m'épouvante pas ; au contraire, à cette idée, mes yeux s'élèvent vers le ciel avec une douce joie : là, me dis-je, est le repos ; là, est un Dieu tout bon, un Père indulgent, qui recevra dans son sein, ceux de ses enfans qui l'auront cherché et aimé sur la terre....

On m'annonce qu'il faut partir ; ainsi, adieu, pauvre journal ; je te retrouverai à W. ; là, j'espère, je retrouverai aussi ma gaîté, mon courage ; la vue des coteaux, des prairies, des bois réjouira mon âme et je serai heureuse. Et toi, Londres, adieu ! adieu, séjour brillant tu n'es fait que pour le riche ! Le luxe que tu déploies avec tant d'audace semble rendre le pauvre plus pauvre, et le malheureux plus malheureux.

Le 24. Wotton. (Je mets ce nom en entier par reconnaissance.) J'habite ce délicieux séjour depuis avant-hier soir ; j'y arrivai à huit heures, par un temps superbe. M^rs^ E. et Miss *, la petite gouvernante de ses enfans, vinrent à ma rencontre. En approchant de ce beau séjour, la vue d'une nature si magnifique, me fit éprouver un sentiment de calme et de bonheur que je n'avais pas ressenti depuis bien long-temps. Rien n'est plus beau, plus romantique, que cette superbe terre, dont les bois en sont le plus magnifique ornement : ils s'étendent à plusieurs milles, tout à

l'entour du vieux manoir, qui, cependant ne répond pas à la majestueuse grandeur de la nature, qui semble avoir réuni là, toutes les beautés : coteaux, ruisseaux, cascades, forêts, tout se trouve dans ce lieu romantique. L'autre jour, à Londres, je dis à un monsieur de ma connaissance, que j'allais passer quelque temps à Wotton. — A Wotton ! me dit-il ; ah ! je vous en félicite ; c'est une terre célèbre, et tout à la fois romantique et classique, puisqu'elle a appartenu au célèbre John Evelyn, si connu par son *Sylva* (c'est le titre d'un ouvrage qui traite de la manière de planter les arbres et de les embellir). Il composa cet ouvrage à Wotton, et les bois magnifiques qu'il y fit planter lui-même, sont un bel exemple de la vérité de son livre. Je trace ceci en ce moment dans une antique chambre de ce vénérable manoir ; je suis assise dans un grand et commode fauteuil, si respectable et si vieux, que j'imagine qu'il a servi au bon, aussi bien que célèbre John Evelyn, qui a peut-être écrit son *Sylva*, ou ses Mémoires dans ce fauteuil, qui, d'après cette supposition, aurait près de deux cents ans, car, ce John Evelyn naquit en 1620, et mourut en 1706 ; il vécut donc sous Cromwell, Charles II, Jaques II, Marie, Guillaume et Anne. A ma droite, au-dessus de la cheminée, est un portrait de ce John Evelyn, lorsqu'il avait onze ans. A ma gauche, est un immense lit, aussi vieux que délicieux, lorsque le soir, bien fatiguée de nos promenades dans les forêts, je me jette dessus, pour y trouver le repos. Vis-à-vis de mon fauteuil antique, sont trois vieilles fenêtres plus vénérables encore, qui découvrent à mes yeux une charmante colline couronnée de bois. Le matin, en m'éveillant, j'ouvre mes fenêtres, et là, à genoux, j'adresse

ma prière à l'Eternel ; on prie avec plus de ferveur et de sincérité à la vue de ses ouvrages. Il y a tant de merveilles dans la nature : elle est si majestueuse, si étonnante ! qu'elle doit prouver fortement, même au cœur le plus incrédule, la puissance et la bonté de l'Être infini qui l'a créée. Malheur au cœur insensible et ingrat qui n'en serait pas ému !

En m'éveillant ce matin, le premier objet qui frappa mes regards, fut la vue d'un charmant jet d'eau sur le penchant de la colline, dont les eaux jaillissantes s'élevaient à une grande hauteur pour retomber en perles argentées, éblouissantes des premiers rayons du soleil. A quelques pas de là, des vaches paissaient sur ce côteau émaillé de fleurs et couronné par la majestueuse chaîne des arbres gigantesques de la forêt, dont les cîmes semblent toucher les cieux. Ce tableau du matin que je vis de mon lit, en ouvrant les yeux me sembla magique, enchanté, et me fit éprouver un sentiment de paix si délicieux, qu'en descendant au déjeuner, je le communiquai à mon amie, en la remerciant encore de m'avoir donné asile dans un lieu si beau. Elle sourit et me dit que tous les gens de la maison s'apercevaient que j'avais l'air heureuse et gaie. Oui, répondis-je, j'éprouve chez vous, un sentiment de paix et de bonheur que je n'ai pas ressenti depuis que je suis en Angleterre. Après le déjeuner nous allâmes faire une longue promenade dans les bois, où notre conversation roula comme à l'ordinaire, sur notre ami défunt, je dis, notre ami, parce que j'avais le bonheur d'avoir obtenu son estime, plus flatteuse à mes yeux que mille autres

suffrages, car il ne l'accordait ni légèrement, ni au hasard.

J'ai reçu aujourd'hui une lettre pénible, j'en ai été troublée quelques instants, mais le nuage a passé et le soleil de la paix est rentré dans mon âme. Je veux mettre de côté pour quelque tems, toute inquiétude, afin de jouir de ma tranquillité actuelle : c'est une douce fleur que je trouve sous mes pas, dans le désert de la vie ; je la cueille en passant.

Je veux m'arrêter un moment sur la colline. Je veux y respirer un instant, un air plus pur et plus léger ; je ne suis pas gouvernante! Je veux, avant de retourner dans ce chemin creux qui oppresse ; avant d'y sentir ma pensée abattue de nouveau sous l'anneau de la dépendance, dont le poids stérile écrase et flétrit la moindre fleur qui, de tems en tems, oserait végéter en tremblant sur ce triste sentier ; je veux dis je, rendre à ma pensée ses aîles. Qu'elle s'envole sur les monts, les vallées les nuages ! .. Je ne suis pas gouvernante ! .... Va, lui dis-je; va admirer la nature, elle est bien belle, lorsque le voile de la peine n'en ternit pas à nos yeux la magnificence.

Peut-être, sera-t-on étonné ; si jamais ces lignes trouvent un lecteur ; de voir la mélancolie presque continuelle et l'abattement que produisent sur mon cœur les peines de l'étranger, ou plutot de l'ingrate carrière dans laquelle j'ai été jetée : il se peut, je l'avoue, que la nature de mon caractère aggrave un peu les épines d'une carrière que je déteste! . . . ou (si ce mot parait trop fort et peu chrétien) du moins que je n'aimerai jamais ! . . non jamais ! . . . impossible .... douée malheureusement comme je le suis, d'une imagination sombre et ardente, qui m'a toujours

fait voir en horreur le vice et la bassesse ; mais qui m'a empêchée aussi, de savoir me plier à cette sorte de flatterie nécessaire, pour réussir dans le monde où je n'ai pas su ramper. Mais si les peines de cette aride carrière, ont été encore un peu augmentées par ma faute, elles n'en sont que plus aigues et plus réelles; et combien d'êtres sans doute, qui, avec le même genre de caractère que le mien, sont, comme moi, destinés par des circonstances malheureuses à embrasser ce facheux état ! . . . ce triste gagne-pain, le plus triste de tous ! . . . Ah ! si je pouvais les connaître, ces êtres malheureux, je leur enverrais ces pages, avant qu'ils s'engageassent dans cette carrière épineuse dans laquelle, pour la bien remplir, il faut non seulement renoncer à soi-même, à tous ses goûts, à toutes les jouissances de la terre ; mais encore (et c'est là sans doute le plus difficile) à tous ses défauts.

Le 26. Il a plu aujourd'hui presque tout le jour : cependant nous avons fait une petite promenade, pour aller examiner une plantation de jeunes arbres auxquels mon amie est particulièrement attachée ; parce que son époux les a plantés. . . Lorsqu'on a perdu ceux qu'on aime, on s'entoure de leur souvenir; même les objets inanimés, qu'ils ont vus ou touchés, acquièrent un mélancolique intérêt à nos yeux, nous en faisons nos amis ; et en voyant l'arbre qui les protégea de son ombre dans les jours du bonheur, nous nons arrêtons devant ce muet témoin du passé, nous le saluons comme un ami, n'a-t-il pas connu ceux que nous pleurons; ne les a-t-il pas protégés de son ombre ; n'a-t-il pas droit, par conséquent à notre amitié, à notre recon-

naissance. Aussi, ce n'est qu'à regret que nous nous éloignons du vieux arbre, et en lui disant adieu, nous ajoutons; je reviendrai te voir, je reviendrai me reposer sous ton ombre pour penser à ceux qui ne sont plus.

Le 27. Encore une pluie continuelle: nous avons voulu profiter d'un instant de beau pour notre promenade journalière; mais la pluie nous a surprises assez loin du manoir où nous sommes rentrées entièrement mouillées. Ce soir un frère de M^rs^. E. est arrivé; j'ai été bien aise de le revoir, c'est une ancienne connaissance, et nous avons aussitôt recommencé nos vieilles querelles sur sa haine pour la nation française, et sur son vieux et inutile souhait d'aller prendre Paris.

Le 28. Ce matin j'ai reçu, encore une de ces désagréables lettres, sans délicatesse, qu'on se permet souvent d'écrire à la personne qu'on recherche pour gouvernante; la questionnant grossièrement sur ce qu'elle sait faire, sur sa figure, sur son âge; enfin sur ce qu'elle vaut: et malgré ma résolution de courage, j'avoue que je n'ai jamais pu recevoir de telles lettres d'un œil sec, quoique j'aie toujours eu soin d'y répondre bien poliment; car l'expérience m'a appris, qu'une simple expression qui ne plait pas, suffit pour rompre une affaire de ce genre. Mais j'entends la pendule annoncer minuit, ainsi je vais bien vite me jeter sur mon lit où le sommeil, ce doux ami du pauvre qu'il rend égal aux rois, viendra bientôt je l'espère, me faire oublier le froid, (car ces pluies ont tellement rafraichi le tems, que je meurs de froid en écrivant ceci, quoiqu'enveloppée dans un manteau) et je serai plus heureuse alors en effet, que notre pauvre roi George IV qui, dit on,

est mourant et en est si affecté qu'il pleure souvent à cette idée : pauvre homme ! sa riche couronne d'or, n'a pu dérober son front à la mort qui va le frapper; et il faudra qu'il tombe. Dieu veuille qu'il soit préparé, alors, il ne ferait qu'échanger son diadème terrestre et pesant, pour une couronne incorruptible de gloire, qui ne péserait pas sur sa tête et lui donnerait bien plus de bonheur !

Le 29. J'ai lu presque toute la matinée avec mon amie, et comme elle n'était pas très bien, je suis allée seule à la promenade. Je tournai mes pas du côté de l'église, je visitai les inscriptions des tombes du cimetière, l'une d'elles me frappa singulièrement. Sur une longue pierre était gravé en grandes lettres. « Prepare for death. » (Prépare-toi à la mort). Cette inscription était-elle adressée au passant. Etait-ce le mourant, ou ses amis qui l'avaient ordonnée? L'être qui reposait sous cette pierre; ne se sentant peut être pas bien préparé lorsqu'il vit la mort prête à le frapper, aurait-il voulu; par pitié pour les vivans, leur donner une frappante leçon, en faisant graver sur sa tombe « Prépare toi à la mort » !

Le 30. Hier au soir, à peine finissais-je de tracer ces derniers mots : « Prépare-toi à la mort, » lorsque ma chandelle, qui était près de sa fin, s'éteignit si subitement que je me trouvai dans les ténèbres, la plume en main, assise dans mon fauteuil, et me préparant à tracer à la hâte encore le reste de ma journée. J'avoue que cette extinction si subite de ma lumière, au moment où j'écrivais cette inscription funèbre, me sembla frappante, quoiqu'assez na-

turelle : ma chandelle était à sa fin ; la mèche apparemment, tomba sur le bord du chandelier, ce qui l'éteignit d'un seul coup, à l'instant où j'achevais de tracer ces mots. Cependant, je ne pus, j'en conviens, m'empêcher de penser, que c'était peut-être un avertissement pour moi-même de me préparer mieux ; aussi, je me jetai à genoux et priai Dieu bien ardemment qu'il m'en fît la grâce ; après quoi, je me débarrassai à la hâte de ma robe de chambre pour m'élancer dans mon lit aussi vite que possible. Car, on aura beau rire, mais je soutiens qu'il faut un brin de courage, pour supporter vaillamment une extinction si subite de sa lumière, à minuit, dans une vieille chambre entourée de vieux portraits, et dans un antique manoir isolé, dont les portes et les serrures aussi vieilles que l'édifice, n'offrent plus, par conséquent, que la faible défense d'un vieillard vaincu aisément par l'audace.

Le 31. Nous voici encore à la fin d'un autre mois, sans que j'aie pu réussir. Je n'ai point de réponse de la dernière dame à qui j'ai écrit. Peut-être que demain je saurai mon sort là-dessus ; mais je ne m'attends à rien de bon.

Ce soir, nous avons tiré de l'antique bibliothèque du manoir, toutes sortes de vieux manuscrits, des lettres originales de divers rois, reines, princes, ambassadeurs sous les règnes de Charles I^er^ et Charles II. Quelques-unes de ces lettres étaient en vieux français, d'autres en espagnol, en italien, en anglais : je lus tout cela, ce qui nous amusa beaucoup ; il y avait quelque chose de si simple et de si vieux dans le style et les expressions, que cela devenait nouveau. Parmi ces curieuses reliques, était le livre de

prières de Charles Ier, et celui même, dans lequel cet infortuné monarque, lut sa dernière prière sur l'échafaud, où le conduisit sa trop grande faiblesse envers des ennemis acharnés à sa perte, et dont l'aveugle rage ne fut assouvie qu'après avoir traîné leur souverain au supplice.

Le 1er *Juin*. Nous sortîmes après déjeûner pour notre promenade ordinaire, et le temps était si beau, que nous l'avons prolongée au-delà de nos forces ; nous sommes rentrées abîmées de fatigue ; cependant je suis contente de cette course : nous avons été sur un des plus hauts coteaux de Surrey, où l'on jouit de la plus magnifique vue peut-être, de l'Angleterre. Il me sembla que nous étions tout-à-coup transportées en Suisse ou sur les bords du Rhin ; et, me tournant vers ma compagne : Ah ! lui dis-je, comment, en voyant une nature si belle et si merveilleuse, peut-il y avoir des êtres assez insensés pour oser douter de l'existence du Dieu tout puissant qui l'a créée. Un peu plus loin, sur cette colline, était une tour dont nous nous approchâmes ; on voyait sur le mur une inscription latine qui annonçait que c'était un tombeau. « Oui, me dit mon amie, le possesseur de ces collines fit bâtir cette tour pour en faire sa tombe. — Eh bien, répondis-je, il a choisi un superbe lieu ; c'est sans doute après avoir souvent admiré ici, les merveilles de la création et adoré son Auteur, qu'il a choisi cette place pour son dernier séjour ? — Hélas ! me dit mon amie, vous vous trompez ; j'ai entendu dire, au contraire, que ce malheureux était sans religion, et que c'était plutôt par moquerie qu'il avait placé là son monument, ordonnant qu'on l'ensevelît la tête en bas ; ajoutant

par dérision, que le monde devant être renversé à la résurrection, il se trouverait alors, par conséquent, sus ses pieds. — Oh ! quelle horreur ! m'écriai-je, de se moquer de l'Eternité où l'on va entrer ! quelle horreur, d'oser ainsi braver les jugemens de Dieu, lorsqu'on va paraître en sa présence ! » Je détournai les yeux de cette tour, qui me paraissait funeste, et nous revînmes au manoir par des bois magnifiques, où nous fûmes égayées par le doux chant du rossignol. Arrivées à notre romantique demeure, nous nous jetâmes dans de grands fauteuils, après avoir pris une collation restaurante, dont nous avions le plus grand besoin, pour réparer nos forces épuisées.

Le 2. Reçu une lettre de désappointement comme je m'y attendais ; et nouvelle faiblesse qui m'a fait en verser des larmes.

Le 3. La gouvernante des enfans de mon amie a fini ce soir sa bouderie de quatre jours, elle a été charmante avec moi et m'a étalé toutes ses grâces, mais cela ne durera pas ; car elle me boude constamment, ou se fâche sans aucun motif contre moi ; je soupçonne qu'elle est jalouse de l'amitié de M^rs^ E. pour moi ; si cela est, je la plains ; la jalousie est une passion qui rend bien malheureux, et qu'on dit sans remède.

Le 4. Comme nous nous promenions ce matin dans la forêt, M^rs^. E. jette tout-à-coup un cri ; je regarde autour de nous, toute tremblante, avant d'oser m'informer de la cause d'une telle frayeur ; enfin je me hasarde à lui

demander si elle a vu quelque monstre : « Oh ! j'ai vu.... j'ai vu...., dit-elle, une souris qui a passé tout près de mon pied. — Une souris ! répondis-je en riant ; quoi ! vous en avez donc si peur ? — Oh ! oui, j'en ai toujours eu une horreur insurmontable. — Non pas insurmontable, répliquai-je doucement, mais insurmontée ; quel mal peut faire un petit animal assez innocent ? — Ne parlons pas de son innocence, reprit ma pauvre amie encore à moitié effrayée, et retournons bien vite à la maison. Tout en cheminant, je me dis à moi-même : Pauvres êtres que nous sommes, nous avons donc tous nos faiblesses !

Le 5. Je ne sais comment mes journées se passent ; je n'ai pas traduit un mot d'espagnol depuis plusieurs jours ; il est vrai que je lis beaucoup à haute voix à mon amie, et le reste du temps nous le passons ou à nous promener, ou à travailler et à babiller au coin du feu ; car il fait si froid, que nous avons tous les jours un petit feu dans la bibliothèque.

Le 6. Je suis bien mécontente de moi : nous allâmes ce matin à l'église, il est vrai, mais le sermon était si plat, si mal débité, si sec, qu'il m'a fait plutôt du mal que du bien. Je revins au manoir, ne remportant d'autre fruit de ma mauvaise dévotion qu'un long soupir ; et, tout en ôtant mon chapeau devant ma toilette (car la puérile vanité de la femme se mêle à tout, quoique souvent sans y songer, et elle se place devant son miroir pour quitter un chiffon comme pour l'endosser), tout en ôtant mon chapeau, dis-je, je m'écriai dans un mouvement de passion : Quel misé-

rable sermon! Ah! pourquoi des êtres sans talens, sans éloquence, tout plats enfin, se vouent-ils à un emploi qui demande au contraire des talens distingués pour le bien remplir, pour savoir trouver la route de l'âme. A peine achevais-je cette pauvre et vaniteuse sentence, que mon miroir m'indiqua à son tour mon tort; j'y vis mes traits altérés par ce mouvement d'humeur, ce qui me fit rentrer en moi-même. De quel droit, en effet, me permettais-je de n'être pas satisfaite du sermon; l'aurais-je mieux fait? C'est une question: aurais-je pu en profiter? C'est une autre question à laquelle ma conscience me répond avec sincérité. Oui, j'aurais pu en tirer quelque fruit; oui, j'aurais pu, avec plus d'attention, y trouver, sinon une fleur, du moins un suc salutaire; au lieu de cela, j'en tire le venin empoisonné de la médisance. Loin d'imiter l'abeille qui sait tirer un suc délicieux, même de la plante empoisonnée, j'imite le serpent qui, de la plante la plus salutaire, tire souvent un suc mortel. Quelle horreur! que j'ai pitié de moi; que j'ai mal observé le sabbat! J'en demande pardon à Dieu, et c'est dans la résolution de me corriger, que j'ai le courage de tracer ici ce honteux et sincère aveu, afin que, lorsque je relirai ces pages, je me rappelle ma faute, et que je fasse de nouveaux efforts pour me corriger. Dieu veuille me faire la grâce de m'affermir et de m'aider dans cette résolution.

Le 7. Pluie continuelle. J'ai lu presque tout le jour à M^rs^ E., de sorte que j'ai la poitrine si épuisée ce soir, que je vais vite me reposer.

Le 8. Mal de tête, grand mal de tête, violent rhumatisme à la tête, et voilà tout; voilà le commencement de ma journée du 8 et en voilà la fin; à peine dans ces cas là; ai-je la force de prendre la plume seulement pour tracer : Je souffre.

Le 9. Aujourd'hui encore, je souffre, quoiqu'un peu moins qu'hier; j'ai pu lire; j'ai traduit quelques pages de mon livre favori, dans lequel j'avance bien : j'espère que j'aurai le temps et la persévérance de traduire en entier cet ouvrage.

La grand' mère de mon amie vient d'arriver ici, pour visiter sa petite fille et ses arrière-petits enfans. C'est une femme respectable, âgée de 81 ans, aveugle, mais possédant assez bien encore les facultés d'une pensée qui, dit-on, a été forte et active. Cependant que reste-il de cette jeunesse passée, de cette énergie de corps et d'esprit? Hélas! de la décrépitude, de la faiblesse, de la dépendance, et voilà tout. Qu'est la vie, même pour l'être qui traîne les plus longs jours? Un rêve, un pénibre rêve, et voilà tout. Au lieu donc de s'amuser sottement à faire un journal de ce qu'on voit passer, comme beaucoup d'êtres font, sans me compter; ne vaudrait-il pas mieux, marquer seulement la date de notre entrée dans la vie, et laisser la page en blanc? Ne suffirait-il pas de mettre la date de notre naissance, au commencement de la feuille, et un ami ou un étranger ajouterait celle de notre mort à la fin? De quoi est remplie cette feuille de la vie? de douleurs et de larmes. Insensée que j'étais, de blâmer ma plume pour un jour manqué; elle était plus sage que moi : il serait mieux

en effet de les tous oublier ces jours; de n'en rappeler aucun; et, si je n'avais pas formé le vœu d'écrire chaque soir quelques mots durant un an, je suivrais l'avis de ma plume, et pas même une date n'indiquerait que les jours d'hier et d'aujourd'hui sont passés.

Le 10. Quel jour sombre; de la pluie du matin au soir; je l'ai passé en partie à babiller avec la vieille grand-mère qui, heureusement a été très gracieuse envers moi, ce qui n'est pas souvent le cas avec cette bonne femme qui, si elle vous accorde sa faveur une heure de temps, vous la retire l'heure suivante. Pour lui plaire, j'ai écouté de la meilleure grâce du monde, de vieilles anecdotes qu'elle m'avait conté cent fois il y a trois ans, et qu'elle m'a répété aujourd'hui trois fois, dans l'espace de quelques heures, sans se douter de cette répétition, tandis que de mon côté je lui laissai sa douce illusion, en tâchant de rire et de paraître aussi surprise à la troisième mention qu'à la première. Ah! qu'il est triste vieillir!

Ce soir j'ai donné une petite leçon de français à la petite gouvernante, qui désire beaucoup l'apprendre avec une petite peine, et qui, depuis quelques jours, me témoigne toute ses petites grâces, m'invitant chaque soir auprès de son petit feu, pour l'entendre lire son petit livre français, la reprendre de ses petites fautes et ne pas m'étonner de sa petite prononciation.

Le 11. La vieille grand-maman est partie ce matin; après son départ, sans nous rien communiquer, nous nous sommes senties plus gaies et plus libres; il existe beau-

coup de contrainte en la présence de cette pauvre femme si âgée, aveugle; écoutant tout ce qui se passe autour d'elle et en demandant raison; si elle entend remuer, tousser, sonner, ouvrir une porte, bouger sa chaise, etc., il faut lui donner une ample explication de chacun de ces bruits. Ah! qu'il est triste de vieillir!

Le 12. Jour pluvieux; sombre. Pensée sombre. Plume sombre, tais-toi.

Le 13. Depuis que ma vie s'écoule sur le sol étranger, le dimanche a toujours eu pour moi une teinte de tristesse assez forte, mêlée cependant d'un calme doux qui fait du bien à l'âme. Le chant des oiseaux même, a, selon moi, ce jour là, quelque chose de plus tranquille et de plus lent; on dirait qu'eux aussi, se reposent et chantent en notes plus douces, les merveilles de la création.

Après l'église nous allâmes faire une promenade sur les collines, où nous nous arrêtâmes à contempler, ce qu'on appelle ici le nouveau bâtiment; c'est une aile du manoir qui a été rebâtie par son dernier possesseur, il y a deux ans. Maintenant le chef de cette belle terre est depuis un an dans la tombe et le bâtiment commencé est demeuré au point où il l'a laissé; pas une pierre n'y a été ajoutée; les portes, les planchers, les cloisons, les ornements n'y sont pas encore; ils attendent en vain le maître, pour y être placés; il ne vient plus ce maître. Où est-il? — Faites quelques pas jusqu'à la petite église du village, là, vous trouverez une pierre de marbre avec des caractères taillés; lisez, et vous y verrez le nom du maître que vous cher-

chez. Tout ce qui reste de lui sur la terre, est sous ce marbre ; mais son âme s'est envolée vers le ciel, elle est retournée à son Dieu; elle est heureuse, elle n'a plus rien à faire avec les passions des hommes, avec les vanités de la terre.

En rentrant de notre longue promenade, nous prîmes le thé avec un plaisir qui tenait presque au bonheur, sans doute par un lien physique , car nous mourions de faim et de soif. Dans la soirée nous lûmes un excellent sermon de Dr. et maintenant je vais me reposer avec un sentiment de paix si délicieux, qu'il surpasse tous les plaisirs du monde.

Le 14. Nous avons fait ce matin une longue promenade, durant laquelle nous eûmes alternativement soleil et pluie, pluie et soleil ; en passant dans les bois, j'aperçus à travers les arbres, quatre enfans dans le lointain, jouant et folâtrant près d'un ruisseau, dans un site aussi isolé que sauvage, et, je ne sais pourquoi, ma pensée se mit en point de comparaison avec celle de ces petits êtres, jouant innocemment, sans soucis, sans inquiétude, près de cet agreste ruisseau qui coulait ainsi paisiblement, depuis des siècles, au sein de cette vallée solitaire , répandant la fertilité sur son passage sans en faire du bruit. Les générations passent et repassent, les possesseurs de ce beau site naissent et meurent, et le ruisseau coule toujours de même, sans s'inquiéter des changements qui arrivent sur ses bords. Semblables au ruisseau, les petits êtres qui jouent maintenant avec ses eaux, me dis-je à moi même, ne connaissent du monde que leur chaumière et les bois dont elle est environnée : heureux enfans ! ils paraissent être à l'abri des orages, dans ce lieu retiré ; à l'approche du nuage, l'arbre

voisin leur prête son ombre, et lorsque le ciel redevient serein, ils retournent jouer avec les eaux du ruisseau. Heureuse innocence de la pensée ; heureuse ignorance des choses de la vie ! ah ! que ne puis-je retourner à vous ; et, comme ces petits êtres, ne connaître du monde, que le hameau où je suis née ! — Comme je faisais ces réflexions, tout en suivant la marche rapide de ma compagne, dans le sentier étroit du bois, ma tête se pencha vers la terre, une larme allait m'échapper, lorsqu'un rayon du soleil, qui perça tout-à-coup à travers le feuillage, me fit lever les yeux vers le ciel d'où venait cette belle lumière, et le sourire de la paix remplaça la larme de l'inquiétude. L'instant après, mon amie m'appella, pour m'avertir que nous devions bien vîte retourner au manoir afin d'éviter un autre nuage noir qui s'approchait en menaçant ; le rayon du soleil disparut, nous nous hâtâmes, mais en vain, le nuage nous atteignit, la pluie fondit sur nos têtes ; nous vîmes à quelques pas un vieux chêne, et nous nous réfugiâmes sous son ombrage ; ainsi, pour quelques instants du moins, un arbre aussi, nous offrait son abri.

Le 15. Dans cet instant, (11 heures du soir) j'entends encore la pluie battre avec violence contre la vitre, et tout le jour elle est tombée de même ; on dit que l'approche d'une comète est la cause de ce temps si pluvieux. Ne pouvant donc pas sortir aujourd'hui, j'ai traduit plusieurs pages d'espagnol ; et ce soir, qu'ai-je fait ; devine mon pauvre journal ? ah ! tu ne le pourrais, je t'assure, ainsi je vais te le dire : j'ai fait quelques pirouettes par la chambre, à la manière des danseuses de l'opéra pour

en donner une idée à Miss*, la petite gouvernante qui n'a jamais vu un théâtre d'aucun genre, parce qu'elle n'a jamais eu l'occasion d'en voir, et qui profite de cette privation forcée, pour s'en faire un mérite, en blâmant tous ceux qui ont pu jouir ce genre d'amusement dans lequel, je l'avoue je ne vois pas de mal; pourvu qu'on choisisse un sujet moral, un trait noble qui, préparé par un auteur habile pour la représentation, ne peut assurément avilir l'âme. Cependant je n'approuve pas la multiplicité de tels amusements dont il serait mieux peut-être, de se passer, mais ils ont existé presque de tout temps. L'homme, comme l'enfant, a besoin de hochets, pour le distraire des douleurs de la vie.

Le 16. Point de lettres, point de nouvelles sur mon sort, mais je ne m'en inquiète plus beaucoup ; la fin de notre pélérinage sur cette terre n'est qu'une caisse de bois et un peu de poussière pour la couvrir; et cela est facile à trouver.

Le 17. Les pluies ne cessent pas; les chaleurs ne viennent point. Les jours vont diminuer et l'été n'arrive pas; on dirait qu'il nous oublie, qu'il est allé visiter d'autres climats.

Le 18. J'ai mal de tête; je suis épuisée, j'ai lu haut toute la soirée ; il est minuit et je meurs de peur ; aussi je vais vite, si j'ose, me sauver dans mon lit. D'où vient cette peur dira-t-on ; est-elle fondée? non certainement ; ce n'est qu'une peur d'enfant. Nous avons parlé ce soir d'un

bien méchant homme qui demeure dans le voisinage et qui a beaucoup trompé et abusé de la confiance des maîtres de cette terre ; sa mauvaise conduite ayant enfin été découverte, on vient de lui retirer une partie de son emploi, ce dont il est si enragé, qu'on peut tout craindre d'un être sans religion, sans principes et toujours à moitié ivre ; de sorte qu'avant de monter dans nos chambres, nous avons examiné nous mêmes, si les portes et les fenêtres du manoir étaient bien fermées. En entrant ici dans ma grande chambre, j'ai regardé sous mon grand lit, sous le grand fauteuil dans lequel je suis dans cet instant à tracer ceci ; je n'ai rien vu, ni tête, ni jambes, ni ces deux yeux brillants dont les nourrices effraient souvent les enfans dans leurs histoires de voleurs ; enfin rien de tout cela n'a paru, et cependant je dois l'avouer, j'ai peur ! Un grand vent qui fait craquer les vieilles fenêtres, les vieilles cloisons, la vieille cheminée de ma vieille chambre, me fait frissonner à chaque mot que j'ajoute ici, et cependant, je n'ai pas le courage de bouger de mon fauteuil pour aller me cacher dans mes couvertures ; quelle honte ! Allons, courage ! me voilà debout quittant, plume et fauteuil pour le lit.

Le 19. Je ris maintenant de ma sotte peur d'hier au soir, la nuit a été fort tranquille, le manoir n'a point été escaladé, et ce matin, j'ai éte réveillée par un beau rayon du soleil, ce dont j'ai remercié Dieu en ouvrant la paupière, car la terre a un si grand besoin d'un peu de chaleur ; les pluies sont si continuelles depuis longtemps que tout renchérit. Si l'Eternel ne prend pitié de ses enfans, en

leur envoyant maintenant un peu de son soleil pour ranimer les plantes languissantes et prêtes à périr glacées par le froid, ou noyées dans les eaux, il est à craindre que le fléau de la famine ne se fasse bientôt sentir. ODieu! veuille nous préserver d'une pareille calamité! Nous ne l'avons peut-être que trop méritée par notre tiédeur et notre ingratitude; mais, ô notre divin Sauveur; toi qui connais notre faiblesse, aye pitié de nous; intercéde pour ceux que tu as rachetés. Epargne-nous, malgré nos péchés, et fais-nous la grâce de devenir plus dignes de ton amour.

Le 20. J'ai un si affreux mal de tête que je puis à peine ce soir, tracer ici la date de ce jour, et ajouter, qu'il est passé, comme tant d'autres; passé pour jamais. J'ai entendu ce matin un bon sermon à notre petite église paroissiale, le texte était, » Ye that are weary and heavy laden; come unto me and I will give you rest. » Que ces paroles sont consolantes! O mon divin Rédempteur! oui je viens à toi, dans mes peines, et tu daignes toujours les soulager. En toi mon âme se confie. -

Le 21. O ma pauvre tête! que j'en ai souffert encore aujourd'hui! . . je n'ai été propre à rien. Pauvres misérables mortels que nous sommes; un rien dérange ce corps, cette frêle machine, et en suspend le mouvement. Comme la montre de l'ouvrier, qui, lorsque le moindre choc a rompu son mécanisme, s'arrête et cesse de marquer le tems; de même, alors que le plus petit filament de notre corps se dérange, toute la machine languit, et la pensée n'a plus assez de force pour diviser les heures; elles passent

malgré cela, il est vrai, mais elles pèsent en passant ; ce n'est plus la pensée qui les marque rapidement, c'est la souffrance qui se traîne lentement, pour les marquer du doigt de la douleur.

Le 22. Ce matin chacun a reçu des lettres excepté moi. Point de nouvelles encore sur mon sort ; ainsi il faut que je retourne bientôt à Londres, dans un logement, non seulement pour ne pas abuser de la bonté de mon amie, mais pour faire de nouvelles démarches pour tâcher de réussir, car ici, je n'entends parler de rien, je ne vois personne, nous vivons dans une retraite complète qui serait mon bonheur, si je pouvais y rester sans inquiétude ; mais il faut que je retourne lutter avec le sort, je me suis reposée, j'ai acquis plus de forces ; je rends grâce à Dieu de ce bienfait, et je le prie sincérement de bénir l'amie qui m'a procuré ce bonheur, et de faire prospérer sa jeune et intéressante famille.

Le 23. Le tems a été assez beau aujourd'hui, mais toujours si froid, que nous avons chaque jour du feu au salon. Les gazettes de ce matin, parlaient beaucoup de ce tems extraordinaire pour la saison : des orages affreux ont fait des ravages dans différentes provinces d'Angleterre et d'Ecosse. Un autre article des papiers disait, que tous les baromètres et thermomètres étaient entièrement dérangés par ce tems singulier. On persiste à croire qu'il est occasionné par l'influence d'une comète qui doit paraître en 1832 et qui doit, dit on, passer si près de la terre qu'elle la détruira en passant. O homme téméraire! est-ce à toi,

d'oser lire dans cet avenir dont Dieu seul est le maître? N'as-tu pas honte plutôt, de ton aveugle science? Oui, c'est en vain que tu prétends connaître le cours des astres; prédire leur effet sur la terre; pénétrer enfin dans les immensités de cette voute azurée où sont les Palais du Tout-Puissant, qui d'un souffle pourrait te punir de ta folle témérité, en te faisant rentrer dans la poussière dont tu es sorti.

Nous avons bien ri ce soir au sujet de nos vaines terreurs sur l'hydrophobia dont on cite maintenant tant d'exemples, que nous ne nous promenons qu'en tremblant, si, de loin nous voyons un pauvre chien, il nous parait enragé et nous nous hâtons de sauter la première haie, le premier fossé, au risque de nous casser le cou pour éviter un danger imaginaire. Aujourd'hui en nous promenant, mon amie me dit tout à coup, ce n'est pas seulement des chiens dont j'ai peur, mais des hommes, car j'ai appris qu'un Monsieur, qui avait été mordu par un chien, il y a quelque tems, et qu'on croyait guéri, (ayant pris les remèdes nécessaires) vient de mordre son barbier pour premier signe de sa rage. Quelle horreur m'écriai-je! . . . et cependant, l'idée de craindre aussi, la morsure des hommes que nous pourrions rencontrer allant paisiblement chez eux, ou à leur travail, cette idée dis-je, nous parut si absurde que nous ne pûmes nous empêcher d'en rire: au même instant j'ajoutai, oh! voilà la bas un homme à cheval avec un chien courant à côté; cachons-nous: effectivement mon amie à cette formidable vue, prit une telle peur qu'elle courut sauter une haute haie pour se cacher dans le fossé opposé, et je la suivis, dans une espèce de

vague frayeur que le chien, le cheval ou l'homme fussent enragés; et peut être tous les trois. Le pauvre homme qui nous aperçut derrière la haie et qui, sans doute avait vu de loin, notre ridicule mouvement de peur, nous salua bien humblement, comme pour nous rassurer. De retour au manoir, nous nous moquâmes de nous mêmes, de nous laisser ainsi aller à des frayeurs ridicules; comme s'il fallait croire des rapports, toujours exagérés; souvent faux.

Le 24. Un souvenir marque cette date chaque année pour moi, ah! un triste souvenir! . . . . . J'ai versé bien des larmes aujourd'hui, et ce n'est pas le présent, cependant, ce triste présent sans espoir, qui les a fait couler, mais un souvenir du passé, de ce passé plus triste encore!

Le 25. Le tems a été bien singulier aujourd'hui, le matin une pluie chaude, et l'après midi un Ciel si sombre, un air si étouffant, une atmosphère si oppressif que, respirer, marcher, causer ou s'asseoir était un travail; cependant ce soir, point d'orage, quoique le ciel semblât l'annoncer. Dans ce moment, il fait un grand vent, tout craque ici, fenêtres, cloisons, cheminées; ce manoir est si vieux que les architectes qui l'ont examiné, le trouvent peu sûr; aussi, je ne serais pas étonnée qu'un orage ébranlât ce vieux édifice et en fît un monceau de ruines, sous lesquelles nous demeurerions peut être ensevelis; ce soir nous en parlions, et à peine, aurions-nous pu nous décider à aller nous coucher, sans l'assurance d'une divine Providence qui veillait sur nous et saurait bien nous sauver si elle le trouvait bon. Cependant je conseillai sé-

rieusement à mon amie de ne pas s'exposer une autre année avec sa famille, dans un bâtiment si peu sûr, à moins qu'on y fît les réparations nécessaires à sa solidité.

Le 26. Point de nouvelles encore; point d'espoir; j'ai écrit à Londres pour tâcher de me procurer de suite quelques leçons à donner, afin de diminuer par là, les frais d'un logement. O qu'il est cruel de n'avoir pas un toit où reposer sa tête !

Le 27. Le roi est mort cette nuit à trois heures, d'une hydropisie de poitrine. Ce matin à déjeuner je trouvai la gazette sur la table, comme à l'ordinaire, mais cette fois, elle était toute à l'entour bordée de noir, premier signe de douleur, ou plutôt du deuil extérieur dont l'Angleterre sera couverte dans peu de jours: George IV son roi est mort. — Son roi est mort ! cela ne se peut, un roi ne meurt point, il ne fait que changer de nom: d'ailleurs, n'ai-je pas entendu ce matin à l'église, prier pour le roi comme de coutume. Il est vrai que le prédicateur, au lieu de dire comme à l'ordinaire. « Nous te prions Seigneur de bénir la personne du roi George, notre légitime souverain, » a dit, « Nous te prions Seigneur de bénir la personne du roi, notre légitime souverain. » Pourquoi n'a-t-il pas nommé George, comme les autres dimanches? C'est que George venait de tomber, George n'existait plus; depuis quelques heures, George était couché dans la poussière. La pesante couronne d'or, la marque des rois, est tombée de son front; il ne peut plus la porter, mais un autre, son frère, l'a déjà ramassée, l'a posée sur sa tête;

il est roi depuis ce matin à trois heures, et c'est pour lui qu'on a prié dans toutes les églises, ce même matin à onze heures; il règne sous le nom de William IV, le roi n'est donc pas mort, il a changé de nom. L'encens de la flatterie; des vains hommages, s'adresse au roi comme hier; où est donc la différence? — dans le nom; tout cet encens fumait hier pour George; aujourd'hui, les autels de la flatterie sont allumés pour William, et George est oublié. Le pauvre homme; le voilà devenu (pour le corps) l'égal du plus petit de ses sujets. Il a dominé sur des millions d'êtres, pendant sa vie, et maintenant, le ver sera son roi, la corruption s'emparera de sa dépouille royale comme de celle du mendiant: ceci rappelle à ma mémoire quelques lignes assez connues sur ce sujet.

LA MORT DU RICHE.

« Je songeais l'autre jour, que de mal consumé,
» Côte à côte d'un pauvre on m'avait inhumé,
» Et que, n'en pouvant pas souffrir le voisinage,
» En mort de qualité, je lui tins ce langage:
» Retire-toi, coquin! va pourrir loin d'ici,
» Il ne t'appartient pas de m'approcher ainsi!
» — Coquin! ce me dit-il, d'une arrogance extrême,
» Va chercher tes coquins ailleurs! Coquin toi-même!
» Ici, tous sont égaux: Je ne te dois plus rien,
» Je suis sur mon fumier, comme toi sur le tien. »

Le 28. J'ai reçu aujourd'hui une lettre de Londres qui me dit, que les plus chétifs logements y sont toujours fort

chers, et qu'il y a une telle abondance de maîtres, en tout genre, qu'il me sera bien difficile de m'y procurer des leçons. Mais pourquoi m'inquiéterais-je inutilement là dessus; lorsque nous avons fait notre possible pour nous mêmes, nous devons confier notre avenir à la divine Providence qui sait mieux que nous ce qui nous est bon.

Le 29. Cette journée à été très-ennuyeuse, je n'ai pu ni lire, ni écrire, j'ai été mécaniquement occupée du matin au soir à me faire un vêtement de deuil pour la mort du roi : quand on vit dans un pays, on doit se soumettre à ses usages; ainsi, comme toute la nation, je serai dans peu de jours couverte de noir de la tête aux pieds. Hélas ce ne sera pas la première fois que j'aurai été ainsi revêtue de cette sombre couleur, mais cette fois ci du moins, le cœur n'y a d'autre part, que celle que tout être mortel doit prendre à la mort de son semblable; qu'il soit né sous la pourpre ou sous le chaume, c'est égal, l'événement est le même; c'est un homme qui disparait de la scène du monde, pour aller comparaître devant le tribunal de son Juge. Cette idée est bien solennelle; O Dieu! fais, qu'elle serve d'avertissement à ceux qui restent, pour se régénérer et mener une meilleure vie.

Le 30. Voilà un autre mois écoulé, et je n'ai pas encore le moindre espoir de réussir. Cette incertitude me devient chaque jour plus cruelle; elle est comme un ver secret, qui ronge toutes mes petites jouissances du moment, et empoisonne le présent à son passage.

Le 1^er^. Juillet. J'ai enfin presque fini ce deuil pour une pauvre majasté, déjà presqu'oubliée avant même d'être mise dans la tombe. Les flatteries, les hommages sont maintenant tournés vers la nouvelle majesté William IV. Les papiers sont déjà remplis de vers assez plats à sa louange; ses défauts d'autrefois, sont tout à coup devenus sur le trône de brillantes qualités; et la femme sur laquelle tombera son vieux sourire (car il a 66 ans) deviendra l'objet d'encens, des mêmes courtisans, qui maintenant, se plaisent à lancer des railleries méprisantes sur la femme assez infortunée pour avoir mis son bonheur dans le sourire d'un roi. La marquise de * maîtresse du dernier monarque, vient de partir pour le continent, chargée de richesses; mais, emportant sans doute, une conscience mal à l'aise, suite de l'erreur.

Le 2. Point d'Eté encore. La pluie tombe avec fracas; le vent souffle dans cet instant avec une violence si épouvantable que tout craque et tremble dans le vieux manoir. Il est minuit, je vais me jeter sur mon lit; je vais prier Dieu d'avoir pitié de nous, pauvres humains, de nous pardonner nos péchés sans nombre et de changer nos cœurs froids et endurcis, en des cœurs ardents de charité et d'amour pour sa loi.

Le 3. Encore de la pluie, du froid, et un feu dans la bibliothèque pour nous réchauffer. C'est près de ce charmant petit feu que nous avons lu et travaillé comme à l'ordinaire. Notre présente lecture est, la Vie du colonel Gar-

diner, par Doddrigge, ouvrage aussi intéressant que singulier. Ce colonel James Gardiner, qui naquit en 1687 et mourut en 1745, était un officier anglais, qui, dans sa jeunesse, s'était livré à la débauche, au libertinage, profanant sans cesse l'Eternel, comme il le dit lui-même, jusqu'à ce qu'une nuit, qu'il se préparait à de nouvelles orgies, il eut une vision si frappante, que, dès cet instant il commença à renoncer à ses erreurs, et devint bientôt le meilleur, comme le plus zélé chrétien.

Le 4. Pluie encore toute la matinée jusqu'à midi; le temps alors commença à s'éclaircir assez, pour nous permettre d'aller à notre église, où nous eûmes un sermon, assez semblable aux jours du pélerinage de Jacob. Un peu après notre retour, la pluie recommença par torrens; mais ce soir vers les six heures, le ciel présentait le plus magnifique spectacle : la pluie avait cessé ; une partie du ciel était de cette nuance rouge qui annonce la fin de la tempête ; l'arc-en-ciel s'étendait au milieu. Du côté de l'Ouest, un pâle rayon du soleil perçait à travers un nuage noir bordé d'argent, et semblait ne se montrer un instant, que pour rendre l'espérance à l'homme découragé. Malgré l'humidité, je ne pus résister au désir de monter sur la colline, pour mieux jouir de cet imposant spectacle; et là, je restai longtemps à contempler, ou plutôt à sentir les merveilles de la création. Le soleil jetait une pâle lueur sur une partie des bois de la vallée, tandis que l'autre partie était entièrement obscurcie par le nuage noir qui la couvrait ; la cascade du ruisseau semblait une masse d'argent, et le ruisseau lui-même était dans l'ombre ; les champs et les prai-

ries présentaient de longs sillons de lumière à côté d'une masse d'obscurité, suivant que le soleil ou le nuage se réfléchissaient sur la terre. Tout l'ensemble de ce tableau me rappela vivement la Suisse, ma patrie ; je m'assis sur la borne qui divise le champ, et mes larmes coulèrent.

Le 5. Le temps a été orageux comme hier ; mais heureusement il n'y a pas eu de pluie. La scène, dans la campagne, était très-animée ; chacun était occupé à faire les foins, qui sont dans un bien triste état. Je dirigeai ma promenade dans les prairies, au milieu des faneurs.

Le 6. Encore une pluie continuelle. Le foin reste en tas dans les prairies, sans pouvoir être recueilli. Quel Eté !....

Le 7. Toujours de la pluie et point de lettres. Je n'ai rien de plus riant, ni de plus spirituel à dire ; ainsi, mon pauvre journal, contente-toi du pauvre bonsoir de ta pauvre maîtresse.

Le 8. Je me trouve autant d'esprit ce soir qu'hier au soir ; c'est pourquoi je répéterai la même bêtise, qui, hélas ! n'est que trop vraie : toujours de la pluie et point de lettres. Je vais me coucher. Je compte me lever de grand matin, pour monter un tableau en relief, que je veux offrir à mon amie, en souvenir de l'étrangère qu'elle a accueillie.

Le 9. J'ai un mal de tête si affreux ; je me sens si malade

aujourd'hui, que ma plume ne peut tracer que cette pauvre, mais vraie exclamation : Oh ! que notre corps est un frêle et misérable étui !. . . . . .

Le 11. Hier au soir, nous sommes montées si tard dans nos chambres, que je n'ai pas ouvert mon journal ; d'ailleurs qu'y aurais-je ajouté ? une platitude probablement, comme les soirs précédens ; car, je ne sais pourquoi, ma plume paraît devenir plus stupide que jamais. Pauvre petite ; elle est là, à m'assurer qu'elle n'y peut rien. En effet, est-ce sa faute, si après l'avoir trempée dans l'encrier, loin d'en voir tomber des perles, comme de celle de la spirituelle Sévigné, il n'en sort que quelques grains de poussière, pour lesquels encore nous querellons ; car elle essaie de me persuader que c'est ma pensée qui est plate et insipide, et moi, naturellement, je lui donne un démenti et la gronde, non-seulement pour ne pas savoir arranger tout l'esprit que je lui donne ; mais encore pour oser rejeter la faute de sa stupidité sur une autre.

Le 12. La vieille grand-maman est de retour ici pour peu de tems, et mon amie est allée ce matin, passer quelques jours chez une de ses sœurs, de sorte que, durant son absence, je vais faire mon possible pour plaire et amuser sa bonne vieille grand-mère, auprès de laquelle je suis heureusement en grande faveur dans ce moment ; quoique toujours en crainte, comme je crois l'avoir dit plus haut, que ce vent favorable ne se change tout-à-coup en une violente tempête, d'autant plus imprévue, qu'aucun nuage ne l'aurait annoncée.

Le 13. J'ai lu aujourd'hui trois sermons anglais à la vieille grand-mère, qui a tant aimé, à ce qu'elle m'a dit, ma lecture, malgré mon accent étranger, qu'elle en veut avoir tout autant demain : je le veux bien, si ma faveur ne tient qu'à cela, je ne la perdrai pas ; il y a d'ailleurs du plaisir à obliger, et surtout la vieillesse ; cette nature si faible, si dépendante, si près de la tombe, doit naturellement nous inspirer des égards et de la compassion.

Le 14. J'ai fait ce matin une immense promenade avec la petite gouvernante et ses enfans ; elle nous a menés sur une haute colline d'où l'on avait une vue vraiment magnifique. De retour au manoir, j'ai lu des sermons à la bonne vieille grand-maman ; je lui ai tenu compagnie le reste du jour et enfin ce soir, j'apprends par hasard, qu'un mot, que j'ai dit fort innocemment, en conversation et en riant, a été tourné, retourné, mal entendu, par un être assez vil, pour écouter aux portes et fabriquer ensuite à son gré des calomnies, sur ce qu'il croit avoir entendu. Je suis peinée, je l'avoue, de ce que je viens d'apprendre, quoique ce ne soit qu'une bagatelle, et que le vil objet, auteur de ce faux rapport ne soit pas digne de ma colère. Pourquoi donc suis je ainsi fâchée ? Serait-ce orgueil, amour propre ; serait-ce la puérile crainte de l'opinion des hommes, qui me ferait verser dans cet instant une larme pour une médisance qui me vient d'eux ? Oui, je dois l'avouer à ma honte, c'est tout cela, ou plutôt, rien que cela, qui me rend triste. O ma pauvre pensée ! pourquoi te laisser ainsi troubler pour un rien. Lorsqu'un ver ronge la plante, le

jardinier bon et humain, n'en prend d'autre vengeance que de secouer le reptile à terre, où il retourne ramper dans la poussière d'où il était sorti ; tandis que le jardinier novice, impatient, s'irritant de la blessure faite à la plante, poursuit le vil animal, l'atteint et l'écrase sans avoir honte d'une si misérable victoire. Voudrais-je donc ressembler à ce dernier, en prenant vengeance d'un ver? Non! . . . ainsi je vais oublier et la blessure, et le vermisseau qui l'a faite, et le petit insecte qui a eu la bêtise de m'en faire apercevoir.

Le 15. Ma pauvre tête est si malade que je n'y trouve que ce mot. Je souffre: auquel ma plume répond : la souffrance est le partage de l'homme et ne passe qu'avec lui. .... J'entends la pendule frapper onze heures, et comme c'est l'heure indiquée pour l'ensevelissement du roi; je ne puis m'empêcher malgré mon mal de tête, de jeter quelques mots ici sur cette date. Le 15 juillet 1830 à onze heures du soir. Voilà la procession funèbre du roi George IV, arrivant à la chapelle de St-George, où le cercueil royal va être rangé à côté de ceux de ses ancêtres. Il y a trois semaines que ce pauvre roi est mort, et ce n'est que ce soir, qu'on le met si magnifiquement dans la poussière ! Tout ce temps a été destiné aux préparatifs de ses funérailles. Hier et aujourd'hui, sa majesté ou plutôt l'étui de sa pauvre majesté, a été déposé en pompe sur un lit de parade; et avec des billets d'admission, faciles à se procurer, on allait voir cet étui royal. Quelle leçon ! Que de réflexions elle pourrait suggérer ! mais qui les mettra sur le papier, ces réflexions. Ah! sûrement pas ma pauvre

tête, si malade que je vois à peine ce que je trace; je ne voulais ajouter qu'une ligne et voilà presqu'une page que je griffonne sur mes genoux, en robe de chambre, assise par terre, au milieu du plancher, mon aiguière d'un côté, mes éponges d'un autre, mes pantouffles d'un troisième et en face, mon secrétaire, que j'ai machinalement ouvert, pour en tirer machinalement ce journal, afin d'y marquer la date; pour cela je me suis assise sur le tapis, où je viens de tracer machinalement cette page, mais je ne veux plus être machine, ainsi ce n'est pas machinalement que je me relève. Je vais maintenant me reposer, après avoir invoqué la bénédiction de l'Eternel.

Le 16. J'ai reçu une lettre de mon amie qui m'annonce qu'elle revient aujourd'hui au manoir. Quel bonheur! surtout pour ses chers petits enfans.

Le 17. Hier au soir nous attendîmes en vain M^rs^. E. elle ne vint point: et ce matin, j'ai reçu une seconde lettre qui m'annonce qu'elle ne reviendra que lundi avec ses sœurs; ce retard met la bonne vieille grand-maman de si mauvaise humeur qu'elle a refusé aujourd'hui mes lectures; je ne savais que faire pour l'amuser; aussi, en contemplant cette pauvre femme aveugle, assise là, devant moi, ourlant à tatons quelques grossiers linges de cuisine; je n'ai pu m'empêcher de répéter souvent en moi-même; ah! qu'il est triste de vieillir!

Le 18. Voilà trois jours et trois nuits, que la pluie ne cesse pas un instant; aujourd'hui, dimanche, le temps est

si affreux, qu'il nous a été impossible d'aller à l'église qui est éloignée d'ici. J'ai donc fait mes prières seule dans ma chambre, la bonne grand-maman les a faites dans la sienne avec sa femme de chambre; et la petite gouvernante avec ses enfans, dans la chambre d'école. Nous nous sommes toutes réunies à diner, pour nous séparer toutes, après le repas, comme de coutume, et nous réunir de nouveau au thé. Cette vie, de femmes qui ne se soucient pas les unes des autres, est assez singulière; la maitresse de la maison est absente, sa gouvernante ne se soucie pas de moi et je lui rends la pareille; quant à la grand-mère, elle nous dit sans cesse à toutes les deux, qu'elle ne se soucie de personne au monde, hors ses enfans; et, qu'excepté elle et sa famille, il n'y a plus d'êtres vraiment religieux et chrétiens sur la terre, etc. Cependant je ne veux pas cesser de rendre à cette dame le respect dû à son âge; d'ailleurs je lui dois de la reconnaissance, puisque M^rs^. E. sa petite fille est mon amie; aussi je tâche d'être toujours attentive et prévenante envers elle malgré ses moments d'humeur. Je lui ai offert ce soir de lui copier un sermon que nous venions de lire et qu'elle a trouvé si beau qu'elle désire l'avoir. Demain je le lui copierai: heureuse de prolonger par là ma faveur.

Le 19. M^rs^. E. est de retour; nous l'avons attendue pour le thé, j'ai été bien heureuse de la revoir cette bonne amie; j'avais placé sur la cheminée du salon, le tableau en relief que je lui destinais, et cette petite surprise a paru lui faire bien plaisir.

Le 20. Mon amie est si pâle; si triste depuis son retour, que cette course qui, à ce que j'espérais, lui ferait tant de bien, semble avoir produit l'effet contraire. Nous étions toutes tristes ce soir au diner, je ne sais trop pourquoi. La grand-mère ne me parait pas bien depuis quelques jours, je crains qu'elle ne s'éteigne subitement pendant qu'elle est ici. Dieu veuille préserver du moins pour quelque temps, sa petite fille de ce coup. Elle doit beaucoup à cette grand-mère.

Le 21 J'ai fait deux ou trois tours dans le jardin; la petite gouvernante m'a dit deux ou drois grossièretés; j'ai versé deux ou trois larmes; j'ai écrit deux ou trois mots; j'ai donné deux ou trois leçons de français aux enfans; je leur ai dit deux ou trois bêtises pour les amuser; j'ai travaillé deux ou trois points; j'ai eu à peine deux ou trois pensées; j'ai eu plus de deux ou trois moments de tristesse, de dégoût de la vie; j'ai laissé échapper de mon cœur abattu, plus de deux ou trois soupirs; est il donc étonnant.

Que d'un si triste jour, perdant jusqu'à l'idée,
Il ne m'en reste pas un simple souvenir,
Et que ma plume hélas, achève sa journée,
Par un vers trop mauvais, pour valoir un soupir?

Le 22. Je me suis beaucoup promenée dans les bois, il faisait fort chaud, quoiqu'aucun rayon du soleil n'ait percé la nue; le ciel était sombre, l'air était lourd et ce poids, trop pesant pour ma pauvre tête me semblait re-

tomber sur le cœur: je sentais là, comme une masse de tristesse que j'avais peine à dissimuler ; chaque fois que j'entrais dans ma chambre, la larme qui n'avait osé s'échapper devant le monde, coulait alors lentement et venait tomber sur le livre ou le cahier que je parcourais, marquant ainsi la page, du signe de la douleur.

Le 23. Hélas, pas une lettre, pas une nouvelle, pas un changement dans ma position. Chaque matin en m'éveillant, je me dis, je n'ai point d'asile sur la terre; quand réussirai-je à m'en procurer un, même pénible, celui d'une gouvernante: et lorsque le soir est venu, je répète cette même phrase, en ajoutant; encore un jour de passé et je n'ai pas réussi. Hier au soir, en prononçant ces mots comme à l'ordinaire ; mes larmes coulèrent en abondance; je passai une grande partie de la nuit, assise sur mon lit, la tête appuyée dans mes mains, réfléchissant sur les orages de la vie. Ah! combien de nuits j'ai passé de la sorte, sur le sol étranger.

Le 24. Ce soir la nature était si calme, le ciel était si beau que je n'ai pu résister au désir de monter sur la colline; j'y arrivai à l'instant où le soleil lançait son dernier rayon d'un rouge foncé sur la cîme des arbres de la forêt ; les collines opposées étaient déjà dans l'obscurité, les troupeaux rassasiés, étaient couchés épars dans les prairies. Je tournai mes regards vers le couchant, pour dire adieu à l'astre bienfaisant, qui, avant de disparaître, saluait la terre de son dernier rayon, et, alors encore, la scène de la nature était si semblable à celles

de ma patrie sur le soir d'un beau jour, qu'une nouvelle larme vint la voiler à mes yeux, mais, bientôt les relevant vers le ciel, et apercevant dans le lointain, la paisible étoile du soir : non, me dis-je, l'Eternel ne m'a pas oubliée; je le sens, je suis encore son enfant, puisqu'une si belle nature est à mes pieds, et qu'un si beau ciel abrite ma tête. N'est-ce pas là-haut seulement; qu'est la patrie du chrétien... A cet instant, toute la nature venait de rentrer dans l'ombre, un brouillard humide s'élevait de la terre, je redescendis de la colline pour rejoindre au salon, la société que j'y avais laissée et à qui je fis part du beau spectacle dont je venais de jouir. — Oh. . . fut toute la réponse que j'en obtins, accompagnée d'un sourire, excité apparemment par la vivacité involontaire que j'avais mise dans ma description; je pris alors ma tasse de thé, en me disant à moi-même, quelle folie, d'ouvrir son cœur ou sa pensée au monde! il ne nous comprend pas.

Le 25. Quoi! mes yeux sont encore enflés de larmes. Ah! j'ai honte de moi-même. Comment me fier désormais à ma prétendue fermeté: sur mon calme, sur mon courage à supporter les tempêtes de cette mer agitée, qu'on nomme la vie; puisque je me laisse toujours épouvanter, abattre, à la moindre agitation de la vague des passions humaines. O Dieu! Pardonne-moi encore cette faiblesse. Ce n'est plus moi qui te résiste, c'est le triste ascendant de notre corruptible et faible nature. . . . Quelques rudesses, des dédains, ont donc été la cause de tant de larmes versées tout le jour ; même durant le service divin, qu'elles coulèrent en abondance sur mon livre de prières.

Quelle faiblesse ! combien je me sens coupable envers l'Etre Suprême de l'avoir si mal prié, d'avoir si mal observé son sabbat ; d'avoir eu si peu de foi en la bonté de mon divin Rédempteur: car si j'eusse mis mon entière confiance en lui, aurais-je ainsi perdu courage pour quelques pierres jetées en passant sur mon cœur? . . . . .

Le 26. Le tems parait se remettre, voilà trois jours qu'il fait très-beau, l'Eté commence, les blés, qui étaient presqu'entièrement versés à terre par les pluies, se rélèvent ; si la chaleur continue, la moisson sera sauvée. Dieu veuille qu'il en soit ainsi ! . . . Ce soir après le diner, je m'échappai en silence, pour aller faire une promenade solitaire dans les champs ; le soleil était couché, une vapeur bleuâtre commençait à couvrir les collines, les bois d'alentour ne présentaient plus qu'une longue masse noirâtre ; pas une feuille ne s'agitait sur sa tige, et ce silence de la nature n'était interrompu que par la clochette des troupeaux qui paissaient dans la prairie. Tandis que je cheminais ainsi à pas lents, dans cette solitude, j'arrivai à une plantation de jeunes arbres, placés là, par le maître de cette terre, il y a environ deux ans. Le maître est tombé, et ces arbres croissent encore, me dis-je en les comtemplant ; un soupir allait m'échapper à cette idée, lorsque mes regards s'élevant vers le ciel, il est là, pensai-je, n'est-il donc pas mieux qu'ici. Là, le vrai chrétien trouve le calme et la paix.

Le 27. Hélas, j'ai beau faire ; c'est en vain maintenant que je m'efforce d'être toujours obligeante et attentive envers la vieille grand-mère, son caprice s'est tourné con-

tre moi ; elle ne me laisse pas deux jours en paix sans me dire les paroles les plus dures ; je vois bien qu'il faut que je parte, et que c'est là son but en me traitant ainsi ; mais au moins, ma bonne chère amie, loin d'appuyer en cela sa grand'mère, m'engage sans cesse à ne la pas quitter que je n'aie trouvé une famille, un asyle convenable. Cependant, je le répète, il faut que je parte ; depuis que la grand'mère est ici, j'ai perdu ma tranquillité, ma paix ; j'ai peur de dire un mot, j'ai peur de ne pas le dire ; j'ai peur d'entrer au salon, j'ai peur de n'y pas entrer ; j'ai peur de me promener, j'ai peur de ne pas me promener : tout est tourné, mal interprété par cette dame, d'ailleurs respectable, mais qui, étant aveugle et bien âgée, entend mal, comprend mal, se forme un jugement erroné sur tout. Comme elle a été beaucoup trompée en sa vie, elle croit, et dit ouvertement qu'à part sa famille, le monde entier est composé de coquins, d'hypocrites, de faux amis, etc. ; aussi je ne doute pas qu'elle ne cherche à persuader à mon amie, que je suis, comme le reste du monde, une fausse amie, une friponne qui cherche à la tromper ; voilà sans doute la cause des paroles rudes dont elle m'accable au moment où j'y pense le moins. Oui, il faut bien que je parte ; car, je le confesse, malgré mes efforts continuels, je ne puis réussir à conserver deux minutes de suite cette faveur plus précaire que le vent, puisqu'elle change plus souvent.

Le 28. Il a fait une chaleur excessive aujourd'hui. Ce soir, je suis allée respirer un peu d'air frais dans les champs : le vent était doux et agréable. Plongée dans mes réflexions,

je parcourus les prairies jusqu'à ce que la nuit me forçât à tourner mes pas, près du manoir hospitalier ; alors, apercevant la lune et l'étoile du soir dans tout leur éclat, je m'arrêtai à les contempler : le ciel était serein et sans un nuage ; je sentis que ce calme céleste se réfléchissait dans mon âme et en chassait, pour le moment du moins, les peines de la terre.

Le 29. J'ai eu aujourd'hui un exemple bien frappant de la faiblesse des femmes sur leur âge, même lorsqu'elles se l'avouent le moins. Une dame mariée, avec une nombreuse famille, dit par hasard en conversation qu'elle avait vingt-neuf ans. Oh ! lui dis-je (sans trop y réfléchir, je l'avoue), j'ai cru que vous en aviez trente. J'eus à peine lâché mon imprudente et sotte répartie que je m'en mordis les lèvres; car la dame se fâcha sérieusement et me dit bien des choses rudes sur cette méprise d'une année, sotte sans doute, mais involontaire de ma part. Elle ajouta que c'était une telle faiblesse de cacher son âge, qu'elle ne voudrait pas le faire pour tout au monde ; car elle ne s'en souciait pas, au contraire, elle aimait la vieillesse, etc., etc. Enfin, elle s'anima beaucoup là-dessus sans s'apercevoir que l'importance même, qu'elle mettait à ce rien, prouvait plus que tous ses argumens qu'elle était réellement affligée de cette faiblesse féminine dont elle cherchait à se défendre. Je lui fis mille excuses de mon erreur, lui promettant de n'y plus retomber ; en effet, cette scène a trop bien imprimé son âge dans ma pensée pour que je l'oublie jamais.

Le 30. J'ai reçu aujourd'hui une lettre qui me donne

quelque espoir de réussite : Dieu veuille qu'il en soit ainsi !

Nous attendons société au manoir; ainsi nous avons, Miss * et moi, offert nos chambres à Mrs. E. pour ses amis ; de sorte que j'écris ceci dans un des salons, dont nous avons fait notre chambre à coucher pour deux ou trois nuits. Nous avons chacune un large sofa, arrangé pour y dormir ; et, comme ce salon contient un grand nombre de tableaux de famille; ce matin, en me réveillant et en voyant tous ces vieux portraits suspendus autour de la chambre, qui semblaient nous regarder, les uns en souriant, les autres en fronçant le sourcil; je fus presque tentée de me cacher sous mes couvertures pour ne pas être ainsi exposée à la moquerie et à la censure des générations passées.

Le 31. Il est minuit ; je viens de faire entrer encore une fois mes chiffons dans leur voiture de voyage, ce bon vieux coffre. J'ai reçu une lettre de la dame dont j'ai parlé plus haut : elle me demande une entrevue ; ainsi je pars après demain pour Londres. Adieu donc W . . . adieu paisible séjour ; adieu manoir hospitalier. Adieu chère bonne amie qui m'avez reçue si amicalement sous votre toit. Puisse l'Eternel rendre ce bienfait à vos enfans ! puissent-ils trouver comme moi, une amie sur la terre étrangère, si le malheur les y appelle.

C'est demain dimanche; j'irai pour la dernière fois à cette jolie église de W., et, en lui disant adieu, mon œil se tournera vers la pierre de marbre qui renferme les restes d'un ami, et y déposera en partant la larme du souvenir.

. . . . . .

Londres, le 4 *Août*. Me voici de nouveau dans un logement, où j'arrivai hier, sans autres désagrémens que ceux, presque inséparables d'un voyage quelconque, pour une femme isolée, étrangère et obligée de se mouvoir, pour ainsi dire, seule au milieu de la foule, où elle se voit heurtée par les uns, moquée par les autres, trompée par la plus grande partie, et protégée par la plus petite. La pluie tombait par torrens, lorsque j'arrivai à Londres, et, comme la diligence dans laquelle je voyageais me déposa à trois milles de mon logement, et qu'un fiacre aurait trop coûté, je m'acheminai à pied, m'informant de ma route; mais la pluie devint si violente comme je traversais le pont de Westminster, que je crus faire merveille de me réfugier quelques instans sous un des abris placés là pour les passans, sans songer que la multitude aurait la même idée que moi; aussi, au bout de peu de minutes, je vis avec horreur que je me trouvais derrière une telle foule, qu'il m'était impossible de sortir qu'elle ne se fût dissipée; je crus réellement étouffer, périr là, ce qui m'arracha des larmes d'angoisse, non sans raison, il faut l'avouer, car l'idée de mourir ainsi, étouffée par la populace sur le pont de Westminster, et de s'imaginer cette même populace se disputant ce corps de la pauvre inconnue pour le livrer à l'anatomie; cette idée, dis-je, pouvait bien arracher une larme; aussi, on peut juger de mon bonheur lorsque la pluie s'apaisa, et que je vis, ou plutôt que je sentis se dissiper la foule, j'aurais pu pleurer de joie en me retrouvant en liberté, à l'air et dans la pluie; je me remis bien vite

en marche, me promettant de ne plus m'arrêter sous aucun abri; j'arrivai enfin à la nuit tombante entièrement mouillée, à mon logement où je me fis donner du thé chaud et me mis au lit; mais hélas! je ne pus y trouver le repos, malgré ma fatigue. Un certain petit animal, qui se trouve souvent à Londres, même chez le riche, et plus souvent dans les logemens, une horreur de petit animal, dis-je, l'ennemi du genre humain, surtout le mien, m'en empêcha; de sorte que je me suis levée avant le jour, plus épuisée de cette triste nuit, que du pénible jour qui l'avait précédée.

Le 5. Je me suis rendue ce matin chez la dame qui m'avait demandé une entrevue et pour laquelle je suis venue à Londres; elle m'a fait une quantité de questions; surtout sur ma santé, me disant que j'avais l'air trop délicate pour pouvoir remplir l'emploi de gouvernante, etc. Enfin, je prévois déjà que cette affaire ne réussira pas, quoiqu'elle m'ait dit qu'elle me rendrait réponse.

Le 6. J'ai reçu la réponse de la dame; elle était comme je le prévis hier. Cette dame, après avoir tout arrangé par lettre et demandé une entrevue seulement pour finir; après m'avoir fait venir exprès et à mes frais, me dit tout froidement, que je lui conviens sur tous les points excepté la santé; mais que je parais si délicate, qu'elle ne peut se décider à me prendre pour gouvernante de ses enfans; là-dessus elle me salue, et je la quitte le cœur gonflé de tristesse, pour m'acheminer à mon logement, où j'arrivai entièrement découragée. J'avais prié l'Eternel avec tant d'ar-

deur pour que cette affaire réussît (car voilà un an que je lutte) qu'en la voyant manquée, je tombai dans un abattement total ; je me jetai à genoux, fondant en larmes, et je m'écriai : Mon Dieu ! mon Dieu ! m'as-tu donc abandonnée? Je restai long-temps dans cette position, appuyée sur mon grabat, la tête cachée dans mes mains. Ma douleur cependant se calma par degrés ; alors je pus prier, et cette prière du malheureux fut reçue au pied du trône de l'Eternel, qui daigna, dans sa bonté, me pardonner ce coupable découragement, ce manque de confiance. Après cette prière, je me sentis si calme, que je m'endormis, le sourire sur les lèvres, et ce repos rafraîchissant, après tant de fatigues et de larmes brûlantes, me fit un bien délicieux, dont je rendis grâce à Dieu.

Le 7. Ce soir, je suis plus tranquille qu'hier, quoiqu'un nouveau nuage ait passé encore sur ma pauvre tête. D'après l'avis de deux ou trois personnes, je me rendis ce matin, munie d'une lettre de recommandation, auprès d'une Suisse établie à Londres et qui procure des places, ce dont je suppose, elle fait une espèce de commerce. Après avoir marché plus d'une heure, et découvert enfin le trou d'où je croyais tirer ma fortune, j'entre, je remets ma lettre, et, quelle est ma surprise en me voyant presque au même instant accablée d'injures par cette femme ou plutôt cette furie, qui me parut hors de sens ; car l'unique raison qu'elle me donna, pour me traiter ainsi, fut que j'étais de la race du clergé, et recommandée à tous les ministres Suisses à Londres, qu'elle détestait. « Allez donc vers eux, me dit-elle en fureur ; car je ne veux rien faire pour vous. » Je me

hâtai de sortir de cet antre ; mais j'étais si troublée, si tremblante, si surprise, des invectives et des malédictions dont cette vieille Sibylle venait de m'accabler, que je ne pus d'abord m'éloigner ; je tremblais si fort, que mes pieds refusaient d'avancer, et je fus obligée de m'appuyer quelques instans contre le mur voisin, où je me traînai pour cela, n'osant pas même m'appuyer contre le mur ou le roc de l'antre dont j'étais délivrée, croyant presque en voir sortir la fumée noire qui précédait et suivait les sinistres oracles de la fameuse Sibylle des terres du Latium, à laquelle celle de l'antique Albion me parut toute semblable; surtout quand elle entra en fureur : aussi, pour que la célébrité de cette dernière ne soit pas perdue entièrement pour la postérité, j'ajouterai qu'elle fleurissait l'an du monde 5854 [de Rome 2583].

Le 8. J'ai été à l'église de la Cité, et j'ai mal fait d'aller si loin : en revenant, je me sentais si faible, que je fus obligée de m'arrêter plusieurs fois dans ma marche, qui devint si lente, que je mis à peu près deux heures à revenir à mon logement, où je fus obligée de me jeter sur mon lit, ne pouvant plus me soutenir debout. Je remerciai Dieu de n'être pas tombée de fatigue et de faiblesse dans ma route ; car cette idée me fait frissonner ; aussi, je ne me hasarderai plus si loin pour le moment. Il paraît que je suis bien affaiblie, ce qui n'est pas étonnant : tant de peines, de privations, de courses aussi immenses qu'inutiles et pénibles, tout cela doit user bien rapidement, même une forte constitution, et, à plus forte raison, une pauvre et frêle machine comme la mienne : aussi, je m'attends à

tomber tout-à-coup, comme la lampe qui manque d'huile. Elle donne quelques instans encore une lumière pâle et languissante, puis elle s'éteint.

Le 9. Ma journée a été bénie : ce matin j'allai chez un libraire pour faire mettre un avis sur les papiers, afin de tâcher de me procurer quelques leçons de langues à donner, en attendant mieux, et cet homme fut bon et poli envers moi. Il m'a promis de m'aider à réussir. Dieu le bénisse pour cette bonté. J'allai ensuite dîner chez M^rs^ D., bonne dame qui m'invite très-souvent. Après le dîner, nous fîmes une course en voiture, et ce soir je me suis acheminée comme de coutume à mon humble demeure, où j'ai demandé humblement, mon humble lumière, et me voici maintenant à mon humble secrétaire, écrivant mon humble journal, en attendant que mon humble petite servante au visage charbonné vienne préparer mon humble grabat, sur lequel je vais me jeter pour y jouir d'un sommeil plus doux que celui des rois.

Le 10. Je suis allée aujourd'hui encore, dîner chez M^rs^ D., malgré la pluie. A peine étais-je là, qu'une jeune fille qui avait assez l'air d'une apprentie ou d'une servante de boutique, demanda à me parler.... C'était pour me dire qu'ayant appris que j'étais sans *situation*, elle venait me proposer d'aller pour un mois chez une de ses amies, qui demeurait à la campagne, et qui avait envie d'apprendre un peu de français. Etonnée d'une si sotte proposition, je lui dis que je ne pouvais accepter son offre, parce que mon intention n'était pas de quitter Londres pour le moment.

Tout le reste du jour, après cet incident, je me sentis humiliée, peinée; il me semblait que j'étais un instrument jeté dans la rue, à la merci du public, qui le ramassait, pour s'en servir à son gré et le rejeter ensuite à la place ou il l'avait trouvé.

Le 11. Je suis abîmée de fatigue : j'ai fait des courses immenses, et probablement inutiles, par une pluie continuelle. Je viens d'arriver à mon logement entièrement mouillée, et me voici en robe de chambre, en attendant que mon petit lit soit prêt ; je vais le faire chauffer et m'y jeter, quoi qu'il soit bien de bonne heure ; car je ne puis me tenir debout.

Le 12. Nouvelles courses fatigantes au sujet de l'avis mis sur les papiers. Ah ! que de peines ! que toutes ces démarches humiliantes et inutiles font mal !... Me voici encore à ma pauvre demeure aussi fatiguée qu'hier au soir. Voilà encore ma soubrette au visage barbouillé, soufflant dans cet instant de tout son cœur pour mettre à bas mon lit, qui, le jour, doit représenter un sofa si haut (soit dit en passant), que je ne puis m'y asseoir qu'en y grimpant au moyen d'une chaise ; tandis que le soir il est transformé en un grabat si bas, que je touche le plancher sans gêne avec la main ; les couvertures sont analogues à ce modeste appareil, ainsi que les draps qui ne sont que quelques misérables lambeaux de linge, hélas ! encore pas trop propres ; cependant le calme de l'âme, et peut-être les fatigues du corps, m'y font souvent attraper une bonne nuit.... Voilà mon lit prêt, je vais m'y jeter.... mais écou-

tons!... J'entends en ce moment une flûte dans la maison vis-à-vis. C'est quelque malheureux musicien, probablement aussi sans asyle et sans pain; il oublie ses maux sur sa flûte, comme je les fais partager à mon journal. La rue où je demeure est un quartier de malheureux: toutes les maisons sont des logemens occupés par des gouvernantes sans places, des musiciens sans emplois, des maîtres sans leçons; tout cela, par conséquent, sans pain, ou rongeant la croûte qui lui reste..... La flûte a cessé.... Le malheureux! le voilà qui chante.... Il siffle, maintenant.... A présent, je n'entends plus rien...; peut-être ronge-t-il la croûte de pain de sa misère...; peut-être va-t-il se coucher pour oublier qu'il a faim... Pauvre malheureux! qui que tu sois, je vais prier l'Eternel qu'il ait pitié de ta misère, de la mienne et de celle de tous les infortunés.

Le 15. Il n'a pas cessé de pleuvoir aujourd'hui. Je n'avais pas d'abord le courage d'aller chercher mon dîner à deux milles; mais réfléchissant que si je voulais donner des leçons, je devais m'accoutumer à tous les temps, je mis mon manteau pour aller dîner chez M^rs^. D., qui fut bien amicale et bonne. Dieu l'en bénisse et rende à sa famille ce bienfait envers l'étrangère. En revenant ici, je passai chez le bon libraire, où je trouvai trois lettres en réponse à l'avis; mais, comme il était trop tard pour aucune démarche à ce sujet, je continuai tranquillement ma route à mon réduit, au milieu des rues brillamment illuminées, en l'honneur du jour de naissance de la nouvelle reine Adélaïde: partout on voyait son chiffre en lettres de feu, et au-dessus, la couronne royale; partout on voyait des trans-

parens, des emblèmes, des devises formées par des lampions allumés et de différentes couleurs. Enveloppée dans mon manteau, mon voile baissé, un gros livre sous le bras, la tête pleine d'inquiétude, j'avais de la peine à m'ouvrir passage au milieu d'une populace immense, attirée et animée par cette fête du soir, et si mes yeux, comme ceux de la multitude, contemplaient en passant cet éclatant hommage rendu à la grandeur humaine, ma pensée n'y pouvait prendre part; je tâchais plutôt de la fortifier contre les peines du lendemain. Demain, je répondrai à ces trois lettres qui sont là, devant moi, sur mon bureau; je prévois par leur contenu qu'il n'en viendra rien de bon; elles ne produiront qu'un soupir et peut-être une larme.

Le 14. Quelle journée! que de fatigues et de peines! Je suis abîmée; je puis à peine tenir ma plume : il faut que j'aille au lit... Voilà, comme je m'y attendais, le résultat des lettres d'hier. Ce matin, je me rendis chez le libraire pour y voir un monsieur qui devait venir là, me parler pour des leçons. Après m'avoir fait attendre une heure, il parut enfin : quelle fut ma surprise, en voyant devant moi un petit bossu par derrière et par devant, si petit de stature, que, sans les rides de son front qui indiquaient son âge, je l'aurais sans doute pris pour un bon petit garçon envoyé par sa mère pour se procurer quelques leçons à bon marché. Quoi qu'il en soit, mon petit homme s'assit, ou plutôt atteignit comme il put le bord d'une chaise, et se mit à causer avec autant d'assurance que s'il était comme un autre. Je dirai plus, durant la conversation il me prouva la vérité du proverbe : « Rusé comme un bossu. » C'était

pour ses filles, dit-il, qu'il désirait avoir une maîtresse d'italien et de français ; et, ajouta-t-il, elles sont si habiles qu'elles apprendront ces deux langues en même temps et ne vous donneront aucune peine ; ainsi, madame, si vous pouvez venir deux heures par jour chez moi, pour les enseigner, vous en serez satisfaite ; mais, comme je ne suis pas riche il faut que vous me fassiez un prix bien bas ; car, je vous le répète, mes filles sont si habiles qu'elle ne vous donneront point de peine. Je lui répondis en souriant, que ce n'était pas pour m'amuser que je désirais donner des leçons ; mais pour avoir du pain. Là-dessus, je lui fais le prix le plus modéré ; il se lève alors, ou plutôt il glisse légèrement à bas de sa chaise, en me disant qu'il me rendra réponse, mais qu'il ne croit pas que je puisse lui convenir, parce que je parle trop bien l'anglais, et qu'il veut une étrangère qui n'en sache pas un mot, afin de forcer ses filles à parler français. Cela dit, mon hibou s'envole de la boutique du libraire, d'où je sortis assez confuse, les yeux baissés pour ne pas voir le sourire sarcastique de trois ou quatre jeunes commis qui avaient été témoins de toute la sotte conversation entre le bossu et moi. — Je me rendis ensuite par une averse chez une dame qui, à ce que je croyais, devait me parler pour des leçons ; mais non, c'était pour être French-Teacher (sous-maitresse de français) dans une école : quelle horreur ! Je refusai bien vite ; car j'ai une telle aversion pour ces écoles anglaises, que le nom seul me fait frissonner ; la misère même est préférable pour moi. De chez la maîtresse d'école, je continuai ma route à **, chez mes amis D., qui me firent tout le bien possible ; car la pluie avait été continuelle, et je n'avais

plus un fil de sec sur moi. Là, placée près d'un bon feu et pendant que mes habits séchaient, j'écrivis deux autres réponses à l'avis pour des leçons ; et ce soir, après avoir remercié mes bons amis de tout le bien qu'ils m'ont fait, j'ai repris la route de mon logement ; me voici encore, devant mon bureau, traçant ceci à la hâte pendant qu'on prépare mon petit lit où je vais reposer ma pauvre tête bien malade : j'ai attrapé un rhumatisme dans cette pluie. Je ne crois pas pouvoir aller encore long-temps ainsi ; c'est trop pour moi ; cependant je ne murmure point. Tant que tu me donneras des forces, ô mon Dieu ! je lutterai avec courage ; mais, Seigneur, lorsque tu trouveras que c'est assez, prends-moi en ton repos, place-moi près de ma mère !. . . . . .

. . . . . .

Le 15. Je me rappelle tout-à-coup que ce fut au commencement d'août, l'an passé, que je commençai ce journal d'un an. L'année est écoulée : que d'inquiétudes elle renfermait.... Que contient celle qui est devant moi ? hélas !.... Adieu donc année ; adieu peines passées : rentrez dans l'abyme de l'Eternité, je ne vous rappellerai pas..... Adieu aussi mon Journal d'un an ! te voilà passé ; adieu, fidèle ami, confident de mes peines. Mais non, ne me quitte pas !... reste encore quelques instans avec ta pauvre amie ; peut-être dans peu, finirons-nous ensemble : car je te l'ai dit, et tu le vois, je ne suis qu'une misérable lampe qui manque d'huile et qui s'éteint ; ainsi, ne me laisse pas encore ; et, puisque tout doit changer, ne change que de nom et sois toujours le même. Tu ne seras plus mon Journal

d'un an, mais son successeur, et ton titre sera pour quelques instans de plus :

SUITE DE MON JOURNAL D'UN AN.

Le 16. Hier dimanche, j'étais si malade, si faible, que je fus obligée de me mettre au lit en arrivant de G.-P., où je m'étais rendue, en sortant de l'église, pour dîner. En revenant à mon logement, j'y trouvai un billet de M. *, qui me mandait de me rendre chez lui le lendemain matin à neuf heures; ce que je fis. J'appris de lui qu'il quittait Londres. Il me remit une lettre de recommandation pour une dame qui pourrait peut-être m'être utile. De là, je me traînai avec effort à ma demeure, où je me jetai sur mon petit lit, qui, je l'avoue, fut en un instant arrosé de larmes. Je ne pouvais me tenir debout, tant j'étais fatiguée, et je n'avais pas le temps de me reposer; car il fallait que j'allasse de suite à G.-P., où deux personnes devaient venir me parler pour des leçons. J'envisageais en frissonnant cette longue course; mais elle était nécessaire : ainsi je mis mon manteau et me traînai là par une averse dont je m'apercevais à peine; j'étais trop fatiguée pour me soucier d'aucune chose. En arrivant chez mes amis, je m'étendis sur un sofa où (sans doute par un bienfait de la Providence) je m'endormis, ce qui me fit le plus grand bien; de sorte que je fus capable d'écrire une lettre qui pressait; à peine était-elle finie, qu'on m'annonce un Monsieur (c'était une des personnes qui devaient venir me parler pour des leçons), puis un autre; tous deux furent bien polis, mais ne décidèrent rien, disant que, comme c'était l'un pour

une sœur, l'autre, pour une cousine, ces dames me rendraient réponse elles-mêmes. Mais je prévois que rien de bon ne viendra de cet avis sur les papiers.

Le 17. Le croirais-tu, mon pauvre journal, humble confident de mes peines. Le croirais-tu, que je me réjouis chaque soir de jaser avec toi, pour apprécier ensemble, le monde à sa juste valeur, qui est bien peu de chose, prise en masse; chaque jour, chaque heure, j'en acquiers une triste expérience de plus. Tu te souviens sans doute, de cet avis sur les papiers pour me procurer des leçons? Eh bien, trois ou quatre Messieurs sont venus me parler pour cela; tous m'ont dit qu'ils me rendraient réponse, et pas un ne l'a fait; ce qui me prouve clairement que leur visite n'était qu'un prétexte de curiorité : l'avis était en français, et disait, qu'une dame étrangère désirait trouver de suite quelques leçons de langues à donner, soit de français, d'italien ou d'espagnol, et que, comme c'était des circonstances imprévues qui l'engageaient à cela; pour le moment; ses prix seraient très modérés. Sur cet avis ces trois ou quatre impertinens, ont eu sans doute la curiosité de voir la dame étrangère, et pour cela, ils ont imaginé de venir lui parler de la part de leurs sœurs ou amies, pour des leçons. Oh! quelle cruelle expérience de plus, d'un monde sans cœur! sans pitié!

Le 18. Ce soir une dame pauvrement vêtue vint me parler au sujet de l'avis, me disant, qu'elle avait eu des malheurs, qu'elle commençait à avoir une petite pension

de jeunes dames et qu'elle désirait trouver une française qui voulut venir à bas prix, donner des leçons deux fois la semaine chez elle : cette personne avait une telle empreinte de malheur sur sa physionomie que je fus émue de pitié; aussi, loin de la refuser, je lui dis que j'irais chez elle s'il m'était possible, et que, quant au prix, je ne m'en souciais pas. En effet, je vais songer à cela et tâcher d'y aller deux fois la semaine, pour donner crédit à son petit établissement naissant; mais je ne veux point recevoir l'argent de sa misère; ne suis-je pas riche encore si je puis aider un malheureux? et l'argent de ma propre misère que j'ai sacrifié à l'avis, ne sera pas perdu, s'il me procure les moyens d'être utile à l'infortune.

Le 19. Je ne sais pourquoi je me trouve plus gaie depuis que toutes ces vilaines leçons ont manqué. Depuis que j'ai été convaincue que toutes les personnes qui ont répondu à l'avis, ne l'on fait que par curiosité; le monde m'a paru plus que jamais, semblable à une salle de spectacle, dont les fous font les honneurs; comme le dit un auteur, ils y rient, ils y chantent, ils y dansent, se moquant du sage qui se tient debout dans un coin ne disant mot, mais souriant de pitié à leurs folies, que je vais aussi oublier ce soir, en traduisant quelques pages d'espagnol.

Le 20. Point de perspective encore; ma bourse se vide avec une promptitude effrayante et pourtant je me sens plus gaie; je n'en puis définir la raison sinon que ma santé redevient passable, je n'ai point fait cette semaine de ces immenses courses qui me tuaient, et ce repos m'a fait du

bien. Je te remercie ô mon Dieu de ce bien être du corps et de l'âme! . . . . . Voilà encore ma pauvre soubrette soufflant et transformant mon haut sofa en bas lit. . . . mais. . . . voilà ma lumière qui baisse, d'où vient cela? — Ah! je le vois, ma chandelle va finir. Emma, dis-je à cette fille ne m'avez-vous pas acheté une chandelle aujourd'hui? — Madame ne m'a pas donné un sou pour cela, répond cette petite face barbouillée. — Eh bien, lui dis-je, je ne veux plus être obligée d'attendre ainsi dans l'obscurité, ne m'achetez donc plus chandelle après chandelle, voilà l'argent pour une livre, courrez, j'attends! ma lumière s'éteint. . . . . Bon! voici Emma de retour avec sa livre de chandelles. Comment! lui dis-je, en considérant d'un air satisfait, ma riche provision, huit chandelles pour sept sous; tandis que je les payais un sou la pièce en les achetant séparément? — Oh! oui Madame; répond d'un air capable la petite Emma, quand on achète en gros, on y gagne toujours — Je ne savais pas cela repliquai-je, désormais j'achèterai toujours en *gros*! . . . Huit à la livre, quel bonheur! Voilà ce que c'est que d'être riche, on peut spéculer! . . . . . mais, avec la richesse viennent les soucis; voilà mes chandelles posées sur ma table sans papier, l'odeur est si forte qu'elle m'incommode, je n'avais pas songé à cela; que ferai-je donc de cette richesse; où la placerai je? Dans mon bureau: cela ne se peut, l'odeur de suif se répandrait dans mes papiers. Dans mes tiroirs: encore moins; mon linge et mes habits seraient infectés de cette horrible odeur, qui me rappellerait sans cesse il est vrai, ma riche provision, mais comme chacun ne pour-

rait pas prendre part à ma joie, on finirait peut-être par me nommer la dame à l'odeur de suif. Que ferai-je donc? Je vais appeler Emma, elle s'entend à ces choses là; elle me donnera une idée. . . . La voici. . . . Emma, où pourais-je cacher ces chandelles, elles sentent si mauvais? — Oh! dit-elle, je sais un bon coin; je vais les envelopper d'un double papier et les mettre derrière votre bureau. — Ah! c'est une bonne idée Emma! je vous en remercie, je n'y aurais jamais songé. . . . . Mais, bon soir mon petit journal, ne crois pas que je veuille manquer mon souper pour toi! le verre d'eau est prêt, mon pain est là, un morceau de fromage est perché dessus; ainsi bonne nuit mon ami, et... pour ton repos comme pour le mien, je vais tout en soupant, ouvrir un moment la fenêtre, afin de dissiper cet aimable mélange d'odeur de suif et de fromage.

Le 21. Ma gaîté n'a pas duré longtems, faible créature, que je suis! mes yeux sont tout enflés de larmes, et cela seulement pour deux lettres pénibles et un faible espoir de succès anéanti. O Dieu! pardonne-moi encore cette faiblesse, elle vient du corps, non de l'âme.

Le 22. J'ai été ce matin à l'église suisse où j'ai entendu un bon sermon d'un jeune ministre que je ne connais pas, le texte était, « Persévère et tu seras sauvé. » Quel beau texte! qu'il est consolant. Que ce sermon m'a fait de bien quoique j'y aie versé bien des larmes; mais elles étaient douces ces larmes, elles ne faisaient pas de mal. De retour à ma demeure je pris un morceau de pain et de fro-

mage pour mon dîner et m'en allai à une église anglaise, au retour de laquelle je me fis une abondance de thé, mourant de soif. . . . . mais! . . . . comme j'écris ceci dans cet instant, près de ma fenêtre pour y mieux voir, j'entends des voix parlant français dans ma petite rue. Ma curiosité est excitée. . . . Voyons! . . . Ce sont deux Messieurs, cherchant des logements; l'un a la cocarde française au chapeau. . . . Les voilà, frappant à la porte de la maison où je suis; sans doute ils y prendront des chambres; . . . je vais le savoir; . . . je vais sonner Emma pour qu'elle emporte mon thé, et je lui demanderai qui a frappé à la porte avec tant de fracas. . . . Comme je le croyais, Emma vient de me dire qu'un Monsieur Français avec une belle cocarde, a pris une chambre dans la maison, et qu'il doit en prendre possession dans une heure. Qui est cet étranger? Pourquoi m'intéresse-t-il assez, pour occuper même, seulement une ligne de ce journal, puisque je ne le connais pas: je ne le verrai pas, je ne lui parlerai pas. Pourquoi? — Il est étranger; voyageur, comme moi.

Le 23. J'ai beaucoup écrit aujourd'hui et comme j'allais mettre mes lettres à la poste, mon estomac murmura à mon oreille, en passant devant un pâtissier, que les lettres ou les lectures ne l'intéressaient guère lorsqu'il n'avait pas dîné; eh bien! lui dis-je, gourmand; tu seras satisfait: je veux te mettre de bonne humeur, car rien n'est plus désagréable que tes sots murmures; j'entrai donc et donnai à ce malheureux un assez bon petit pâté à la viande dont il fut content. Je continuai ma promenade;

j'achetai quelques petites provisions, pour mon pauvre petit ménage et je revins à mon logement si fatiguée, que je montai bien vite sur une chaise pour grimper de là, sur mon haut sofa, où je me reposai long-temps; après quoi, me voici à mon bureau comme à l'ordinaire à lire.

Le 24. J'ai été bien occupée aujourd'hui à faire un tableau que je vendrai si je manque d'argent. Le Monsieur Français est toujours ici, il se donne pour artiste, mais il a l'air si distingué que je le crois plutôt quelque personnage remarquable de cette dernière révolution de France. Le malheureux ne sait pas un mot d'anglais, de sorte que, ne pouvant se faire comprendre de la servante, il écrit sur un papier ce dont il a besoin; la servante me l'apporte et je lui transcris en anglais les commissions de son nouveau maître, qui, si par hasard il me rencontre en sortant, me remercie de ce petit service qui n'est qu'un devoir d'humanité que j'ai eu occasion de remplir déjà plusieurs fois, et toujours avec plaisir; il est si doux de pouvoir, de quelque manière que ce soit, aider ses semblables.

Le 25. J'ai vu dans les papiers ce matin, un avertissement d'une dame qui demandait une gouvernante, je vais, lui écrire; nous verrons ce qu'il en résultera. . . . . Bon! voilà cette vilaine lettre écrite, je vais la jeter à la poste, n'y pensons plus. N'importe son sort.

Le 26. Jour de tristesse et de courses inutiles.

Le 27. Je reviens dans ce moment de chez mes amis de G... P... par un tems si affreux que je suis arrivée ici complétement mouillée : si on m'eut dit autre fois que je marcherais deux milles, seule, le soir dans les rues de Londres par le tems le plus déplorable, j'aurais répondu, si cela arrive, j'en mourrai sans doute. Eh bien, voilà pourtant cette pauvre constitution plus délicate, plus ruinée encore que jadis, et dont la maigreur indique assez la faiblesse, voilà dis-je cette frêle machine, supportant assez bien des peines, des fatigues, des privations de tout genre. N'est-ce pas là, une marque visible de la bonté du Tout-Puissant, qui augmente nos forces à mesure que nous en avons besoin. O mon Dieu ! je te rends grâce, de me préserver de maladie ; ce qui serait, dans ma position actuelle, le comble du malheur.

Le 28. Qu'il est singulier de passer chaque jour seule au milieu d'une foule inconnue. Il est très rare que je rencontre deux fois le même visage, le même habillement. Ce matin je rencontrai dans la rue, l'étranger qui loge ici : je le reconnus à son air martial, mais triste, il me salua, je fis de même et nous passâmes. Je ne le connais pas, et cependant à cet instant là, un rapport croisa ma pensée, celui de la peine ; il était étranger comme moi, et comme moi, son front en portait l'empreinte.

Le 29. Je ne crois pas être sortie de l'Eglise, meilleure que je n'y suis entrée, ce qui est un grand tort ; car, quelque pauvre que soit un sermon, ou plutôt, que notre va-

nité, nous le représente ; on pourrait toujours en tirer un degré d'amélioration.

Le 30. J'ai dessiné toute la matinée à un petit tableau représentant notre Sauveur avec Marthe et Marie à ses pieds. Ensuite j'allai à la hâte prendre l'air et appaiser un peu mon estomac grondeur qui ne fut point satisfait, parce que, voulant le guérir de sa gourmandise ; je ne lui donnai cette fois, qu'un petit pain de la sorte des biscuits.

Le 31. Cette dernière révolution de France, fait beaucoup d'impression ici ; chacun en parle à sa manière. J'ai lu ce matin dans les papiers, que les Suisses de la garde royale, à Paris, que mes braves compatriotes, ont combattu jusqu'à la mort pour défendre le roi dont ils avaient la garde; marchant ainsi, sur les traces de leurs pères, qui avaient aussi versé leur sang pour la défense de l'infortuné Louis XVI. O puisse ce nouvel acte de fidélité, attirer la bénédiction du ciel sur ma chère patrie ! O Dieu ! préserve-la de dissentions et de guerres. Fais luire sur elle ton étoile de paix ! Anime les cœurs de mes chers compatriotes, de l'amour de ta loi ; de cette douce et consolante religion, sans laquelle il n'est point de vrai bonheur sur la terre !

Le 1^er^ septembre. J'ai achevé ma peinture. J'ai fait une course en voiture avec mes amis D.. J'ai fait une autre course à pied. J'ai grand mal de tête. J'ai appris la mort d'une personne que j'aimais. . . . Je vais me coucher.

Le 2. Mon mal de tête à augmenté si fort depuis hier, qu'après m'avoir tenue éveillée toute la nuit; m'avoir empêché de penser, tout le jour; il me force maintenant à confesser que je ne puis ajouter ici, que ce mot commun, je souffre. Ainsi je vais me coucher, non pour dormir, mais pour être dans l'obscurité; lorsque la tête est malade, au physique, comme au moral; la lumière, même la plus humble, blesse.

Le 3. Continuation de mal de tête; addition de malaise général; multiplication par conséquent de stupidité; aussi, ma plume n'a qu'une sottise comme hier à ajouter ici; c'est que, voilà encore dans cet instant ma soubrette soufflant pour rabaisser l'orgueilleuse hauteur de mon sofa; mais comme elle parait souffler avec plus d'efforts qu'à l'ordinaire, je tourne la tête... que vois je?.... O quel bonheur!.... Souffle, souffle tout à ton aise, charmante petite face sale! souffle! souffle; tu ne m'incommodes pas. Quel est donc ce sujet de joie? dira-t-on.—C'est que j'ai vu! ah! devinez; j'ai vu!.... O quel bonneur! j'ai vu Emma... Oh que j'en suis heureuse! j'ai vu Emma, soufflant, s'agitant à déployer..... des draps propres, qu'elle va étendre sur mon petit lit qui me parait charmant ce soir;.. je tourne encore la tête avec joie, pour voir la blancheur de ces draps; leurs prédécesseurs avaient presque perdu leur couleur primitive; bon; les voilà sur le plancher ces horreurs! J'aurais bien envie d'aller leur donner un coup de pied avant qu'on les emporte; mais la petite Emma se moquerait de moi, ainsi il faut que je me contente de répéter en secret: ò quel bonheur!.....

Oh ! vous, riches de la terre ! Vous souririez de dédain, je le sais ; à la vue de ma vulgaire ou sotte joie pour un lit propre : vous ne pouvez la comprendre, vous ne la connaissez pas ; mais elle n'en est pas moins vraie. Je ne la connaissais pas non plus, avant qu'elle se fut fait précéder par les privations de la pauvreté ; ce qui prouve, qu'il est des biens, dans toutes les conditions de la vie. Souvent le plus grand plaisir naît d'une peine ; et la misère même à ses petits bonheurs !

Le 4. Le temps est charmant ; mon mal de tête est presque passé, et demain si je puis, j'irai à la cathédrale de St. Paul, entendre un fameux prédicateur Anglais. Autre bonheur !

Le 6. Ce soir, je cherchais dans mon coffre une certaine bourse qui contenait la seule ressource que j'aie en mains dans ce moment pour ma subsistance, lorsque, tout en soupirant et cherchant, je trouve une petite boite ; je l'ouvre pour savoir ce que j'avais mis dedans. Que vois-je !.... ô joie !.... une pièce d'or. J'avais entièrement oublié que je l'avais mise là, je ne sais quand. Aussi, la retrouvant dans cette circonstance, il me sembla que ce petit surplus de secours inattendu, me venait du ciel et j'en remerciai l'Eternel ; n'était-ce pas lui en effet, qui avait dirigé ma main sur ce petit trésor oublié, à l'instant où il va m'être le plus utile?..... La voilà donc cette chère petite !..... La voilà posée un instant sur cette même page, afin que, tout en écrivant son histoire, je puisse jouir de l'aimable présence de cette précieuse petite

amie. Qu'elle est jolie ! quelle parait bonne ! je quitte la plume, pour..... pour..... qu'ai-je fait ! je n'ose l'avouer ; devinez ?.... impossible ! — Eh bien ! je-l'ai.... je l'ai... bai.... sée ! cette chère petite. — Oh ! quelle honte ! quelle honte ! s'écriera-t-on: baiser de l'or ! quelle avarice, quelle bassesse ! .... Mais criez, grondez, riez, tout à votre aise, gens qui nagez dans l'abondance; vous, qui n'avez pas vu la faim, prête à frapper à votre porte. Criez, vous dis-je, je ne me soucie pas de vos clameurs, et loin de les écouter, me voilà caressant de nouveau cette chère petite amie qui vient à mon secours dans le besoin, et cela en silence, comme tous les vrais bienfaits.

Le 7. Il a plu à verse tout le jour ; de sorte que je ne suis sortie qu'un instant, pour satisfaire mon mutin d'estomac qui murmurait et murmure encore, mécontent de la frugalité du repas que je lui ai donné ; il croit sans doute que je vais lui offrir ce soir quelque friandise : non, non, gourmand, tu n'auras plus rien aujourd'hui, lui dis-je ; souviens-toi que tu n'es plus dans l'abondance. Tu déjeûneras bien demain ; mais pour ce soir tu n'auras plus rien : ainsi « va te coucher Basile. »

Le 8. Jour de vexations et de peines : je viens de le terminer en écrivant une lettre de consolation à une amie qui a perdu sa mère. Il y a bien de la douleur dans ce peu de mots : Sa mère vient de mourir !...

Le 9. Il a plu encore sans discontinuer. J'ai lu, étudié, dessiné tout le jour dans ma solitude, et ce soir mon

cœur est plus sombre même que le temps ; mes yeux sont prêts à verser des larmes ; mais je veux les en empêcher. Je vais prier, et je serai consolée.

Le 10. J'ai été aujourd'hui de bazar en bazar, en guise de promenade. J'y ai vu différents objets bien curieux.

Le 11. J'ai éprouvé tout le jour, et pour moi-même et pour d'autres, de ces genres de désagrémens, d'ennuis, de dégoûts, qui ne sont ni assez tristes, ni assez gais pour valoir un trait de plume, mais qui laissent dans la pensée une désagréable trace de leur passage.

Le 13. J'ai été hier à l'église S. ; j'y ai versé bien des larmes : c'était jour de communion. En sortant de l'église, je me sentais triste, mais bien calme ; quelque chose de doux semblait avoir passé dans mon âme et y avoir laissé de la résignation : il me semblait que je considérais les misères de cette terre, non-seulement avec une entière indifférence, mais plus gaîment qu'à l'ordinaire. Je sortis de mon petit panier mon frugal dîner, que je mangeai de bon appetit, après quoi je me couchai sur deux chaises où je m'endormis en souriant. Le soir, mes hôtes me demandèrent de passer la soirée avec eux, ce que je fis : un refus leur aurait fait de la peine, et ils sont bons pour moi.

Le 14. N'étant pas encore accoutumée à pourvoir moi-même à mes repas, je les oublie quelquefois ; alors c'est en vain que j'attends l'annonce du dîner. Je lis, j'écris, je dessine ; la nuit arrive, mon mutin gronde, et je me sou-

viens tout-à-coup que le malheureux n'a pas dîné. Tel a été mon cas aujourd'hui : fort occupée à un dessin que j'avais envie d'achever, je ne suis sortie qu'à la nuit tombante pour aller prendre quelque nourriture dans une boutique.

Le 15. J'ai été aujourd'hui à G. P., où j'ai trouvé toute la famille en fête pour un baptême ; comme je n'étais pas en habit de gala, je voulais me retirer ; mais ils me retinrent pour dîner, et nous bûmes à la santé du nouveau-né. C'est une petite fille. Dieu la bénisse et lui épargne un peu, de ces cruelles peines du cœur, dont notre sexe est trop souvent en secret la proie.

Le 16. Fatiguée, indisposée, mécontente de ma journée, je suis heureuse d'en voir la fin, et c'est avec joie que je m'écrie : Voilà encore un jour de mon pélerinage compté et fini !

Le 17. Je viens de recevoir une lettre triste, en réponse à une lettre triste que j'avais écrite à une amie au sujet de la mort de sa mère ; mon cœur est trop triste pour avoir le courage de tracer ici ma triste journée.

Le 18. Rien de nouveau, pas même le mal de tête dont je souffre dans ce moment ; car j'en ai si constamment, qu'ils ne sont plus nouveaux.

Le 20. Je fus hier à la cathédrale de Saint-Paul ; mais cette course était trop longue pour mes forces ; j'en suis

si fatiguée encore aujourd'hui que j'ai eu à peine la force de me traîner dans une boutique pour y manger quelque bagatelle ; et ce soir je me sens si découragée de la vie, que je viens de prier l'Eternel avec ardeur et avec larmes de me retirer bientôt, dans son séjour de paix. Oh ! ce doux espoir ramène le sourire sur mes lèvres !

Le 21. Triste journée ; pluie à verse ; mais je n'ai pas le temps de faire aucune réflexion ; il faut que j'écrive une lettre pressante.

Le 22. Autre lettre reçue et écrite ; rien de bon n'en viendra, je le prévois. . . . .

Le 23. Longue course dans la pluie ; fatigue, mal de tête pour tout résultat, et nulle envie de causer ce soir avec toi, mon pauvre ami ; ainsi, bonsoir.

Le 24. Reçu aujourd'hui deux lettres qui me donnent quelque espoir de réussite. Demain j'ai une entrevue à cet égard. Hélas, je ne sais si ma pâleur et ma maigreur ne produiront pas l'effet accoutumé. L'autre lettre demande une entrevue pour la semaine prochaine seulement. En attendant, je remets à Dieu l'issue de ces deux affaires ; persuadée qu'il sait bien mieux que moi ce qui m'est nécessaire.

Le 27. Explique moi, plume stupide pourquoi tu vas du 24 au 27, tandis que je t'ai ordonné de marquer la date de chaque jour ? — Et j'étais prête, pour cela, me

répond la petite, mais tu ne m'as pas employée; ne te souviens-tu pas que le 25, tu fus prendre le thé chez un docteur B. qui avait à te parler pour une place de gouvernante; en revenant ici le soir, tu étais si fatiguée qu'au lieu de m'appeler, tu allas bien vite te jeter sur ton lit. Le lendemain, dimanche 26 tu allas à l'église de M. **, en revenant tu étais si malade de fatigue qu'aussitôt arrivée ici, tu te jetas sur ton lit dont tu ne bougeas plus, le reste du jour. — Je te félicite de ta mémoire ma petite plume; oui, ma fatigue d'hier et d'avant hier fut bien grande, car je m'en ressens encore: cependant j'ai beaucoup aimé le sermon dont le texte était « aux jours du mal prends-y garde. » Oh! nous les bénirons tous à la fin, ces jours du mal que Dieu nous envoie pour nous rendre meilleurs, et pour notre bonheur à venir.

Le 28. J'ai reçu un billet de M^r^. * qui me mande d'aller chez lui demain matin, c'est sans doute pour me parler de quelque place; c'est bien bon de sa part, mais je redoute cette longue course, il demeure si loin. . . . .

Le 30. J'ai fait ces deux jours des courses immenses, pour parler à différentes personnes demeurant dans des quartiers opposés de la métropole. Je n'ai pas même eu le temps de m'arrêter pour dîner dans aucune boutique; lorsque je ne pouvais plus me traîner, je prenais un moment un fiacre. Mais venons au but de ces courses si pressées. La première fut chez M. *, qui me remit une lettre d'introduction pour un M^r^. veuf, qui cherche une gouvernante pour ses enfans, mais qui la veut *à bon marché* parce qu'il est

pauvre et qu'il ne peut donner qu'un bien petit appointement: J'allai parler à ce Monsieur. En revenant de chez lui, je trouvai à mon logement une lettre d'une dame qui me demandait une entrevue à trois heures; il en était deux : c'était assez loin, ainsi, au lieu de pouvoir me reposer, il me fallut de suite aller à ce nouveau rendez-vous, où j'eus une longue conversation avec la dame, qui me parut polie, bonne, et me dit, comme toutes les dames, à la fin de ma visite: je vous rendrai réponse. D'un autre côté le M^r^. veuf m'avait priée d'aller prendre le thé chez lui le lendemain, pour faire connaissance avec ses enfans et pour voir si j'aimerais l'intérieur de son ménage ; de sorte que, tout en me traînant lentement, au retour de mon entrevue avec la dame, je me disais en moi-même : demain donc j'irai, comme je l'ai promis, prendre le thé chez le veuf; et peut-être alors, me déciderai-je en faveur des jeunes orphelins, du pauvre veuf et de son humble demeure : sans autre raison que la pitié que me cause toujours des enfans orphelins. C'est un si grand malheur de perdre sa mère!. . . . . .

Le 2 *Octobre.* J'allai hier, comme je l'avais promis, faire ma visite au veuf pour voir ses enfans : tout cela était parfaitement propre, certainement; mais l'allure de ce ménage avait un tel air, ou d'avarice ou d'économie forcée, que, loin de pouvoir jouir là, des petites aisances de la vie, j'y vivrais de privations, me faisant un scrupule de diminuer les petites provisions de ce pauvre ménage. Ce serait donc une folie d'accepter une telle proposition ; je ne le puis. Cependant, le pauvre homme ne doutant pas

de ma décision, me demanda hier après le thé si je pouvais entrer chez lui le lendemain, et parut surpris lorsque je lui dis que je ne pouvais pas me décider si vite ; il me répéta alors, de bien penser que je serais entièrement maîtresse chez lui. Ce mot semble assez doux, en effet, à l'oreille d'une femme ! mais il perdait son charme aux yeux de la réalité. Maîtresse de la pauvreté ! je connais déjà trop bien cette maîtrise-là. Maîtresse d'armoires vides ! quel charme peut-il y avoir ? Non, non, c'est décidé il ne m'aura pas. Il serait absurde de me sacrifier ainsi pour un inconnu. Adieu donc, pauvre veuf ; adieu, pauvres orphelins ; puissiez-vous trouver quelqu'autre, meilleure que moi, qui veuille se sacrifier pour former votre enfance. Adieu petit ménage ; adieu maîtrise ! liberté ! bonheur imaginaire qui ne se trouve pas dans la richesse et encore moins dans la pauvreté !.. Je passerai sous silence tous les désagréments que j'eus à éprouver, soit en allant parler à ce veuf dans ses bureaux, (où je fus obligée de passer par une salle où il y avait une centaine d'hommes et pas une femme), soit en allant voir ses enfans et sa maison à quelques milles de Londres ; course que je fus obligée de faire à mes frais, quoique ce fût lui, qui me l'eût demandée.

Le 3. J'ai reçu aujourd'hui un billet de la dame avec qui j'ai eu dernièrement une favorable entrevue ; elle me demande d'aller encore lui parler demain. Dieu veuille que cette nouvelle négociation réussisse !

Le 4. J'ai enfin réussi ! j'ai conclu avec cette dame : j'entrerai dans sa famille sous peu de jours. J'aurai donc

un toit pour cet hiver ! O mon dieu, toi qui m'envoies ce bienfait, reçois l'hommage de ma reconnaissance, que je t'adresse ici à genoux ! Je le savais, ô Eternel, que tu ne m'abandonnerais pas ! Ma prière est montée à toi et tu l'as exaucée ; tu as daigné prêter l'oreille aux supplications du malheureux ; tu m'as procuré un asyle, au moment où le froid de l'hiver aurait rendu ma misère plus triste : je te rends grâce de ce bienfait ; je te remercie aussi, ô mon Dieu ! des épreuves par lesquelles tu m'as fait passer ; elles m'ont procuré ce calme délicieux de l'âme qui ne s'obtient qu'après qu'elle a été purifiée au creuset de l'adversité. Tu me vois dans cet instant prosternée à tes pieds ; tu connais que ma prière est sincère ; tu daigneras l'exaucer et me rendre digne de ce séjour de paix où je verrai mon Dieu face à face, et où la douce image de ma mère, se fera peut-être sentir à mon âme, par une influence céleste et lui dira : Je suis près de toi ; on est heureux ici.

Le 5. Dans la famille où je vais entrer, j'aurai trois élèves, et j'espère, suivant les apparences, y être heureuse. C'est l'amiral S. et ses filles qui ont arrangé cette affaire pour moi. Dieu les en bénisse et leur rende ce bienfait ; ils se sont montrés de vrais amis, puisqu'ils ont été tels dans l'adversité.

Le 6. J'ai fait connaissance, il y a trois jours, d'une famille française qui a pris des chambres pour une semaine dans le logement où je suis. Ils m'invitèrent hier au soir à prendre une tasse de café avec eux ; ils avaient deux amis : et cette soirée là, fut la plus gaie et la plus agréable que

j'aie passée en Angleterre, et cependant, je ne connaissais ces personnes que depuis deux jours. Quelle différence dans les mœurs des nations ! En Angleterre, des années, souvent ne suffisent pas, pour devenir amis et converser librement ensemble. Avec des Français, quatre minutes de connaissance suffisent pour rire, converser et s'égayer comme si on s'était connu des années.

Le 7. Me voilà à la fin de ces feuilles ; avec elles, mon journal finira. Voilà quatorze mois que je l'écris sans interruption, ce qui est suffisant pour donner une idée de la vie de gouvernante en Angleterre.

Le 8. Je suis maintenant occupée à mettre mes chiffons en ordre, avant d'entrer dans mon nouveau domicile, où je vais, la semaine prochaine... Ces premiers jours seront des jours de peine, aussi je les passerai sous silence ; mais après un mois de séjour, et lorsque je serai reléguée dans ma nouvelle chambre d'école, j'ajouterai ici en deux mots, mon nouveau genre de vie; ce qui terminera ce journal et la vie d'une gouvernante : pour elle ; un an, dix ans, ou vingt ans, sont à peu près de même. Chaque année lui apporte à peu près la même monotonie, le même isolement, les mêmes peines, les mêmes soucis, et parfois aussi, de petits bonheurs : comme dans toutes les conditions de la vie. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Le 21 Novembre.

Comme je l'ai dit; ici finira mon journal. Je suis depuis un mois dans ma nouvelle demeure, où, selon mon pressentiment, je suis heureuse. Mes élèves sont bonnes, douces, appliquées. Je mène la vie d'une gouvernante, c'est-à-dire que mes journées et mes soirées se passent dans la chambre d'école, ici comme partout. Je suis occupée tout le jour avec mes élèves, qui, après le thé, vont passer la soirée avec leurs parens; et moi, je la passe dans mon grand fauteuil, au coin de mon feu, devant mon secrétaire, sur lequel j'écris, je lis, j'étudie, avec un plaisir et un calme de pensée qui me prouvent que l'être qui a appris à se suffire à lui-même, et qui ne fait plus dépendre son bonheur du monde et de ses vaines joies, peut, être heureux, et très-heureux, dans le silence de son cabinet. L'idée d'avoir tâché de bien s'acquitter de ses devoirs dans la journée, contribue sans doute à ce calme du soir. Je suis, à cet égard, de l'opinion d'un philosophe allemand, qui disait : « Les deux plus belles choses de l'univers, sont un ciel étoilé sur nos têtes et le sentiment du devoir dans le cœur. »

J'ai le bonheur d'être maintenant dans une famille religieuse et paisible; je commence déjà à aimer mes élèves: ainsi, je le répète, je veux être heureuse, quoique gouvernante. Adieu orgueil, amour-propre, sotte vanité, vous ne régnerez plus sur moi; mes yeux sont dessillés. Et vous mépris, rudesses, dédains lancés trop souvent sur une pauvre gouvernante, vous n'aurez plus le pouvoir de me rendre malheureuse; je me rirai de vous, comme je ris maintenant de ma sottise passée, d'avoir laissé mon cœur en bute à vos flèches empoisonnées; maintenant, ce cœur est recouvert d'une cuirasse d'airain contre laquelle vos coups seront sans force, et rien ne m'enlèvera plus, je l'espère, ce calme de l'âme qui nous met au-dessus des évènemens terrestres, parce qu'il est appuyé sur le seul fondement solide, sur une confiance plus ferme en l'Eternel et en sa douce parole, qui nous console dans le malheur et nous enseigne nos devoirs dans toutes les positions de la vie.

. . . . . .

Mais il est temps que je termine la dernière soirée de ce journal. Il est onze heures; j'ai laissé éteindre mon feu: j'ai froid. L'oiseau dont la cage est là, sur ma table, est inquiété par mes lumières; il bouge, il s'agite, il semble me dire: Va te coucher, tu m'empêches de dormir. Autrefois, j'aurais peut-être dédaigné le souhait d'un oiseau; maintenant le bonheur de tout être vivant, même du plus petit insecte, contribue au mien propre; la peine est si dure à supporter, qu'il est doux d'en soulager tous

ceux qui sont en notre pouvoir. Ainsi, bon petit oiseau, tu vas être satisfait ; je vais me retirer, éteindre mes lumières et te laisser dormir.

Et toi, mon Journal, confident de mes pensées, adieu ! Adieu, fidèle ami. Tu m'as souvent soulagée de mes peines en les écoutant si patiemment, et je t'en remercie.

Adieu encore.... Ce mot est triste..... Il est si difficile de se séparer d'un ami, qu'en le quittant un soupir accompagne ce dernier, ce triste adieu..... Adieu.

Henriette.

Londres, le 21 Novembre 1830.

AUX BORDS DU LÉMAN.

. . . . . 1837.

Dans la dernière page de ce Journal, je mentionnai l'espoir que j'avais de me trouver heureuse dans la famille où j'entrais alors, et cet espoir, loin d'avoir été trompé, fut surpassé; aussi je remercie chaque jour l'Eternel de m'avoir donné de tels amis!... Mais, comme tous les bonheurs de la terre se couvrent d'un nuage à l'instant où nous oublions qu'ils sont de la terre; de même cette amitié précieuse me fait sentir plus vivement, le chagrin de m'être éloignée de l'île hospitalière, patrie de mes amis, et devenue aussi la mienne: le pays où l'on rencontre un vrai ami, n'est-il pas la patrie?..... Et j'ai là plus d'un ami.... car, j'aime à le répéter ici, les dernières années que j'ai passées en Angleterre, j'y ai été aussi heureuse qu'on peut l'être dans la plus ingrate carrière, puisque j'avais enfin acquis des amis, qui surent adoucir ou écarter par leur affection, les épines, qui blessent à chaque pas dans cette triste route; aussi, lorsque je repassai les mers

pour la fuir à jamais, cette carrière aride, deux pensées m'agitaient tour à tour : l'une de joie, à la vue des profondeurs de l'Océan, auquel je dis, en lui jetant cette pesante chaîne de la dépendance : fais-la disparaître pour toujours dans tes abîmes, ainsi que le titre épineux de gouvernante.

L'autre pensée était de tristesse, en voyant ces rives, où je laissais des amis chers à mon cœur, s'effacer peu à peu sous le nuage bleu de la distance ; et la larme du regret, voilant bientôt ma paupière, les fit disparaître à mes yeux. . . . .

Farewell ! dis-je alors à ces vapeurs bleuâtres que je ne distinguais plus.... Farewell !.... till we meet again !. .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Maintenant, que me voilà enfin dépouillée du manteau de gouvernante, dont j'ai été enveloppée durant tant d'années; il ne me reste plus qu'à supplier mes chères compatriotes de ne pas le ramasser ce manteau, sans y bien songer; sans le considérer de tous côtés. S'il paraît d'une belle étoffe au-dehors, qu'elles y prennent garde ! le dedans est doublé d'un cilice.

Mais peut-être les jeunes Suisses à qui j'adresse ce conseil me demanderont-elles à leur tour; sous quel nom ou quel titre je veux me faire connaître à elles, après avoir ainsi rejeté celui de gouvernante? — Sous quel nom ou quel titre ?.... Réfléchissons.... Il m'en faut un, plus léger que le précédent. Sera-ce celui de Pèlerin, qui, le bâton à la main, se hâte de traverser les monts et les vallées pour arriver à la cabane de sa mère? . . . Non, puisque le Pèlerin est arrivé . . . . puisqu'il a visité le rosier qui ombrage la tombe de sa mère . . . . . puisqu'il a planté là, son bâton de voyage, pour y marquer la place où ses cendres reposeront bientôt. . . . . .

Sera-ce donc, l'Etrangère dans sa patrie, dont elle ne connait plus, ni les coutumes ni les mœurs, et où elle ne retrouve que des liens glacés, brisés ou rompus, par l'oubli, le temps ou la mort? . . . . . non . . . . . puisque ces changements de la terre sont naturels et nécessaires, pour nous rappeler que notre vraie patrie n'est pas ici, où nous ne sommes que voyageurs d'un instant; et où ce voyageur d'un instant, fatigué d'errer dans les plaines sablonneuses de l'existence, sans rencontrer la pierre milliaire qui devait marquer sa route; se rappelle enfin de celle qui marqua son départ, elle est située, il s'en souvient, sur les plages riantes du Léman; non loin de l'antique tour qui semble braver le temps, pour protéger toujours ses paisibles rives. . . C'est là, qu'il tourne ses pas; c'est à l'abri de ce vieux mur, qu'il va s'asseoir un instant pour secouer la poussière de ses pieds et respirer l'air embaumé du soir. Là en contemplant les étonnantes merveilles de la création ; en face de ces montagnes qui l'ont

vu naître ; au bord de ce beau lac, où l'azur des cieux se réfléchit dans toute sa splendeur et sa pureté, il sent qu'on peut être heureux; il s'étonne d'avoir pu quitter ces superbes rivages, et, les mains jointes vers le ciel, il remercie son Dieu de l'avoir fait naître sur un si beau sol ! . . . Il le remercie du bonheur de le revoir, et d'y mourir ; et la larme de l'adoration et de la reconnaissance s'échappant de ses yeux, va se mêler en silence à la vague argentée du Léman qui vient expirer à ses pieds ; les baigner et les rafraîchir. . . . . Bien différente de celle de l'Océan, qui, dans son exil, lui criait avec orgueil : retire-toi, ou je t'engloutis dans mes abîmes ! celle-ci, semble lui dire, pourquoi m'as-tu quittée ; je t'aurais fait du bien ! Vois comme tes pieds sont meurtris par les pierres des chemins ; vois comme ton cœur est flétri par les passions humaines dont tu l'as fait le jouet ; vois comme tes yeux sont obscurcis par la poussière et les vents du désert ! Mais, reste ; reste maintenant près de moi ; repose-toi sur mes bords et mes douces eaux rafraîchiront tes pieds brûlants ; et tes yeux seront réjouis par la vue des riants coteaux qui m'environnent; et ton cœur retrouvera le calme et la paix sur mes rives. — Oui ! dis-je à mon tour, c'est sur tes paisibles rivages que je viens chercher la paix et le repos. C'est là que je veux vivre pour sentir les beautés de la création, et remercier son Auteur.

Quant à mon nom ; il ne sera plus : ni la Gouvernante, ni le Pèlerin, ni l'Etrangère, mais. . . . . . . La Suissesse au bord du lac . . . . . qui, détachant du roc, la vieille nacelle de son enfance, va essayer de la faire voguer encore un moment sur ton

onde. Elle ne se hâtera plus, comme jadis, lors qu'entourée de ses jeunes compagnes, elle leur disait : allons plus vite ! allons plus vite ! je veux cueillir la violette de la montagne pour ma mère qui m'attend à la cabane. . . . . Elle ne se hâtera plus, ... sa mère ne l'attend plus. . . . . Mais elle saura jouir en silence de la paix de la nature, sur le soir d'un beau jour; et ses yeux, se tournant vers le Ciel, elle croira apercevoir à travers le nuage doré du couchant, cette vertueuse mère, couronnée par les anges. Elle croira entendre sa voix qui lui dit : « tu ne cueilleras plus pour moi la violette de la montagne ; je n'en ai plus besoin : mais, cueille-là encore pour tes frères, répands son parfum sur les infortunés qui t'entourent, et tu pourras encore être heureuse ; et tu pourras encore te hâter. Ta course ne sera pas inutile, si ton retour dépose une fleur sur le cœur du malheureux » . . . . . A cet espoir la Suissesse sourit ; . . . . presse sa barque vers la montagne en chantant son vieux refrain.

« O ma patrie: O mon bonheur !
Toujours chérie ; tu rempliras mon cœur »!